

Homicides.com

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

122

L'IMPLACABLE

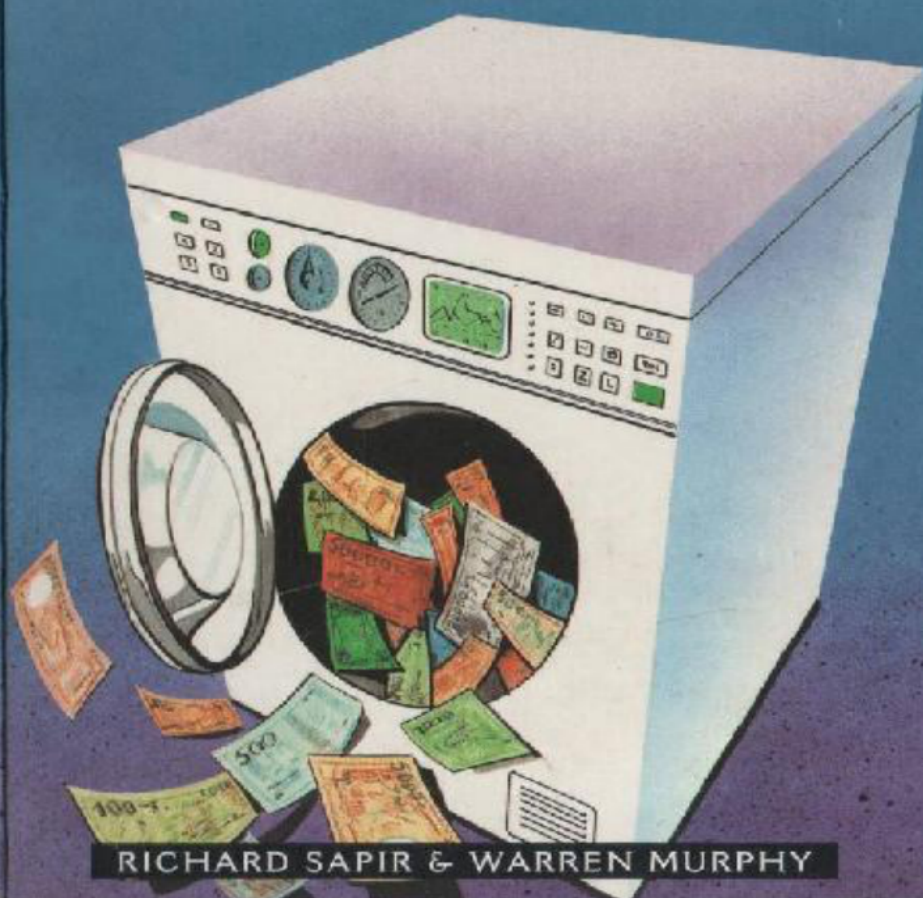


Homicides.com



L'IMPLACABLE

Homicides.com



RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

RICHARD SAPIR & WARREN MURPHY

Homicides.com

Traduit et adapté de l'américain par

Ray BONALDI

Illustration de la couverture : Loris

d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© by M. C. Murphy, janvier 2001

Gold Eagle Book

from WORLDWIDE LIBRARY

ISBN O-373-63237-1

© Vauvenargues/GECEP 2002

pour la traduction française

ISBN : 2-7443-0725-4

PROLOGUE

Le vieux Lockheed en provenance de Radmarae, la capitale du Tzimgabwe, amorça sa descente sur Dhiboofee, principal centre portuaire du Gabongo-Rubundi et deuxième agglomération du pays.

En quelques secondes, les rayons du couchant, qui grillaient le visage des passagers à travers les hublots, firent place à une purée gris-vert impénétrable. La luminosité baissa dans la cabine et Mateko I^{er} eut même la sensation d'une légère chute de température comparable à celle qui se produisait pendant une éclipse de soleil. On ne voyait plus le sol, comme si la ville et la mer s'étaient changées en une grande mare sombre.

Suivant les instructions du panneau lumineux, au-dessus de sa tête, le vieil homme boucla sa ceinture et laissa échapper un soupir amer en souvenir du temps, encore si proche, où il faisait ses voyages à bord du jet impérial tzingabwéen, seul s'il en avait envie, ou bien accompagné, quand bon lui semblait et par qui bon lui semblait.

Il éprouva une vague appréhension lorsque l'appareil des Interafrican Airlines s'enfonça dans l'épaisseur bistrée des nuages. Les ailes, sur lesquelles il était impossible quelques minutes plus tôt de fixer le regard à cause de la réverbération lumineuse, se couvrirent subitement d'une constellation de grosses gouttes sales dont les coloris variaient entre le jaune verdâtre et la nuance jus de chique.

Mais les pilotes étaient des as et l'atterrissage se déroula sans la moindre anicroche.

Il était presque dix-sept heures et une pluie équatoriale lessivait les pistes. Les pneus embrassèrent le tarmac dans une gerbe d'eau pulvérisée. Dans le ciel, le soleil s'était camouflé au cœur d'un cocon de brume à la teinte terreuse et, au sol, l'éclat des feux de signalisation se délayait dans la vapeur cotonneuse et tiède qui enveloppait l'aéroport Désiré-Bigolo de Dhiboofee.

Un dernier grondement de tuyères, un léger à-coup et le

Lockheed s'immobilisa. On était en train d'approcher la passerelle et les portes n'étaient pas encore ouvertes que, déjà, une foule mélangée récupérait ses bagages à main pour se ruer vers les sorties. Mateko I^{er} laissa le peuple à son agitation et regarda par le hublot. Malgré la pluie battante, il remarqua aussitôt qu'il y avait quelque chose d'anormal : la limousine qui, en principe, devait l'attendre sur place n'était pas au rendez-vous.

Que s'était-il passé ?

Jusqu'à présent, sa fille Feroza, ex-épouse d'Amine Diarara, le président de la République du Gabongo-Rubundi, avait fait preuve envers lui, sinon de respect, à tout le moins des égards normalement dus à un père.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? grommela Mateko en bousculant distraitement l'hôtesse qui le saluait tandis qu'il franchissait la porte pour descendre la passerelle battue par la tourmente. J'espère qu'il n'est rien arrivé de grave...

Le vieil homme déplia gauchement le parapluie dont il avait eu la prudence de se munir. Depuis près de quarante ans qu'il avait en permanence auprès de lui un agent obséquieux, réagissant au moindre de ses haussements de sourcils, il n'avait plus l'habitude de ce genre d'ustensile ni de la gymnastique infernale à laquelle il fallait se livrer pour pouvoir s'en servir.

— Enfer et damnation ! grogna-t-il à nouveau. Et mes Pepper Sisters qui doivent déjà être dans l'avion pour El-Modrar...

Il s'était donné un mal de chien et avait déboursé un joli paquet de dollars pour obtenir que les Pepper Sisters, le dernier *girl's band* à la mode, acceptent de se déplacer en Afrique pour venir chanter à la grande fête qui devait consacrer la naissance de l'Alliance de Fingerfoek, un syndicat international rassemblant tout ce que la planète comptait de mafiosi, délinquants financiers, trafiquants de drogue, d'armes, de chair humaine à usages multiples, etc. Enfin, rien que du joli monde, quoi... Fin du fin en matière de globalisation du crime organisé, l'Alliance avait vu le jour tout récemment sous l'impulsion de Feroza, la fille de Mateko I^{er}, assistée d'Elroy Deferens, le ministre de la Police et des Armées du Gabongo-Rubundi et d'Orner Djembé, l'ancien président de cette petite République, qui avait eu la sage inspiration, avant qu'on ne l'invite à le faire *manu militari*, de se retirer de la politique pour se lancer dans d'autres affaires plus scélérates et plus juteuses.

Quoique...

Le vieil empereur Mateko était bien placé pour savoir combien la position d'homme politique pouvait être fastueuse et lucrative dans

l'Afrique de l'après-décolonisation.

Quoi qu'il en soit, Feroza, Deferens et Djembé avaient réussi à réunir les gros bonnets de la pègre mondiale à Fingerfoek, un luxueux village balnéaire de la côte occidentale du Gabongo-Rubundi et, coup de maîtres, à fédérer tout ce beau monde au sein de l'Alliance. Il est vrai qu'ils avaient mis dans la balance des arguments séduisants avec la création, sous l'acronyme de Garfield Bank, de la Gabongo-Rubundan Financial Economic Loan & Deposit Bank, une banque nationale gabongo-rubundaise fonctionnant comme une gigantesque lessiveuse employée pour blanchir l'argent sale de toute la planète. Bien sûr, la mise en œuvre d'un tel projet – qui, à terme, signifiait la conversion de la République du Gabongo-Rubundi en sanctuaire mondial du grand banditisme – s'accompagnait de tout ce que cela impliquait comme avantages : passeports, valise diplomatique, interdiction d'ingérence, complicité de la police et de l'armée dans les opérations criminelles, etc., et cerise sur le gâteau, confiscation au profit de l'Alliance de Fingerfoek des mines d'or situées sur les terres tribales de la Région autonome du Gabongo.

C'est d'ailleurs à ce niveau-là que subsistait un agaçant problème car ces quelques arpents de terre, situés sur la côte occidentale du pays et dernier vestige du grand Empire gabongo au temps lointain de sa splendeur, étaient encore occupés par une bande de sauvages qui s'en prétendaient les héritiers et, soutenus par leur chef Batubizee, héritier direct du grand Kwaanga qui régna autrefois sur l'Empire, refusaient tout entrisme sur leur territoire et, évidemment, toute coopération à ce grand chantier de l'Alliance. Bref, ils emmerdaient le monde et il allait falloir les mettre au pas.

En débarquant à Dhiboofee, Mateko ignorait simplement trois choses. Premièrement, que si sa fille Feroza, Orner Djembé et Elroy Deferens étaient complices dans ce vaste projet mafieux, ils n'avaient en aucun cas l'aval d'Amine Diarara, le nouveau président *régulièrement élu* de la République gabongo-rubundaise, même si celui-ci avait été désigné par son prédécesseur pour jouer les hommes de paille. Car, contre toute attente, il s'avérait que Diarara avait la volonté de servir loyalement son pays et, à ce titre, il avait même répudié Feroza parce que, à ses yeux, elle desservait les causes de justice, prospérité pour tous et liberté qu'il avait, lui, fermement l'intention de défendre.

Deuxièmement, il ignorait aussi la détermination de Batubizee, le chef des Gabongo. Nullement décidé à laisser une fois de plus sa tribu se faire spolier par les potentats locaux, il avait, en vertu d'un accord conclu quelques siècles auparavant entre son ancêtre Kwaanga et la Maison de Sinanju – une dynastie de grands assassins où, depuis

des générations, se transmettaient les pouvoirs extraordinaires et redoutables de l'Art de Sinanju, source solaire de tous les arts martiaux – fait appel à Maître Chiun, dernier et actuel représentant de cette longue lignée, pour se protéger des méfaits de l'Alliance de Fingerfoek.

Troisièmement, comme tous les individus qui peuplent cette planète, le vieux Mateko ignorait l'existence de CURE, un minuscule service secret américain dont la puissance d'intervention dans le monde était inversement proportionnelle à sa taille. Ignorant CURE, le vieil ex-empereur ignorait forcément le contrat qui liait la Maison de Sinanju avec l'officine en question. Enfin, conséquemment, il ne pouvait donc savoir que, par un extraordinaire concours de circonstances, Remo Williams, disciple de Chiun et partageant, seul avec lui, le rôle écrasant de « bras armé » de CURE, avait été dépêché sur place pour le compte des États-Unis ; sa mission était de retrouver Russell Copefeld, un informateur pressenti, déjà infiltré par CURE au sein l'Alliance de Fingerfoek, et qui avait tout à coup disparu de la circulation.

Ayant appris le décès de Copefeld, sauvagement exécuté par Feroza et ses acolytes, Remo Williams s'était alors uni à Batubizee, à son fils Babacar et à Maître Chiun pour concevoir une ruse qui, avec le « concours » inattendu mais nonobstant très efficace, d'une bande de gorilles vivant près de Matmouhassa, la capitale des Gabongo, avait abouti au massacre des conjurés de l'Alliance de Fingerfoek (1).

Bref, ignorant tout de ces récents développements, Mateko ne pouvait donc pas savoir que sa fille était morte et que, par le fait même, elle n'avait, bien sûr, pas pu lui envoyer la limousine ni les anges gardiens promis et, à sa descente d'avion, il était inconscient qu'il débarquait sur un terrain miné. La situation était d'autant plus risquée pour lui que les deux Maîtres de Sinanju se trouvaient encore à Matmouhassa pour y assister au prochain mariage de Babacar, fils de Batubizee et futur héritier du trône de Kwaanga, avec Oksana, une jeune femme originaire de Kiev qui avait miraculeusement échappé aux griffes des mafiosi ukrainiens membres de l'Alliance de Fingerfoek.

Le petit aéroport Désiré-Bigolo de Dhiboofee était réservé aux lignes intérieures gabongo-rubundaises et au trafic avec les pays voisins d'Afrique Équatoriale et Centrale. Les longs-courriers, eux, atterrissaient à l'aéroport Omer-Djembé d'El-Modrar, la capitale du pays.

Omer-Djembé c'était le modernisme, la vitrine, Désiré-Bigolo, le parent pauvre avec tout juste une demi-douzaine de comptoirs tenus par des employés somnolents et une climatisation qui brillait par son

absence.

On y croisait quelques touristes égarés au milieu d'une majorité de passagers en pagne et en boubou. Ici, le grand jeu consistait à échapper à la fine équipe des douaniers dont le principal souci était de soutirer le maximum de chouchimbis, la monnaie locale, aux voyageurs après avoir décrété que leurs bagages étaient suspects ou que leurs papiers n'étaient pas en règle. Il fallait bien faire manger les femmes et les marmots...

On était en pleine saison des pluies. Dans la journée, la température était étouffante. Mais ici, on avait l'habitude de prendre les choses avec bonhomie. Pour les gens du cru, c'était simplement « la douche qui chauffait ». Elle chauffait comme ça jusqu'à quatre heures et demie ou cinq heures de l'après-midi et alors, brusquement, l'averse torrentielle se déchaînait, grosses gouttes tièdes claquant sur les toits, sur les voitures, sur le sol, sur les gens, violentes comme des projectiles tirés du ciel, faisant naître des colonnes de fumée qui montaient des champs, des forêts et des pistes de latérite chaudes. Puis, à la nuit, la pluie cessait, subitement, comme elle avait commencé, abandonnant le pays aux exhalaisons de vapeur qui flottaient en longues écharpes au-dessus du sol et aux nuées d'insectes suceurs de sang.

Inutile de préciser qu'on n'avait jamais vu un souffle de vent à Désiré-Bigolo et, comme le bus vert et rouille qui, en principe, assurait la navette entre les avions et les bâtiments de transit se trouvait immobilisé à trois cents mètres de la passerelle, en panne visiblement, capot ouvert et dégoulinant d'hydrocarbures, les passagers, sans s'émouvoir outre mesure, avaient chargé qui ses ballots sur la tête, qui ses mouflets sur le dos et, vaillamment, traversaient les pistes à pied sous la pluie battante.

Contrarié, lui, Mateko scruta longuement les alentours avant de se rendre à l'évidence : il n'y avait pas de limousine pour lui pour la bonne raison qu'il n'y avait pas de limousine du tout.

Nécessité faisant loi, l'ex-empereur imita le peuple. Aussi est-ce vêtu d'un boubou trempé comme une serpillière que, malgré le parapluie, il pénétra dans la petite aérogare. Il fit quelques pas en s'ébrouant et en maugréant dans une allée vaguement sécurisée par des cordes mollement tendues entre des piquets chromés, et se retrouva tout à coup face à un douanier sourcilieux. Le pied-plat l'examina minutieusement et son œil s'alluma. L'habillement du client était prometteur. Bonne pêche, semblait-il se dire.

Mais à peine eut-il ouvert le passeport tzingabwéen qu'il releva la tête et dévisagea Mateko avec une expression inquiète et dépitée.

— V... vous êtes... le... l'empereur Mateko Ier ! s'exclama-t-il,

comme si un éléphant blanc venait de faire une entrée fracassante dans l'aérogare.

— Ex-empereur, rectifia sourdement le vieux Mateko. Il va bien falloir s'y faire...

Officiellement, il clamait à qui voulait bien l'entendre qu'il n'avait pas dit son dernier mot et que ces soi-disant démocrates qui l'avaient chassé du pouvoir allaient avoir de ses nouvelles sous peu.

Mais, en son for intérieur, Mateko savait que c'était terminé. *Terminé*.

Il n'était pas le premier et ne serait sans doute pas le dernier à connaître ce genre de déboire dans l'Afrique post-coloniale, et la connaissance des précédents le conduisait à opter pour la démission plus que pour l'acharnement. Ceux qui s'étaient accrochés à leur pouvoir mal acquis ne l'avaient jamais emporté en paradis.

— Excusez-moi... Mais... euh... vous... Vous êtes lui, Majesté ? Vous êtes bien lui ? insista le fonctionnaire, tout tremblant.

Mateko sourit. Ça marchait encore.

C'était le premier moment d'amusement auquel il avait droit depuis fort longtemps et il décida de s'en rassasier.

— En fait, je vais tout te dire, mon brave. Je ne suis pas Mateko... Je suis son troisième avatar, enchaîna-t-il aussitôt devant la moue déçue du douanier. Et si tu persistes à m'importuner, je te fais marabouter, toi, tes femmes et toute ta descendance.

— Non ! Pitié, noble Mateko, puissant et miséricordieux empereur. Pas ça !

— Va pour cette fois, gronda férocelement Mateko en récupérant son passeport. Tu sais que, dans mon pays, on m'appelle Guépard-Grondant ?

— Je sais, puissant et redoutable empereur. Ici, tout le monde connaît les faits d'armes et la cruauté de l'impitoyable Mateko, père de Feroza.

— Parfait. Que je ne te reprenne plus à ce petit jeu !

— C'est promis, juré, craché, exhala le douanier, terrorisé. Merci, merci infiniment, pour votre clémence, puissant empereur du Tzimbabwé.

Ça faisait du bien de se sentir encore investi d'un peu de pouvoir. Et d'exercer un peu de terreur. Les deux notions se confondaient irrémédiablement dans l'esprit de Mateko. Il réalisa que l'exil avait au moins un avantage. Ici, le commun des mortels ignorait encore qu'il avait été déchu de son titre.

Sourire aux lèvres, l'ex-empereur du Tzimbabwé s'éloigna vers la

salle des bagages. Là encore, pas de tapis roulant. Les valises arrivaient sur de gros chariots poussés par des hommes en salopette et mieux valait les récupérer rapidement avant qu'elles ne trouvent preneur. Or dans sa valise, Mateko avait mis tout ce qu'il avait de plus cher et il ne tenait pas à ce que ses trésors tombent en de mauvaises mains.

Que le lecteur candide n'aille pas s'imaginer que, dans sa fuite, le vieux Mateko avait précipitamment bourré son bagage de souvenirs, bibelots, photos de son palais, de sa maison, de ses proches ou de son Tzimbabwé natal. Il n'en était rien.

La valise, comme nous l'avons dit plus haut, contenait ce que Mateko avait réellement de plus cher, c'est-à-dire des diamants et des dollars, des dollars et des diamants. Plus quelques euros, quelques rands, quelques francs CFA, assez de chouximbis pour faire face à ses menues dépenses, et un joli nombre de titres au porteur qu'il comptait déposer au plus vite dans un coffre à la Garfield Bank.

Pour parler franc, c'était fort peu de richesse en comparaison de ce qu'il possédait encore une semaine plus tôt. Mais tout est relatif et le contenu de la valise de Mateko représentait quand même un capital qui aurait pu faire vivre la tribu des Gabongo pendant une dizaine d'années. Et beaucoup plus luxueusement qu'elle ne vivait aujourd'hui.

Tirant son bagage derrière lui, le parapluie coincé sous son bras, le vieil homme se dirigea vers la sortie en se disant que, finalement, le fait de débarquer à Désiré-Bigolo n'était pas sans avantages. À Omer-Djembe, il aurait fort bien pu se faire contrôler sérieusement, voire fouiller.

La pluie s'arrêta au moment où il franchissait la porte vitrée de l'aérogare pour sortir sur le trottoir sableux de Dhiboofee. Guépard-Grondant y vit un signe de bon augure.

Il se trompait. Les dieux du mal et de la barbarie, qui avaient longtemps appuyé la scélératesse du vieux Mateko, semblaient maintenant décidés à le lâcher.

Mais il l'ignorait encore et commençait à trouver un certain charme à sa nouvelle condition. Cela pouvait paraître étrange et pourtant, seul avec son barda dans cette ville portuaire noire, luisante, détrempée par la pluie, il se sentait étrangement libre. Certes, il avait perdu son trône mais il possédait encore de quoi mener une vie luxueuse jusqu'à la fin de ses jours et laisser un bel héritage à sa descendance.

Mais on n'en était pas là. Pour le moment, Mateko avait simplement besoin de trouver de nouvelles marques. Cela ne devait

pas être au-dessus de ses possibilités. On était au Gabongo-Rubundi, tout de même, pas en Antarctique ou en Mongolie extérieure. Le pays était prospère, policé et sa fille Feroza y était quelqu'un d'important.

Ce constat acheva de le rasséréner et, malgré les vapeurs qui montaient de la terre et changeaient Dhiboofee en hammam, il lui sembla respirer un air neuf, vivifiant.

Il y avait si longtemps qu'il n'avait pas eu l'impression de faire du tourisme. Il en avait oublié le goût que la vie pouvait avoir quand on avait devant soi un temps qui n'était pas colonisé par les obligations du pouvoir. C'était un goût exquis.

La sensation de liberté ne dura pas longtemps. Le prenant pour un « banabana », un de ces marchands africains qui faisaient « fortune » dans la vente de souvenirs made in Taiwan au pied de la tour Eiffel, du Sacré-cœur, du Colisée, de la Tour de Londres, de celle de Pise, de la porte de Brandebourg, etc., et revenaient régulièrement distribuer leur manne au pays, six chauffeurs de taxi l'encerclèrent promptement pour tenter de s'emparer de sa valise, de la fourrer dans le coffre de leur véhicule et forcer ainsi le vieil homme à embarquer à la suite de son bagage.

— Reposez-moi immédiatement cette valise, bande de canailles ! Le premier qui la touche sans mon autorisation de ses mains mal lavées, je le transforme en margouillat !

— En margouillat ? Non, pitié !

— En margouillat ou en crapaud. Ce sera selon mon bon vouloir, affirma Mateko avec l'assurance de ceux qui n'ont pas l'habitude d'être contestés.

— Misère ! dit l'un des chauffeurs à son voisin. Ce n'est pas un banabana, c'est un marabout ! Filons !

À la faveur de la commune adversité, le concurrent de la minute précédente devenait brusquement un camarade de circonstance.

— Ce n'est pas un marabout, c'est pire ! Ce bonhomme est un sorcier !

— Filons, répéta l'autre. Vite !

En une fraction de seconde, si courte qu'elle n'aurait pas suffi au caméléon pour lancer sa langue et capturer sa proie, quatre des postulants sautèrent au volant de leur voiture et déguerpirent dans un nuage d'échappement huileux.

Il ne restait que les deux plus courageux. Ou les plus affamés.

— Veux-tu servir Mateko I^{er}, sorcier, marabout, empereur des jungles, des savanes et des cocoteraies ? demanda le Tzimgabwéen en se tournant vers le plus présentable du tandem.

— J'en serais honoré, assura l'homme.

C'était un robuste gaillard, vêtu d'un treillis militaire et coiffé d'une petite toque qui rappela au Guépard-Grondant son défunt ami Mobutu Sese Seko.

— Quel est ton nom ?

— Je suis Bangaré, noble seigneur et dominateur des esprits, des hommes et des bêtes.

— Charge ma valise dans ta voiture, Bangaré.

Ce dernier en frissonna de joie : le célèbre et redouté Mateko I^{er}, empereur du Tzimgabwe et père de Feroza voulait l'engager ! Quelle chance prodigieuse !

Dans l'esprit de Bangaré, aucun doute n'était possible. Pour avoir triomphé de ses nombreux ennemis et maintenu si longtemps son pouvoir sur l'Empire tzimgabwéen, Mateko avait nécessairement des dons de sorcellerie ou, au moins, une emprise sur les esprits maléfiques.

— Tu es Gabongo, Bangaré ? s'enquit Mateko tandis que l'homme en treillis poussait la valise dans le coffre de son break 305.

— Non, Seigneur, je viens du Congo. Je suis Baluba.

— Parfait, dit Mateko en approuvant d'un hochement de tête.

La chose n'avait pas une importance fondamentale mais il préférait quand même avoir affaire à un immigré qu'à un Gabongo. On disait ces gens en rébellion contre le pouvoir et revendiquant une liberté à laquelle les tyrans de tout poil, de toutes cultures et de toutes couleurs n'aimaient guère voir le peuple prétendre.

— En route, ordonna Mateko qui s'installa à l'arrière du véhicule, tordant du nez en humant les effluves humides des vieilles banquettes comme s'il craignait d'en contracter une maladie grave.

— Et où va-t-on, noble seigneur ?

— Au ministère de la Police et des Armées, répondit Mateko comme si cela coulait de source.

— À... à... El-Modrar ? bredouilla Bangaré.

— Eh bien, oui, bougre de zombie à la graisse de gnou. El-Modrar. C'est là que se trouvent les ministères, que je sache, ou ont-ils changé la capitale du pays comme en Côte-d'Ivoire ?

— Non, non, noble seigneur ? El-Modrar est toujours la capitale de ce beau pays. Mais... C'est que... Cela fait au bas mot deux heures de piste en pleine nuit.

— Tu manques d'essence ? demanda Mateko. De courage, peut-être...

— Certainement pas, noble seigneur, assura le brave Bangaré. Ici, au moins, les pistes sont sûres, même de nuit.

Mateko savait de quoi voulait parler son chauffeur. Dans de nombreux pays proches du Gabongo-Rubundi, s'éloigner des endroits sécurisés, c'était risquer de revenir avec un bras en moins, ou un poignet, selon que les fanatiques du coupe-coupe étaient d'humeur « manche longue » ou « manche courte ». Voire ne pas revenir du tout si les dépeceurs avaient décidé ce soir-là d'augmenter leur collection de têtes.

— Aurais-tu peur de ne pas être payé ? fit soudain Mateko avec ce ton de voix qui lui avait valu son alias de Guépard-Grondant.

— Rien de tout cela, noble seigneur, affirma Bangaré. Un Baluba n'a jamais peur de rien, et surtout pas de ne pas être payé. Nous savons bien, par chez nous, que celui qui meurt avec des dettes volontairement non réglées sera condamné à errer dans la brousse sous la forme d'un ectoplasme jusqu'à la fin des temps.

— Alors, pourquoi ces hésitations ? s'emporta le furieux Tzimgabwéen.

— Je me demandais simplement si vous étiez conscient de ce que ce trajet représentait...

— Roule donc, stupide animal. Comment peux-tu croire que quelques heures de piste dans ta guimbarde puissent impressionner le libérateur du Tzimgabwe ?

— Si c'est votre décision, courageux et puissant Mateko..., capitula le Baluba.

— Allez, en route pour El-Modrar ! Nous veillerons à trouver là-bas une voiture digne de ce nom ! Je t'engage comme chauffeur et garde du corps pour la durée de mon séjour au Gabongo-Rubundi.

— À votre service, noble seigneur, dit Bangaré.

Il savait que l'heure n'était pas à discuter le montant de sa course. Pas encore. Il devait d'abord montrer à Mateko de quoi était capable un Baluba qui se respectait. On verrait ensuite pour les conditions. De toute façon, ça ne pouvait pas être pire que la misère qu'il glanait en pilotant sa 305 bondée dans les rues de Dhiboofee et sur les pistes conduisant aux villages avoisinants. Et ce serait sans aucun doute plus distrayant.

— Et appelle-moi Majesté, précisa Mateko.

Déchu ou pas, un empereur devait se faire respecter. C'était ainsi qu'on tenait le peuple.

— Bien, nob... Majesté, bafouilla Bangaré en faisant partir le moteur souffreteux de sa Peugeot qui s'élança gaillardement en

direction de l'est, vers El-Modrar.

*
* *

Ils arrivèrent à El-Modrar au cœur d'une nuit aussi noire que le poil des panthères qui gîtaient dans les forêts du pays.

Bien que prospère, la ville n'était jamais que la capitale d'un petit État d'Afrique et, comme ses semblables, elle n'était que pauvrement équipée en lampadaires publics. En règle générale, seuls les carrefours avaient droit à une coulée de lumière jaune poissée par la luisance des chaussées humides.

Le quartier des ministères et des ambassades était le mieux éclairé après, bien sûr, celui des bouges, des boîtes de nuit et des bordels, qui scintillait de néons commerciaux invitant le fêtard à venir dilapider ses chouchimbis en échange d'une partie de dés, d'une canette de bière, d'une carafe de vin de palme, d'une nuit de danse endiablée ou de quelques heures de sexe tarifé, toutes les options et tous les panachages entre options étant naturellement possibles, à la condition qu'on y mette le prix.

Jouant de sa notoriété, de sa position de père de Feroza et de ses prétendus pouvoirs maléfique, Mateko se fit introduire en pleine nuit au ministère de la Police et des Armées. Laissant sa valise dans la 305, à la garde de Bangaré, lui-même surveillé par les Gardes nationaux qui étaient de faction dans la cour du ministère, Mateko disparut dans le bâtiment de pierre blanche, non sans avoir menacé tout ce petit monde de les changer, les uns après les autres, en couches-culottes usagées s'il arrivait quoi que ce fût à ses précieux bagages.

Le spectre de cette effroyable métamorphose était suffisamment dissuasif : pas un seul ne prendrait le risque d'y toucher.

Durant le trajet entre Dhiboofee et El-Modrar, ils avaient fait une halte pour dîner dans un « maki », un de ces petits restaurants de brousse que le Guépard-Grondant n'avait plus fréquentés depuis le glorieux temps où il menait la guérilla au Tzimgabwe.

Précisons que pour Mateko, futur Ier, mener la guérilla consistait à envoyer les autres en première ligne et à appliquer aussitôt après les affrontements pour recueillir les lauriers.

Mateko s'était gavé de gibier de brousse, imbibé de *tchapalo* (2) et avait profité de la halte pour se changer. Aussi est-ce vêtu d'un éblouissant boubou de Yaoundé à motifs bleus et jaunes et chaussé de samaras en peau de vipère cornue du Ténéré que le vieil empereur fit

une entrée assez remarquée dans les bureaux du ministère.

Mais tout Mateko fût-il, empereur des jungles, des savanes et des cocoteraies, marabout et sorcier, il ne put mettre la main ni sur Elroy Deferens ni sur l'un ou l'autre de ses avatars, pour autant que les Blancs fussent capables d'avoir des avatars ce dont beaucoup doutaient parmi les prêtres, les marabouts, les sorciers et les griots du Gabongo-Rubundi.

Elroy Deferens, en effet, était blanc. Comme, au demeurant, plusieurs autres hauts responsables de la République de Gabongo-Rubundi.

Pour Omer Djembé, l'ancien président, le mélange des races était un vestige de l'ancien régime, celui de l'apartheid pur et dur. Mais, pour le nouveau président, en revanche, beaucoup plus ouvert que son prédécesseur, il s'agissait de mettre en place une société pluriethnique viable, durable et donc consensuelle. Ce qui, étant donné les passifs existant entre les communautés blanche et noire et ceux opposant les ethnies autochtones, gabongo et rubundi notamment, était une tâche ambitieuse. Mais Amine Diarara était un homme qui n'avait pas la réputation de reculer devant la difficulté.

Car, à l'instar de nombreux pays d'Afrique Noire, le Gabongo-Rubundi libéré avait hérité à la fois le meilleur et le pire du défunt régime colonial. Le meilleur était une infrastructure ferroviaire, certes quelque peu obsolète, voire démantelée par endroits, mais, cependant existante et capable de transporter des marchandises, des bêtes et des hommes entre les grandes villes comme El-Modrar et Dhiboofee, par exemple. Il y avait deux trains par jour, un luxe sur un continent où les liaisons ferroviaires étaient bien souvent hebdomadaires, voire plus espacées, ou même aléatoires.

Par contre, Matmouhassa, la capitale tribale des Gabongo, ne bénéficiait évidemment d'aucune liaison ferroviaire ni aérienne. Pour s'y rendre, quel que fût son point de départ dans le pays, le voyageur n'avait que la piste, la piste et encore la piste, alors que le village balnéaire tout récent de Fingerfoek était relié à l'aéroport Omer-Djembé par une voie express asphaltée et par un autorail régulier, matin et soir pendant la saison des pluies, et à raison de trois allers-retours par jour pendant la période d'affluence touristique. Ainsi, le vacancier qui le souhaitait pouvait-il se rendre directement de l'aéroport à son bungalow de bord de mer à l'aller, et vice-versa au retour.

Bref, il était possible de venir danser le tube de l'été, se gaver de mafé et de fruits tropicaux, se baigner, aller à la pêche au gros, bronzer, se faire masser au coprah, etc., etc., sans connaître autre chose du Gabongo-Rubundi que le terminal d'Omer-Djembé, les plages

de sable fin de Fingerfoek, ses bungalows, ses bars et ses paillotes et sans avoir vu de la population locale d'autres représentants que le personnel employé par le village balnéaire, quelques marchands de souvenirs et une ou deux formations de musiciens et de danseurs folkloriques.

Parmi les bons côtés de l'héritage colonial, on pouvait encore comptabiliser un remarquable niveau d'alphabétisation, des vestiges d'organisation administrative, quelques hôpitaux et une santé publique moins dégradée que dans d'autres pays de la région, notamment en ce qui concernait les grandes plaies comme le paludisme, le sida et la fièvre jaune, mais aussi la bilharziose, la filariose et autres maladies parasitaires.

À l'inverse, dans la partie moins rutilante du legs, il fallait mentionner le mépris que les ethnies proclamées supérieures affichaient à l'égard des autres, et cela ne concernait pas seulement l'attitude des Blancs envers les Noirs mais aussi celle des Noirs entre eux.

Appliquant, en effet, la bonne vieille politique bien rodée du « diviser pour régner », les colons avaient réactivé les haines ancestrales entre Gabongo et Rubundi. Réactivé ou créé, affirmaient certains. Toujours est-il qu'en quelques décennies, ils avaient réussi à marginaliser les descendants du grand empire Gabongo de Kwaanga en réduisant son territoire à la portion congrue et en pillant ses richesses, et à acculturer la majorité des Rubundi, l'autre ethnie principale, qui était aujourd'hui sédentarisée dans les agglomérations et employée dans l'administration, l'industrie, la finance et le commerce. Les autres ethnies, minoritaires, inutile de le préciser, étaient considérées comme quantité négligeable. Ceux qui n'étaient pas massacrés, directement par les armes, l'étaient, plus sournoisement, par la famine et par la clochardisation avec, en tête de liste, les membres des tribus nomades.

Au passif de la colonisation, on pouvait encore inscrire, bien sûr, l'économie de type colonial basée sur deux ou trois grands secteurs de monoculture d'exportation au détriment de la culture vivrière, l'exploitation cynique de la main-d'œuvre indigène, le pillage des ressources minérales et forestières, la toute-puissance de l'argent et la corruption institutionnalisée.

Tandis que nous procédions à ce rapide inventaire de l'héritage gabongo-rubundais, Mateko, marqué à la culotte par un appareil fort embarrassé, découvrait, avec une stupeur mêlée d'un brin de jalousie, les fastes du bureau naguère occupé par Elroy Deferens.

Le bureau, à lui seul, mesurait environ deux cents mètres carrés, mais il occupait le double en ajoutant ses périphériques : une

antichambre, deux secrétariats, un salon privé avec bar, bibliothèque, et système de home-vidéo avec écran géant, ainsi que deux salles de bains. Partout ce n'était que marbre, dorures, riches boiseries, peaux de félins, sculptures et toiles de maître.

— C'est donc ici que vit M. Deferens, murmura le vieux Tzimgabwéen, subjugué par cet étalage de luxe. Je n'étais pas si bien servi lorsque j'étais empereur...

— Si vous me permettez, Majesté, objecta le planton, mieux averti que Bangaré des protocoles à respecter, nous ne sommes pas au domicile de notre grand, vertueux et révérend ministre de la Police et des Armées, mais sur son lieu de travail.

— Raison de plus, grommela Mateko avec aigreur. Et mon gendre ? Vit-il dans la même opulence ?

— Pour tout vous dire, Majesté, notre cher et respecté président n'est pas tout à fait en accord avec cette façon de dépenser l'argent public. Entre vous et moi, si je puis me permettre... Le planton eut alors une hésitation, comme s'il craignait d'être allé trop loin.

— Alors ? tempêta Mateko, tu continues ou tu préfères que je te transforme en cynocéphale au cul mal décrotté ?

— Je... J'ai... Enfin, disons qu'il me semble, si toutefois bien sûr mes oreilles ne m'ont pas trompé ce jour-là... Il me semble... enfin, avoir entendu notre président exprimer des mots assez... enfin, assez vifs sur ce sujet avec M. le Ministre.

— Ça ne m'étonne pas, soupira Mateko, Deferens est un Blanc irrémédiablement raciste, imbu de lui-même et de sa supériorité. Quant à Amine, ce n'est qu'une tache, un zéro tout juste bon à sauter ma fille sans être foutu de lui faire d'enfant...

— Je crois savoir que cela aussi c'est terminé, Majesté...

— Quoi ?

— Euh, Mme votre fille et... et notre cher président, bredouilla le fonctionnaire, sentant soudain la sueur lui humecter les aisselles.

En voyant le regard que lui dardait Mateko, l'homme crut que la menace allait être mise à exécution et qu'il allait dans la seconde suivante se retrouver métamorphosé en cynocéphale. Mais, à son immense soulagement, rien ne se passa. Au lieu de ça, Mateko se calma et se contenta de demander :

— Où il est, le président ?

— En voyage officiel en Chine, répondit le planton. Votre Majesté n'a pas été informée ?

— Et Deferens ne l'accompagne pas ?

— Non, Majesté.

— Vous n'avez aucune idée de l'endroit où trouve ce zèbre ? grogna Mateko.

— Qui ça ? s'informa le planton qui commençait à se perdre dans le bestiaire du vieux Tzimgabwéen.

— Elroy Deferens, évidemment, espèce de langouste au pili-pili !

— On ne peut pas vraiment dire que je n'en aucune idée, Majesté, mais...

— Mais quoi, phacochère en daube ? Vas-tu répondre à la fin ?

— C'est que... J'ai peur, Majesté...

— De quoi, crétin ?

— D'être changé en cynocéphale au cul crotté si les informations que je vous donnerai ne vous satisfont pas.

— C'est si tu ne me les donnes pas que je vais te transformer, hideux petit gnome !

— En quoi ?

— En zébu syphilitique !

Le planton se mit à trembler en regrettant amèrement d'avoir accepté de faire des heures supplémentaires justement cette nuit-là. Mais, comme dit l'autre, le vin de palme était tiré, il fallait le boire.

— Ah, Majesté ! se lamenta-t-il, je crains qu'il soit arrivé malheur à notre si grand ministre de Police et des Armées.

— Que veux-tu dire ? demanda Mateko, le sourcil froncé.

L'homme prit une profonde inspiration, hésita puis se lança brusquement et débita tout d'une traite :

— La dernière fois qu'on a entendu parler de notre révérend ministre, il se trouvait en compagnie de votre fille, Mme Feroza, d'Orner Djembé, notre ancien président et...

— Je sais, je sais..., fit Mateko avec un geste agacé de la main. Épargne-moi, les distinctions honorifiques et les titres de noblesse. Où étaient-ils et que faisaient-ils ?

— Ils étaient en compagnie de nombreuses autres personnes et, partis de Fingerfoek, ils se dirigeaient vers la mine d'or de Matmouhassa.

Les sourcils de Mateko se froncèrent davantage. Le fait que Feroza et Deferens se trouvent à Fingerfoek avec Orner Djembé n'avait rien d'étonnant. Ils devaient être en train de mettre au point les dernières dispositions de l'Alliance de Fingerfoek (3). Mateko lui-même devait les rejoindre juste après au village balnéaire en compagnie des Pepper Sisters pour la grande fête qui devait couronner la conclusion définitive de l'Alliance.

Mais pourquoi diable étaient-ils allés avec leurs invités à la mine d'or de Matmouhassa, si près du territoire des Gabongo ? C'était prendre un risque inconsidéré.

— Vous avez une idée de ce qu'ils allaient faire là-bas ?

— Je... je ne sais pas ce qu'ils allaient y faire, Majesté, répondit le planton, mais on dit qu'ils y avaient été invités par un message...

— Un message ! De qui ? Parle, bougre de hyène en papier mâché !

— Un... un vieux Chinois..., haleta le planton, terrorisé. Ou plutôt Coréen, je crois. Cet homme est l'hôte des Gabongo...

— Diable, diable, bissa Mateko, préoccupé. C'est un piège tendu par ce chien enragé de Batubizee, ou par son roquet de fils Babacar.

— C'est... c'est ce que supposent beaucoup de gens bien informés.

— Pas besoin d'être bien informé pour « supposer » ça, grogna Mateko. Ça coule de source.

Et cet incapable d'Amine qui se la coule douce en Chine pendant que son pays va à vau-l'eau...

Il laissa passer un temps de réflexion. Il ne pouvait pas se rendre personnellement à Matmouhassa car il devait réceptionner les Pepper Sisters le lendemain à El-Modrar. Mais, par contre...

— Appelle-moi immédiatement à son domicile le plus proche collaborateur d'Elroy Deferens.

— Le... le colonel Tumba-Tumba ?

— Évidemment, bougre de canari déplumé ! Le colonel Tumba-Tumba ! répliqua Mateko avec le toupet qui l'avait toujours guidé dans la vie. À qui d'autre penses-tu que je puisse vouloir parler ?

— Mais... Vous avez vu l'heure ?

— J'en prends la responsabilité, aboya Mateko. Appelle Tumba-Tumba et je prendrai la ligne. Il y a un numéro spécial pour les urgences ?

Mort de peur, le malheureux employé acquiesça. Puis il composa le numéro d'urgence de Tumba-Tumba et, sans même attendre la première sonnerie, comme s'il tenait entre les doigts une patate chaude ou une grenade dégoupillée, il passa le combiné à Mateko.

Il y eut un grand nombre de sonneries à l'autre bout du fil et le Tzimgabwéen était sur le point de raccrocher lorsqu'une voix lourde de sommeil répondit :

— Apollonius Tumba-Tumba à l'appareil, qui donc peut bien vouloir me parler à une heure pareille ?

Un petit sourire satisfait se dessina sur les lèvres de Mateko. La chance était de son côté. Non seulement il avait Tumba-Tumba en personne, et non un sous-fifre susceptible de faire barrage, mais l'officier avait l'air de penser que pour avoir l'audace de le déranger en pleine nuit, son correspondant était nécessairement quelqu'un d'important.

— Mateko I^{er} à l'appareil, colonel.

Il laissa passer un silence, le temps pour Apollonius Tumba-Tumba de mettre un peu d'ordre dans sa tête et de retrouver "Mateko I^{er}" dans son trombinoscope intérieur, puis il annonça avec aplomb :

— Le président Diarara étant absent, le ministre Deferens introuvable, j'assume l'intérim de ce dernier...

Tumba-Tumba se garda bien de manifester la moindre réaction. D'ailleurs il en avait tellement vu depuis la déclaration d'indépendance que plus rien ne l'étonnait.

— Des éléments subversifs de nationalité coréenne semblent avoir été observés du côté de la concession des Gabongo, poursuit le vieux Tzingabwéen. Apparemment, d'éminents représentants de l'État et des personnalités publiques et privées de haut rang ont été attirés dans un piège dans le secteur de Matmouhassa...

— J'ai entendu parler de cette sombre affaire, dit Tumba-Tumba. Votre Majesté a du nouveau ?

— Je viens de vous le dire : ma fille, Elroy, Deferens, Omer Djembé et de nombreux autres ont été kidnappés par des rebelles Gabongo aidés de ces dangereux agents étrangers. Il faut envoyer les forces armées sur place afin de les libérer.

— Votre Majesté est certaine de ce qu'elle avance ? s'enquit Tumba-Tumba.

— Plus que ça : j'ai des preuves, affirma Mateko avec son audace habituelle.

— Je... Je n'en demande pas tant, bredouilla Tumba-Tumba, impressionné.

— Il faut libérer les malheureuses victimes et châtier les coupables ! claionna Mateko sous l'effet d'une inspiration aussi géniale que subite. Il est temps d'enseigner à ces bandits de Gabongo qu'on ne peut pas braver éternellement l'autorité de l'État sans payer un jour l'addition !

Il venait de réaliser que, pour être aussi proche de Deferens, Tumba-Tumba ne pouvait qu'être Rubundi d'origine et, par voie de conséquence, il devait être prêt à tout pour aller casser du Gabongo.

— Je vous reçois cinq sur cinq, votre Majesté.

La voix était soudain alerte, parfaitement éveillée. Mateko comprit qu'il avait visé juste. Sa vision personnelle de la politique étant que la trique était le seul moyen de gouverner, les deux hommes se sentaient parfaitement en phase.

— Combien de soldats pouvez-vous mobiliser sur-le-champ ? demanda Mateko.

— Quelle est votre estimation des besoins, Majesté ? s'enquit avidement le colonel Tumba-Tumba.

— Les Gabongo sont des durs à cuire, encore plus redoutables qu'avant depuis le retour au bercail de Babacar, le fils de Batubizee. Selon moi, il faudrait au minimum une centaine d'hommes.

— Je suis en mesure d'en mobiliser le double pour une opération nocturne avec blindés et armes lourdes, déclara fièrement l'officier gabongo-rubundais.

— Parfait. Je vous donne carte blanche, colonel. Vous me semblez être l'homme de la situation : capable et conscient de ses responsabilités.

— Soyez tranquille, Majesté, ce sera vite réglé. Mes hommes ne feront qu'une bouchée de Batubizee, de Babacar et de leurs sbires coréens.

Notes :

1 – Voir l'Implacable n° 121, *La Cité des gangs*.

2 – Bière de petit mil.

3 – Voir l'Implacable n°121, *La Cité des gangs*.

CHAPITRE PREMIER

Le fonds de commerce de Cal Dreeder, son truc à lui, c'était la drogue, la came.

Cette vérité criante lui avait sauté à la conscience comme ça, en ces termes aussi nets que limpides. La révélation, foudroyante, s'était imposée à lui dans un flash de clairvoyance éthylique particulièrement aigu à l'occasion d'un pot de départ donné par un ancien, peu de temps avant sa mort prématurée. Et aujourd'hui, soit quelques semaines après cet éclair de lucidité aussi inattendu que frappé au coin de la vérité, par cette soirée froide et noire qui allait être la dernière de sa sinistre vie, Cal Dreeder venait d'en faire la confidence à son jeune collègue Randy Smeed.

— Je ne suis pas d'accord, Cal, objecta pourtant Randy Smeed. Enfin, pas tout à fait. Tu ne peux pas véritablement considérer la drogue comme ton truc ou ton fonds de commerce. « Ton truc », ça voudrait dire que tu te cames, « ton fonds de commerce » que tu deales !

Les deux hommes étaient recroquevillés en compagnie de leurs douze coéquipiers sur des banquettes inconfortables, à l'arrière d'un fourgon de tôle qui filait sur la voie express du New Jersey Turnpike.

Randy Smeed venait tout juste d'achever l'énoncé de sa sentencieuse pensée quand un changement de direction leur indiqua qu'ils prenaient la bretelle de sortie. Très vite, la route devint un véritable tapecul.

Vaste et largement ramifié, le réseau routier américain voyait ses crédits de fonctionnement inexorablement grignotés d'un exercice budgétaire sur l'autre. Aussi ornières, fissures, nids-de-poule y proliféraient-ils sans vergogne. Depuis quelque années, les changements les plus frappants, pour qui revenait à un endroit jadis desservi par une coquette petite route de campagne, étaient l'absence du minimum d'entretien consacré aux haies et aux fossés, et la quantité de bestioles, mortes écrasées, qui pourrissaient, à l'abandon

sur les bas-côtés. Dans le New Jersey, les bords de routes étaient essentiellement décorés de cadavres de hérissons, chats, écureuils gris, renards. Quand on descendait vers le sud, le spectacle devenait beaucoup plus pittoresque avec les multitudes de rats-laveurs au pelage somptueux qui formaient une haie d'honneur couchée de part et d'autre des interminables et rectilignes rubans d'asphalte.

Mais laissons là nos affaires de voirie et revenons à nos combattants de la lutte antidrogue. Car, on l'aura compris, Cal Dreeder et Randy Smeed faisaient partie de la DEA, la Drug Enforcement Administration, les Stups américains.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, rectifia Dreeder. Et d'ailleurs, ce qui vaut pour moi vaut pour toi, de même que pour nous tous dans ce corbillard. Je veux dire... comment dire... enfin, c'est notre boulot, quoi ! J'ai bien retourné la question dans tous les sens, y a pas à tortiller : si d'un seul coup, il n'y avait plus de drogue, on se retrouverait au chômage.

Mais Randy Smeed paraissait décidé à camper sur ses positions.

— D'abord, la question ne se pose pas. Il y en a et il y en aura toujours. Mais, en admettant même que d'un coup il n'y en ait plus, on trouverait bien autre chose à faire, va...

— Toi, peut-être, mon vieux. Mais moi, jamais, soupira sombrement Cal Dreeder. Ça fait quasiment trente ans que je suis dans ce business. Je crois que j'aurais du mal à me reconverter. À mon âge, tu sais...

Il laissa sa réflexion s'achever d'elle-même, avec toutes les implications qu'elle comportait, dans le cerveau de son collègue.

Smeed marqua un temps, joyeusement sonorisé par les bruits de ferraille du fourgon brinquebalant et les rouspétances des hommes qui n'appréciaient guère d'être ainsi secoués comme des sacs de pommes de terre.

— C'est vrai que tu as de la bouteille, déclara Smeed à l'issue d'une longue et mûre cogitation. Pourquoi tu ne postulerais pas pour un poste administratif plus peinard ?

Cal Dreeder s'étrangla de rire.

— Moi ! Finir ma carrière derrière un bureau à rentrer des statistiques dans un ordinateur ! Tu rigoles, ou quoi ? Ça non, pas question de changer maintenant. Tout ce que je demande, en fait, c'est que le trafic de drogue dure encore assez longtemps...

Malgré le vacarme, certains entendirent son imprécation et plusieurs têtes se tournèrent dans sa direction avec une expression sévère. Tous – et Cal Dreeder lui-même – étaient vêtus à l'identique d'une combinaison intégrale bleu-noir sur le dos de laquelle était

imprimé « DEA », les trois lettres formant le sigle de leur agence.

— Hé, les mecs, je rigole ! fit le pauvre Cal en levant les mains dans un geste de défense symbolique. Faudrait voir à vous décoincer un peu !

Sous la lumière blafarde que l'éclairage de black-out jetait à l'intérieur du fourgon, l'un des hommes soutint le regard de Dreeder pendant un long moment. On lisait, dans son propre regard, une dose de réprobation qui n'aurait pu être exprimée qu'avec un préfixe giga.

— Vise-moi un peu cette tête de pisse-vinaigre, souffla Cal à l'oreille de Randy. Il me rappelle mon père, quand j'étais gosse et qu'il me faisait les gros yeux.

— Ils sont comme ça parce qu'ils crèvent de trouille, dit Randy Smeed, conciliant. Quant à te rappeler ton père, celui-là aurait plutôt l'âge d'être ton fils...

Cal Dreeder émit un grognement qui pouvait être compris comme un assentiment. C'était vrai : les gamins qui ce soir, filaient dans ce fourgon à la rencontre d'un ennemi réputé sans merci n'avaient pas son habitude de l'action. Pour certains d'entre eux, c'était peut-être le baptême du feu qui se trouvait au bout du trajet nocturne à travers le New Jersey.

Cal Dreeder, lui en revanche, était un vieux routier. Après deux ans de bons et loyaux services dans la Navy, il avait directement versé dans la lutte anti-drogue. La plupart de ses collègues suçaient encore leur pouce, certains n'étaient même pas nés, lorsqu'il avait fait ses premières descentes dans les squats de Haight-Ashbury, à San Francisco.

Depuis plus de trente-cinq ans, sa vie était faite de planques nocturnes, de descentes et d'opérations coup de poing contre des durs – de plus en plus durs – pour lesquels sa vie avait moins de valeur qu'un paquet de cacahuètes. Tout ça, bien sûr, pour une paie de misère et sans jamais, ou presque, avoir droit à une marque de reconnaissance de la société.

Il est vrai que la société avait tout lieu de ne pas être satisfaite : malgré les efforts déployés par la DEA et les autres agences gouvernementales, malgré l'expérience acquise dans le domaine de la lutte, malgré l'extension de ce domaine, malgré tous les morts de part et d'autre, les problèmes de drogue faisaient qu'empirer.

Peut-être aurait-il fallu s'y prendre autrement. La politique de lutte contre la drogue était à revoir. Dans l'esprit de Cal Dreeder, cela ne faisait aucun doute. Mais Cal Dreeder n'était pas payé pour avoir des idées. Donc il évitait d'en avoir. Cal Dreeder était payé pour se faire tuer. Et d'ailleurs, il allait se faire tuer. Mais il l'ignorait, bien

sûr, et de toute manière, on n'en était pas encore là.

Revenons donc à notre Dreeder bien vivant et les pensées moroses qui le tarabustaient tandis que dans une vibration de tôles assourdissante, le fourgon roulait sur la route défoncée du New Jersey. Car, même s'il le cachait sous des airs enjoués, l'agent de la DEA, comme tout homme d'âge mûr faisant de sa vie un bilan désenchanté, avait plutôt tendance à brasser de sombres pensées.

Aujourd'hui, songeait tristement Cal Dreeder, la drogue avait envahi toutes les strates de la société. Des personnes au-dessus de tout soupçon étaient capables d'avaler cinq flacons de sirop antitussif pour compenser le manque quand elles n'avaient pas réussi à se procurer leur dose. Dreeder avait entendu raconter des histoires hallucinantes d'infirmières qui pillaient les armoires à pharmacie des cliniques et des hôpitaux pour leurs besoins et ceux de leur famille, de gamins arrivant aux urgences les narines soudées par la colle qu'ils avaient sniffée, de ménagères qui se shootaient en sifflant de l'alcool à brûler au goulot. On lui avait même raconté l'histoire d'un adolescent mort pour avoir tété comme un biberon l'aérosol d'une bombe de peinture.

Tout foutait le camp. Mais ce n'était pas en le répétant qu'on ferait des miracles. Alors, en attendant, Cal Dreeder se contentait de faire son devoir de flic en espérant que cela apporterait quand même une petite pierre à l'édifice. Mais plus il avançait en âge plus il en doutait.

À travers les tôles fatiguées, l'air froid de la nuit s'engouffrait à l'intérieur du fourgon, panaché d'échantillons d'odeurs provenant des zones industrielles qu'ils traversaient, c'est-à-dire plus infâmes les unes que les autres.

Ils roulèrent encore une petite demi-heure puis la chaussée devint un authentique parcours de bosses. Les hommes sautaient sur la banquette comme des cow-boys dans un rodéo. Deux téméraires qui avaient voulu rester debout s'empressèrent de s'asseoir après s'être cogné la tête avec des « bang » sonores contre le plafond d'acier.

— Ils n'auraient pas pu choisir un endroit plus cool, non ? protesta l'un d'eux.

— Plus cool pour qui ? grogna son camarade.

Le fourgon ralentit, au grand soulagement de tous, puis s'arrêta. Le chauffeur coupa le moteur. Tout le monde se tut. Les cœurs se mirent à battre un peu plus vite. Chacun dégaina son arme, conformément à la consigne donnée avant le départ, et des pouces nerveux débloquèrent la sécurité.

La portière latérale coulisssa en grinçant. La grande ombre du lieutenant Phil Eagan, le chef détachement, se découpa dans

l'ouverture rectangulaire.

— Tout le monde dehors ! ordonna-t-il.

Le lieutenant Eagran avait une voix râpeuse. Il parlait bas mais clair, comme savent le faire les militaires rodés aux opérations de commando.

La troupe s'éjecta hors du fourgon, dans l'ordre et dans la discipline. Grogne, jérémiades et états d'âme n'étaient plus au programme. L'opération « Glow-Worm » (Ver-Luisant.) venait de débiter et il s'agissait maintenant d'être efficace, rien d'autre.

Malgré son habitude des actions surprise, Dreeder sentit une petite boule se former au creux de son estomac à la vue des rectangles de lumière blafarde à travers les branches des arbres étiques. Ça aussi, il en avait l'habitude. Ça le tenaillait quelques dizaines de secondes à chaque fois, et puis ça s'en allait. On ne pouvait même plus appeler ça de la peur. C'était plutôt une sorte de tension extrême. Un peu d'appréhension, aussi. Ce fichu job... On ne s'y faisait jamais complètement. C'était peut-être pour ça qu'il l'aimait tant...

Comme tous les autres, Cal Dreeder avait longuement examiné les photos de repérage. Le bâtiment principal devait être l'ancien hangar d'un terrain d'aviation désaffecté. Mais il ne restait pas trace de la piste. L'hypothèse des Stups, en attendant vérification, était que l'abri avait été utilisé jadis par une entreprise d'épandage de pesticides par avion ou hélicoptère. De toute manière, l'important n'était pas de savoir à quoi ce hangar avait servi mais à quoi il servait aujourd'hui. Et, sur ce point, l'enquête avait été payante. Le bâtiment était un entrepôt dans lequel transitait de la drogue introduite frauduleusement aux États-Unis, avant d'être dispatchée vers différentes destinations finales, à l'intérieur comme à l'extérieur du pays.

Le site présentait de nombreux avantages. Il occupait une position stratégique quasi idéale dans un coin totalement perdu, tout en étant proche de la mer et facilement accessible de Jersey City, de Newark (1) et de New York. La plaque tournante rêvée pour un trafic de drogue à grande échelle. Mais les rêves n'avaient qu'un temps. C'est ce qu'allaient bientôt découvrir les trafiquants en voyant la DEA débarquer sans s'annoncer au cœur de leur petit commerce.

Du bout de l'index, Cal Dreeder chercha le contact, froid mais rassurant, de la détente de son Colt, puis il sortit dans la nuit sur les traces du détachement de jeunes agents du service Action. Les boys, tous beaucoup plus jeunes que lui, étaient nerveux. Cal Dreeder, bien sûr, l'était aussi, mais dans une moindre mesure. C'était une nervosité plus mesurée, mieux contrôlée, une nervosité de vieux routier habitué à la chauffe.

Sur un geste de Phil Eagran, les hommes se dispersèrent pour se déployer en cercle en pénétrant dans les bosquets clairsemés qui avaient poussé autour du vieux hangar.

L'opération avait été répétée mille fois et chacun connaissait son rôle sur le bout des doigts.

Cal Dreeder respira un grand coup et s'élança pour aller prendre la position qui lui avait été assignée à l'exercice mais il avait à peine couru deux foulées qu'une main puissante se posa sur son épaule, le bloquant dans son élan.

— Hé ! qu'est-ce qui se passe ? fit-il en pivotant sur place.

Il reconnut Eagran à la dernière seconde.

— Faites gaffe, mon lieutenant ! C'était moins une que je vous truffe de plomb !

— Allez, Cal, on te connaît..., souffla à voix basse le lieutenant Eagran. On sait que tu as du sang-froid. Je n'aurais jamais pris ce risque-là avec un bleu.

Cal Dreeder sourit dans le noir, flatté par l'appréciation de l'officier.

Sa délectation fut de courte durée.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon lieutenant ?

— Tu vas rester en arrière avec Smeed, dit à voix basse Phil Eagran.

— Mais, protesta Dreeder, ce n'est pas ce que...

— C'est un ordre ! trancha sèchement Eagran. Le plan d'attaque a été changé. Tu restes ici avec Smeed pour surveiller le bahut et protéger les radios qu'on a laissés dedans !

Cal Dreeder se rembrunit mais Eagran n'en vit rien. Non seulement parce qu'il avait déjà filé vers le hangar mais aussi parce que la nuit était noire comme elle est parfois capable de l'être dans le New Jersey, avec cette espèce d'humidité en suspension due à la proximité de l'océan et qui rend l'atmosphère encore plus opaque.

Le plan avait-il réellement changé ou lui faisait-il une fleur ? Dreeder n'aimait pas cela, pas du tout. Il n'y avait aucune raison pour qu'on le laisse à l'arrière à cause de son âge. Il était encore parfaitement capable de monter au feu !

D'ailleurs, rien ne disait qu'il allait y avoir du grabuge. Il arrivait tout de même, de temps en temps, que les trafiquants préfèrent se rendre et garder la vie sauve plutôt que de mourir pour protéger un stock de drogue qui, de toute façon, finirait par tomber aux mains de la DEA.

Mais le lieutenant Phil Eagran était trop loin : impossible de lui

dire tout ce qu'il avait sur le cœur. La mort dans l'âme, Cal Dreeder se résolut à exécuter les ordres. Eagan devait avoir huit ou neuf ans de moins que lui mais il était quand même son supérieur.

Il rejoignit Randy Smeed, qui se trouvait déjà à son poste. En approchant, Dreeder vit une expression d'étonnement mêlé de ressentiment sur visage de Randy. À son âge, Randy Smeed était stupéfait d'être relégué à ce rôle secondaire. Stupéfait et furieux car, il venait de le comprendre, c'est par ce qu'il faisait équipe avec Cal Dreeder qu'il était hors jeu.

— Désolé, dit Cal. Je comprends que tu l'aies mauvaise...

À la vue de son vieux collègue, Randy Smeed décida de ne pas en rajouter.

— Tu n'y es pour rien, Cal, grommela-t-il en faisant un gros effort pour s'apaiser. Mais je te garantis que c'est la dernière fois qu'on me fait ce coup-là !

Il ne croyait pas si bien dire...

— Allez, rentrons là-dedans, grommela Dreeder mortifié, en indiquant la portière du fourgon. Au moins, on sera au chaud...

Il déglutit, rengaina son arme et ajouta d'une voix à peine audible :

— Tu as raison, Randy, je crois que je vais solliciter un poste dans les bureaux. Comme ça, tu pourras te trouver un autre coéquipier, plus jeune, plus rapide et...

— Cal, coupa doucement Randy Smeed en lui passant une main sur l'épaule, ne dis pas des trucs comme ça... Je suis sûr que tu peux...

— Ta gueule et grimpe là-dedans ! aboya Cal Dreeder. J'ai les roupettes congelées.

Smeed comprit qu'il valait mieux obtempérer et il entra dans le fourgon. À l'intérieur du véhicule, les deux opérateurs radio, les oreilles couvertes par des écouteurs, étaient en train de suivre la progression de leurs collègues chargés de faire main basse sur la livraison de came.

— Salut ! fit Cal. On en est où ? Hé, on est affectés à votre protection ! On peut quand même savoir où en est la progression ? vociféra Cal Dreeder, curieux de n'avoir obtenu aucune réaction ni le moindre début d'embryon de réponse à sa première question.

— Ils viennent d'entrer dans le hangar, finit par répondre à contrecœur l'un des deux agents.

— Combien de types en défense ?

— Deux, répondit l'homme en lui tendant un casque. Tiens, si ça t'intéresse, tu te colles ça sur les portugaises et tu me lâches la grappe.

J'ai du boulot, moi.

Cal se retint de faire ce qui le démangeait : ce n'était quand même pas le moment de coller son poing sur la figure de cet abruti. Mais il ne perdait rien pour attendre. Cal Dreeder lui gardait un chien de sa chienne...

— Stenron, fit l'autre radio tandis que Cal attrapait les écouteurs que lui tendait le premier. T'as entendu ça, Gene ?

— Ben non, fit le nommé Gene. Je n'ai rien entendu. Forcément, j'étais occupé avec môssieur Dreeder. Comment t'as dit ?

Cette fois Cal crut qu'il n'allait pas pouvoir se retenir. Il y parvint, cependant, et avala la couleuvre au prix d'un gros effort sur lui-même. On ne pouvait quand même pas mettre en péril la réussite d'une intervention comme l'opération Glow-Worm à cause d'un petit péteux de cet acabit.

— Stenron... C'est que je crois avoir entendu.

— *Stenron* ? ça ne me dit rien. D'où tu sors ça ?

— Y en a un qui a gueulé ça plusieurs fois suite.

— C'est sûrement le nom d'un de nos gars.

— Ouais, t'as raison, fit l'autre. Faudra quand même penser à vérifier.

— OK, dit Gene.

Les deux hommes se remirent à l'écoute. Dreeder se fixa le casque sur la tête et s'assit. Peu désireux de s'exposer aux mêmes vexations que son aîné, Randy Smeed attrapa lui-même un casque suspendu à un crochet. Il s'en coiffa, s'assit à son tour en posant son pistolet sur genoux.

Seulement deux types pour défendre le hangar.

Si les estimations de Gene et de l'autre étaient bonnes, les hommes d'Eagran étaient à six contre un. Dans ces conditions, ils n'allaient pas avoir trop de mal à investir les lieux et à se rendre maîtres de la marchandise. Mais Cal Dreede ne triomphait pas encore. L'expérience lui avait enseigné à ne jamais vendre la peau de l'ours avant l'avoir tué.

Dans un premier temps, tout ce qu'il entendit dans les oreillettes, ce fut un grand souffle semblable à une respiration haletante, puis un gigantesque brouhaha impossible à interpréter. C'était la première fois qu'il se trouvait à la surveillance radio et il devait reconnaître que l'expérience était instructive. On avait beau jeu d'apprécier ce qu'on ne connaissait pas. Finalement, contrairement à tout ce qu'il avait pu penser depuis le temps qu'il bossait à la DEA, ce type d'écoute était un vrai boulot d'expert.

Les sons étaient captés et retransmis par de puissants micros canons installés sur le toit de la camionnette mais, honnêtement, il fallait une oreille très exercée pour les différencier dans ce colossal foutoir sonore où tout se mélangeait : bruit du vent, des branches, des tôles, des pas, des respirations, des échanges verbaux, et même des avions en provenance de New York qui passaient en vrombissant dans le ciel, le tout bien flou, bien distordu et, en même temps, considérablement amplifié. Une chatte n'y aurait pas discerné le miaulement de ses petits.

Cal Dreeder se libéra les oreilles et laissa le casque pendre autour de son cou. Écouter était une affaire de spécialistes : il laissait ça aux spécialistes.

Il était en train de regarder quelle tête faisait Randy Smeed avec ce truc sur les oreilles lorsque le collègue de Gene laissa échapper une exclamation qui, pour être inélégante, traduisait parfaitement la tension qu'un bruit soudain déclencha chez les quatre hommes à l'affût à l'arrière de cette fourgonnette :

— Merde ! Il y a un os !

Ni Cal Dreeder ni Randy Smeed n'avaient besoin de traduction. Même débarrassé de ses écouteurs, Cal avait parfaitement entendu. Un coup de feu. Aucun doute. Et probablement du gros calibre.

La riposte claqua, presque instantanément, par une fusillade monstrueuse, assourdissante, éclata dans le hangar métallique.

— Nom de Dieu, murmura Randy Smeed. Ils sont forcément plus de deux. Ce n'est pas possible autrement. Sous un feu pareil, deux gus seuls se seraient rendus, ou ils seraient déjà morts, coupés en petits bouts.

C'était l'avis de tout le monde dans le véhicule.

Mais la seule chose qu'il pouvait discerner, comme les autres, c'étaient les coups de feu. Impossible de savoir qui les tirait, de la DEA ou l'ennemi.

Randy avait les mains qui transpiraient. Il s'essuya les paumes sur son pantalon puis se leva et fit le geste pour ouvrir la portière.

— Ne bouge pas, lui ordonna Dreeder. Il faut d'abord essayer de comprendre ce qui se passe.

Smeed se rassit. Il était blanc comme un linge.

Cal Dreeder remit les écouteurs sur ses oreilles. Il sursauta, agressé par la violence des échanges, ça n'allait pas complètement de soi mais, en faisant bien attention, on arrivait à donner du sens à cet imbroglio.

Un peu de sens. Il entendit des voix au milieu la fusillade. Des

voix de la DEA. Mais aussi d'autres qui lançaient des ordres et des indications sèches et précises, beaucoup plus de voix ennemies qu'il n'aurait aimé en entendre.

— Putain de merde ! lâcha délicatement Gene. C'est un piège !

— Ça m'en a tout l'air, approuva sombrement Cal Dreeder.

— On est cuits, dit son collègue d'une voix tremblante.

On aurait dit qu'il allait se mettre à pleurer.

— Qu'est-ce je dois comprendre ? aboya Cal Dreeder. Vous n'avez quand même pas l'intention de vous laisser faire, si ?

— Il se tourna vers Gene et l'autre radio pour prendre de *visu* la mesure de la situation.

Le diagnostic fut désastreux : les deux radios semblaient avoir été changés en statues de sel.

— Il va falloir se bouger, les mecs ! Couvrez-moi, je sors aux renseignements.

Pas de réaction.

— Couvrez-moi, bon Dieu ! Il faut savoir ce qui se passe ! Les collègues ont certainement besoin de soutien ! On ne peut pas les laisser comme ça !

Comme deux zombies émergeant d'un long rêve, Gene et son partenaire se débarrassèrent enfin de leur attirail, qui tomba sur les pupitres avec des claquements de plastique et de métal, puis ils attrapèrent leurs armes. Mais Cal Dreeder ne se sentit guère plus rassuré pour autant. Avec deux zouaves comme ceux-là pour le couvrir, ça risquait d'être court. Heureusement qu'il pouvait compter sur Randy.

Il posait la main sur la poignée pour faire coulisser la portière latérale lorsqu'il se figea dans son mouvement. La fusillade, qui faisait rage un instant plus tôt, avait brusquement cessé. Plus aucun bruit dehors.

Il n'y avait que deux explications possibles à ce changement et tous l'avaient compris : soit le lieutenant Eagan et ses hommes avaient anéanti les tireurs du hangar ; soit c'était l'inverse qui s'était produit...

— Ça veut dire quoi, ce silence ? murmura le jeune radio.

— Ça veut dire que ça a cessé de tirer, grosse pomme ! hurla Cal Dreeder. C'est tout ce que ça veut dire !

Il se tourna vers Randy Smeed.

— Si c'est Eagan et les boys qui ont eu le dessus ils vont nous le faire savoir rapidement.

Mais quelque chose dans le ton du vétéran donnait à penser qu'il ne croyait guère à cette hypothèse. Et dehors, le silence durait, durait, pour confirmer ce mauvais pressentiment.

— Ils sont tous crevés, gémit le jeune radio. Il faut demander des renforts.

— Vas-y, mon pote, ne te gêne pas, ricana Cal Dreeder. Appelle. Le temps qu'ils arrivent, ici, nous serons froids.

De nouveau, il se tourna vers Randy Smeed.

— On n'a pas le choix, Randy. Il faut sortir de ce bahut. Soit pour prêter main-forte à Eagran et aux Boys (Randy Smeed eut un pâle sourire et secoua la tête avec un haussement d'épaules qui semblait dire : « Plus personne n'y croit, mon pauvre Cal. Ne te fatigue pas à essayer de donner le change. »), soit aller prendre le volant et se tirer vite fait.

Car, bien sûr, il n'y avait pas de communication entre la cabine, à l'avant, et l'arrière du fourgon.

À la seconde où Cal Dreeder prononçait la fin de cette phrase, un grincement métallique se fit entendre à l'extérieur et la poignée de la portière bougea.

— Planquez-vous ! hurla Dreeder en se jetant sur le dos.

La portière coulisssa dans un hurlement de ferraille. Une silhouette apparut sur fond de nuit bleu-noir. Cal Dreeder écrasa la détente de son Colt et le projectile fit mouche, juste là où il avait visé, entre le bas du bonnet de laine et les sourcils. L'homme s'écroula mais deux autres arrivaient derrière. Ce fut un massacre. Tandis que Cal plongeait sur la gauche de la porte, les deux individus arrosèrent l'intérieur du fourgon. Les radios n'avaient même pas eu le temps de débloquer la sûreté de leur arme. Randy tressauta une demi-douzaine de fois puis s'immobilisa dans une mare de sang. Cal avait maintenant un angle de tir fermé. Il réussit cependant à toucher l'un des deux hommes mais ne sut jamais s'il l'avait tué ou seulement blessé car, à cet instant un troisième individu passa la tête et le bras dans le fourgon et lui logea dans la tempe une balle qui lui enleva la moitié de la calotte crânienne.

Cal Dreeder s'écroula, définitivement libéré du souci de savoir comment il allait achever sa carrière à la DEA, tandis qu'une nuée de silhouettes s'engouffraient à l'arrière du fourgon.

Notes :

1 – Situé dans le New Jersey, Newark est avec Kennedy Airport l'un des deux aéroports internationaux de New York. La Guardia étant aujourd'hui réservé aux vols intérieurs.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo et il était bigrement mal à l'aise dans ses mocassins d'alligator. De son état, Remo était Maître de Sinanju et, à la vérité, il lui arrivait rarement d'être à ce point mal dans ses souliers. Mais ce jour-là, il faut le dire, plongé comme il l'était dans un contexte particulier, il avait de bonnes raisons d'éprouver un sentiment de désordre, pis, de désaccord avec soi-même, bref, – pour user d'un vocable universellement intelligible –, de dysphorie intérieure que définit avec tant de pertinence cette expression populaire imagée. Remo avait deux bonnes raisons à cela. Presque trois même.

La première de ces raisons était qu'Oksana, la belle Ukrainienne, et Babacar, le fils du chef bongo Batubizee, leur avaient demandé, à lui et au vieux Coréen Chiun, son Maître en Sinanju, de remplir, à l'occasion de leur mariage prochain, un rôle (1) équivalent à celui de témoin dans les mariages occidentaux. Bien sûr, il s'agit d'une comparaison approximative car, nul ne l'ignore, la cérémonie de mariage chez les Gabongo n'avait aucune similitude avec ce qui se pratique en Europe, en Amérique et même en Asie, pour ce qui est du rituel, à tout le moins, car pour le reste, on retombe dans les grandes constantes de l'humanité. Comme leurs semblables un peu partout sur la planète, les Gabongo font en effet ripaille, ils boivent, s'amusent, jouent de la musique, ils chantent et ils dansent, à l'occasion des épousailles.

Depuis que Maître Chiun l'avait initié à l'art de Sinanju, de nombreuses années auparavant, Remo Williams était un autre homme.

De simple flic dans le New Jersey, il était devenu sous le nom de l'implacable, l'assassin professionnel le plus performant qui fût et mettait ses compétences au service de CURE, le plus petit, le plus riche, le plus secret et le plus dangereux des services secrets ayant jamais existé depuis que l'homme s'était constitué en sociétés politiques rivales.

Remo était un grand gaillard finement mais solidement musclé, à la chevelure sombre, au regard noir et dur sous des arcades saillantes et aux traits anguleux qu'il devait à des origines amérindiennes (2).

Extérieurement, mis à part des poignets puissants, épais comme des troncs d'arbre, un visage marqué mais sans âge et l'apparence un brin décalée que lui donnait sa vigilance perpétuellement sur le qui-vive, rien ne le distinguait d'un homme ordinaire à l'allure sportive.

Pour faire court, nous dirons simplement que Remo Williams était parfaitement à son aise quand il s'agissait de remplir sa tâche habituelle – à savoir exécuter les missions impossibles que lui confiait le docteur Arnold Smith, le directeur de CURE, et qui, d'une manière générale, consistaient à faire disparaître de façon discrète une ou plusieurs « menaces » pour la sécurité des États-Unis d'Amérique ou celle de leurs alliés –, et qu'il était, à l'inverse, très mal à l'aise lorsqu'il s'agissait de se livrer à des activités dans le domaine des mondanités sociales. Contrairement à son vieux Maître, Remo, en effet, n'était jamais aussi heureux que quand il avait accompli une mission sans se faire remarquer et qu'il avait dégagé le terrain idem, sans se faire remarquer.

Or les préparatifs qui agitaient la petite ville tribale de Matmouhassa, capitale des Gabongo, annonçaient des festivités grandioses au cours desquelles il allait bien falloir se montrer, surtout quand on était mis à l'honneur par les jeunes époux. Le fils du chef se mariait et, tout de même, c'était l'avenir de la tribu gabongo qui allait se jouer à travers cette union.

Pour Batubizee, pour son fils Babacar – Baba pour les intimes –, pour le peuple gabongo, dernière trace vivante du grand empire Gabong Kwaanga, l'heure était historique. Et bien sûr elle l'était aussi pour Oksana, la jeune Ukrainienne. Maître Chiun déplorait de la voir échapper à Williams.

— Une belle jeune femme, robuste et saine ! s'était lamenté le vieux Coréen. Elle aurait été une mère parfaite pour le prochain Maître de Sinanju.

— Petit Père, avait rétorqué Remo, avec un air, une expression que l'on pourrait sans exagérer qualifier de crispé, ce ne sont pas des choses qui se font sur commande.

— Un Maître de Sinanju doit savoir *tout* faire sur commande, espèce d'âne bête !

— Je sais tout faire, Petit Père, tout. Seulement voilà, je n'en ai pas envie. Par ailleurs, j'ai beaucoup de sympathie pour Oksana et pour Baba. Ils se plaisent et ils ont envie de faire leur vie ensemble. Je

ne vois pas pourquoi il faudrait que je brise leur idylle en vertu de je ne sais quelle obligation qui n'existe que dans vos fantasmes.

— Un Maître de Sinanju doit également savoir se sacrifier pour assurer la postérité.

— Petit Père, je me permets de vous rappeler que j'ai *déjà* une descendance.

— Une fille... Pfff...

— Freya (3) est une jeune femme, maintenant dit Remo. Et je vous rappelle qu'elle a également un frère, mon fils Winston, qu'il vit en Arizona avec sa sœur dans la tribu de mon père et qu'un jour, peut-être, si les dieux le veulent, il pourra reprendre flambeau.

— Toi, un fils ? Je ne vois pas de qui tu parles... dit le Maître de Sinanju avec cet art du mensonge éhonté qu'il cultivait depuis plus de cent ans.

Car il faut savoir que, si Chiun taisait son âge par coquetterie, il n'en avait pas moins déjà doublé le demi-siècle d'existence sur cette terre.

Cette fois encore, l'Implacable n'avait pas insisté. Il se demandait ce que Winston avait bien pu faire à Maître Chiun mais le vieux Coréen ne pouvait pas le voir en peinture et, les jours de grande mauvaise foi, il allait jusqu'à laisser entendre que, peut-être, il n'était même pas le fils de Remo.

Une émotion étrange lui remuait les intérieurs à chaque fois qu'il pensait à son fils et à Freya, ses enfants retrouvés après tant de tribulations puis confiés à la bienveillance bourrue de Sunny Joe, leur grand-père indien. Mais la chose se changeait en cataclysme d'une violence inouïe lorsque Chiun exprimait aussi durement et injustement son hostilité envers Winston. Sensation insolite et qu'il ne savait pas bien comment piloter. En principe, les Maîtres de Sinanju étaient au-dessus de ces stupides considérations humaines.

Mais Remo Williams n'était sans doute pas un Maître de Sinanju ordinaire.

— Quand tu vois cette superbe plante au buste généreux et à la belle chevelure blonde ! avait explosé le vieil homme. Elle est presque aussi séduisante et apte à enfanter qu'une femme de Corée ! Le beau, le magnifique, le merveilleux garçon que vous auriez pu avoir ensemble... Alors qu'avec Babacar...

— *Quoi, avec Babacar ?* vous pouvez aller bout de votre pensée ?

Chiun s'était tu, ce qui était rare et indiquait mieux qu'une déclaration officielle qu'il avait le sentiment de s'aventurer sur un terrain glissant.

— Ils... ils ne pourront certainement pas avoir un enfant aussi... aussi beau..., voilà tout, avait finalement grommelé le vieux Coréen, totalement à court d'argument et, partant, fort courroucé.

— Je ne vois pas pourquoi, Petit Père. Cela dépend de que l'on trouve beau ou laid. Et comme dit le poète, celui-là, au moins, il aura « la couleur de l'amour contre laquelle on ne peut rien »...

Chiun avait battu en retraite vers leur case de départ en marmonnant que tout partait à vau-l'eau, qu'il n'y avait plus de respect pour rien, ni pour les anciens, ni pour les traditions, ni pour la morale.

Telle était, en quelques mots, la première raison du désarroi de Remo Williams.

La deuxième raison était moins facilement palpable. Elle n'en était pas pour autant moins probante pour l'esprit déjà troublé du jeune Maître de Sinanju.

Jusqu'à une date récente, Remo refusait de croire aux fantômes, ce qui, convenons-en, s'accordait plutôt bien avec la partie occidentale, catholique même, de l'éducation qu'il avait reçue. Mais voilà qu'au cours de sa dernière mission, il avait par deux fois croisé sur son chemin un étrange petit garçon, d'abord à Nazeville, Illinois, puis à Dakar, Sénégal (4).

Croiser deux fois le même enfant, pensera-t-on, il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, même si, effectivement, les rencontres s'étaient produites de façon rapprochée dans le temps et en des lieux aussi distants dans l'espace que l'Illinois et le Sénégal. À notre époque, la fréquence et la rapidité des moyens de transport rendent ce genre de coïncidence tout à fait possible.

Seulement la présence sur sa route de ce gamin, petit Asiatique de cinq ou six ans au teint mat avec une chevelure raide, noire et drue qui encadrait son joli visage ovale aux yeux bridés et pétillants, n'avait rien d'une coïncidence. Remo l'avait compris dès leur première rencontre à Nazeville, au Simeoni Funeral Parlor, l'entreprise de pompes funèbres où avait été exposé le cercueil d'une fillette dont il avait reçu mission de châtier le meurtrier. L'enfant portait un *gi* noir, la tenue que revêtent les Coréens pour pratiquer les arts martiaux, et il était accompagné par une femme âgée que Chiun avait appelée « la devineresse » lorsque Remo lui fait part de cette rencontre insolite. Cette devineresse donc, nommée Alicia, avait prédit à Remo qu'il allait connaître des moments difficiles dans les années à venir.

L'Implacable n'était pas un fan des horoscopes. Il aurait sans doute fait fi de ces prophéties en tant qu'athée et traité Alicia de vieille folle illuminée si cette dernière ne lui avait pas donné des

indications aussi précises que saisissantes pour retrouver le criminel qu'il devait éliminer. Comment avait-elle réussi à éventer la planque de ce détraqué pervers ?

Alicia en avait rajouté en l'apostrophant par son nom et en lui fournissant plusieurs indices donnant à penser qu'elle avait une idée très précise de ce qu'elle faisait. Comment cette femme âgée, qu'il n'avait jamais rencontrée de sa vie, pouvait-elle savoir ces choses alors que personne, ni la police locale ni le FBI n'avait la moindre idée de l'endroit où se tenait le scélérat ? Comment, par ailleurs, pouvait-elle savoir qui était Remo Williams alors que moins d'une demi-douzaine de privilégiés connaissaient son identité, à savoir ses deux enfants, son père Sunny Joe, Maître Chiun et le docteur Harold W. Smith, le directeur de CURE ? Les autres étaient morts, y compris les femmes qu'il avait le plus aimées, Dawn Starr Roam, sa mère, Jilda de Lakluun, sa compagne, et sœur Mary Margaret, la sainte femme qui l'avait recueilli et élevé à l'orphelinat où il avait grandi.

Même le président des États-Unis ignorait son nom.

Remo avait voulu poser la question à Alicia mais elle avait disparu sans lui en laisser le temps, happée par la famille de la petite victime (5).

La nature même des révélations, leur confidentialité, incitaient, cependant, à ajouter quelque foi aux dires de la devineresse, d'autant qu'elle dégageait, outre cela, un magnétisme d'une grande puissance qui avait attiré Remo à elle.

Pour couronner le tout, ses paroles, rapportées quelques jours plus tard au vieux Maître régnant de Sinanju, avaient provoqué chez ce dernier une réaction de malaise et de fuite tout à fait déconcertante pour son disciple. Remo en avait conclu que Chiun savait des choses, des choses qui, soit l'inquiétaient, soit le mettaient mal à l'aise mais dont, dans tous les cas il voulait éviter l'évocation. Un argument de poids pour prêter crédit aux paroles d'Alicia et pour s'intéresser aux apparitions de ce garçonnet.

L'enfant portait encore le gi, deux jours plus tard, quand Remo l'avait revu, au Sénégal, dans l'aéroport de Dakar. Cette fois, il était seul. Remo lui avait parlé, l'avait questionné. Le jeune Asiatique avait acquiescé d'un hochement de tête lorsqu'il lui avait demandé s'il était coréen. Remo s'en doutait déjà.

À la question « Qui es-tu ? », il avait répondu deux fois : “Je suis le Maître-Qui-N’a-Jamais-Été.” Puis il avait disparu, comme un spectre.

Un spectre... Plus Remo y songeait, plus il était convaincu que cet enfant était effectivement un spectre, ou quelque chose de

similaire. Une approche plus détournée que les précédentes avait permis d'acquérir une quasi-certitude : ce petit Coréen était l'esprit du fils de Chiun. D'une part, l'enfant présentait des ressemblances frappantes avec le Maître de Sinanju, d'autre part, Chiun avait perdu son unique fils, celui qu'il destinait à prendre sa succession. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles le vieil homme avait pris pour disciple Remo Williams qui, bien qu'ayant dans les veines du sang coréen hérité de son père biologique, était le premier d'une longue Lignée de Maîtres de Sinanju à ne pas être de souche exclusivement coréenne. Remo Williams, en effet, était né américain.

Quelques années plus tôt, sur les terres de la tribu de Sunny Joe, plus précisément à Red Ghost Butte le lieu de sépulture des ancêtres, dans le désert de Sonora, près de Yuma, en Arizona, Chiun et Remo avaient retrouvé la momie de leur ancêtre commun (6). Le moment avait été lourd d'émotion quand Maître Chiun avait expliqué :

— Voici trente à quarante mille de vos années, des Émigrants venus d'Asie franchirent le détroit de Béring, alors pris par les glaces, et s'en allèrent peupler l'Amérique. Ils étaient pour la plupart originaires de Mongolie, mais il y avait aussi parmi eux quelques-unes de ces misérables vermines que l'on nomme Chinois et des gens natifs de Corée. Ils peuplèrent le continent, du Grand Nord canadien à la Terre de Feu, en passant par l'Amérique Centrale, l'Amazonie et toute l'Amérique du Sud. Les Indiens d'aujourd'hui sont leurs descendants. La tribu de Sunny Joe, ton père, a été fondée par Kojong venu du Pays du Matin Calme.

— Il y a quarante mille ans ? s'était exclamé Remo, émerveillé par l'état de conservation de la momie.

— Probablement un peu moins, avait répondu Maître Chiun. Kojong ne faisait pas partie de la première vague des migrants. Mais cela n'a guère d'importance à l'échelle de la longue histoire du Monde et de Sinanju. Sache, en tout cas, que cela a pris plusieurs milliers d'années.

— Plusieurs milliers d'années... avait répété Remo, songeur. C'est incroyable cette ressemblance frappante qui s'est transmise jusqu'à vous, Petit Père !

— C'est pourtant ainsi, avait rétorqué le vieux Coréen avec une pointe de fierté dans la voix.

Il avait laissé passer un long silence, contemplant tour à tour Remo, Sunny Joe et la momie de Kojong, à la clarté de la lampe à huile qui dansait sous les voûtes ocre rouge du sanctuaire creusé dans la roche de Red Ghost Butte.

— T'ai-je déjà relaté l'histoire de Kojin-Kojong ? avait-il

finallement demandé.

— Non, Petit Père, mais je la connais. Mah-Li l'a racontée lors de mon voyage initiatique à travers les limbes.

— Et comment t'a-t-il présenté les choses ? a insisté le vieux Coréen, visiblement suspicieux.

— Il y a bien longtemps, la femme de Maître Nonja donna naissance à des jumeaux, deux bébés monozygotes qui se ressemblaient beaucoup. La règle voulait que seul l'aîné soit formé à l'Art de Sinanju. L'autre devait être noyé dans la baie de Corée afin d'éviter tout problème de succession.

— C'est exact, avait approuvé Chiun avec cet air grave qu'il adoptait toujours quand il parlait de son village. Mais la femme de Nonja ne voulait sacrifier aucun de ses deux fils à cette coutume cruelle. Aussi les cacha-t-elle à tour de rôle. Cela lui fut relativement aisé car Nonja étant très âgé, sa vue s'était considérablement dégradée. C'est ainsi que les garçons reçurent en alternance la formation du Maître. À la mort de Nonja, on se retrouva en présence d'une situation insoluble. Pour la première fois de l'histoire de Sinanju, deux Maîtres régnants étaient en lice. Lequel choisir ? Kojing ou Kjong ?

Finallement, avait poursuivi Maître Chiun, Kjong dans sa sagesse, décida de se chercher une autre terre pour laisser son jumeau Kojing assumer à travers le monde la fonction de Maître de Sinanju. Il quitta le village en déclarant que, si un jour la Maison de Sinanju avait un problème de succession, elle pourrait toujours en choisir un parmi ses fils ou les descendants de ses fils, celui qui serait le plus apte à prendre le flambeau.

Les yeux noisette de Chiun avaient quitté le visage mort de Kjong, qui lui ressemblait tant, et s'étaient braqués sur ceux de Remo.

— C'est ce que j'ai fait en te choisissant, toi, Remo Williams.

— Quoi ?

— Le chef de cette tribu est le dernier Sunny Joe car il est descendant de Kjong, dont le nom s'est, au fil du temps, transformé en Ko Jong Oh. Le fils aîné de sa lignée reçoit le nom de Sunny Joe en l'honneur de Sun On Jo, le Grand Esprit qui gouverne le Soleil. Et cet homme est ton père, avait conclu le Maître de Sinanju en désignant Sunny Joe. Tu es donc, toi aussi, un descendant de Kjong.

Le souvenir de ce jour était si frais dans la tête de Remo qu'il aurait pu dater de la veille. Il se rappelait qu'il n'avait rien dit, incapable de parler, tant les émotions se bousculaient à l'intérieur de

lui-même. C'était la première fois qu'il ressentait cela. Aujourd'hui, il y était habitué. « Non, presque habitué seulement », rectifia-t-il mentalement en passant la tête à l'extérieur de la case de pisé où Batubizee les hébergeait depuis leur arrivée au Gabongo-Rubundi.

Dehors, les violentes pluies de la nuit avaient changé l'esplanade de latérite en une étendue boue rougeâtre. Remo sortit. Il faisait déjà chaud, la terre mouillée fumait. Des gamins, couverts boue, jouaient nus avec un chien. Il les observa quelques instants, presque jaloux de leur insouciance. Puis il se rappela. L'apartheid, les massacres de la décolonisation, la « République » laminoir instaurée par Omer Djembé, et dont le seul objectif semblait être de tuer toute culture minoritaire s'opposant aux ukases du pouvoir. Il se rappelait encore l'ambiance qu'ils avaient observée dans la ville de Matmouhassa – qui, aux dires mêmes de Baba, était plus une réserve qu'une ville –, et les menaces que l'Alliance de Fingerfoek faisait peser sur la communauté gabongo et il révisa son jugement.

L'insouciance datait de peu. De leur arrivée, en fait, et de la protection qu'ils avaient apportée aux Gabongo. Il n'y avait qu'une chose dont on pouvait s'émerveiller, c'était de la capacité des enfants à retrouver si vite le rire, le goût du jeu, la joie de vivre.

Le Maître aspirant de Sinanju s'avança sur place. Ses mocassins d'alligator – seuls accessoires coûteux de sa tenue vestimentaire – ne laissèrent aucune trace dans la latérite mouillée. Ce prodige irréalisable pour le commun des mortels, n'était même pas un exploit pour lui. C'était l'enfance de l'Art. Une technique de base qu'il mettait en œuvre sans effort et sans même y songer. Pour un Maître de Sinanju, ne pas salir ses souliers était une chose plutôt simple. Il suffisait d'inverser la direction de la force de gravitation au niveau du bassin pour obtenir vers le haut une contre-poussée d'une force équivalente au poids du corps. L'Art de Sinanju comportait la maîtrise de techniques autrement plus compliquées. Un frêle individu comme Maître Chiun, par exemple, n'était peut-être pas capable de lutter contre un éléphant en colère mais Remo l'avait déjà vu stopper net et de front la charge d'un buffle sans être ébranlé le moins du monde.

Un peu plus loin une bande d'adolescentes en boubous chamarrés, rassemblées devant une case, le regardèrent en gloussant et en échangeant à voix basse des commentaires qu'il renonça à intercepter.

Il savait que cela ne signifiait rien de sérieux. Ce n'était ni son charme, ni son allure svelte sous son jean noir et son tee-shirt de même couleur, qui les mettaient en émoi. Ce n'était, très platement, que l'effet des phéromones qu'il distillait, à son corps défendant si l'on peut dire, autour de lui. Et c'était là l'un des gros désagréments de la

condition de Maître de Sinanju. Les femmes étaient irrémédiablement attirées vers lui, comme aimantées. Loin d'en profiter, comme l'auraient sans doute fait certains hommes, Remo Williams vivait cette particularité comme une souffrance. Non seulement il était perpétuellement obligé de réguler son flux hormonal pour éviter des mésaventures qui avaient déjà failli coûter cher, notamment en avion avec les hôtesses de l'air, mais à chaque fois qu'une femme qui ne le laissait pas indifférent s'intéressait à lui, il demeurait toujours une forme de doute. S'agissait-il d'attirance authentique ou était-ce la conséquence presque automatique, des phéromones ?

En approchant du groupe, Remo régla ses émissions et aussitôt les filles cessèrent de ricaner pour le saluer plaisamment et échanger avec lui quelques propos joyeux. La communauté gabongo était en train s'éveiller à une vie nouvelle et c'était bon de se dire qu'il avait joué un rôle dans cette résurrection même si ce rôle était modeste.

Car Remo Williams avait encore une troisième raison, moins taraudante certes, mais néanmoins bien sérieuse, de ne pas être parfaitement à l'aise dans ses mocassins. Il avait l'étrange sentiment d'avoir failli à la mission confiée par Harold Smith en ratant le sauvetage de Copefeld. Pourtant, il avait eu la révélation complète du supplice de l'avocat par Oksana et il était clair qu'il n'aurait rien pu y changer pour la bonne raison que Copefeld était déjà mort, carbonisé lorsque l'avion de Remo et Chiun avait posé les roues sur le tarmac d'Omer-Djembe, à El-Modrar.

De plus, même Smith en convenait, le Russe Copefeld était une crapule. Une crapule qu'il essayait de retourner pour en faire un « honorable correspondant » – comme cela s'était toujours pratiqué dans les services de renseignement du monde entier –, mais une crapule tout de même.

« Les choses ne pourront pas aller bien pour toi tant que tu te sentiras responsable de la loi, de l'ordre et de la justice à tout instant et en tout lieu », avait un jour fait remarquer Maître Chiun.

Remo se demandait s'il n'avait pas raison, au moins sur ce point-là.

Le dernier petit problème qui titillait l'Implacable était que Matmouhassa était certes un endroit bien agréable, en dépit des pluies diluviennes du soir, que les Gabongo étaient des gens bien hospitaliers mais ils n'avaient pas le téléphone.

Or, depuis son dernier compte rendu à Smith, Remo n'avait eu aucun lien avec CURE ni avec la clinique de Folcroft, l'établissement sanitaire de New York qui servait de paravent au service. Il allait donc falloir mobiliser un chauffeur pour se faire conduire à El-Modrar et trouver un moyen de joindre Smith. Mais auparavant il lui fallait

retrouver le vieux Coréen, ne serait-ce que pour lui arracher quelques confidences sur ses projets immédiats, lesquels intéressaient Harold Smith au premier degré, car, si ce dernier était le cerveau de CURE, Remo le bras armé, Maître Chiun en était sans conteste, la colonne vertébrale.

Apparemment, personne ne savait où il était passé.

Remo décida d'aller jeter un coup d'œil du côté de la grande case d'apparat, celle du chef Batubizee.

Là il aurait peut-être quelque chance de trouver le vieux Maître coréen.

Des poules, des pintades et même quelques porcs tachetés, de petite taille, déambulaient entre les cases, les fours à ciel ouvert et les mortiers de pierre dans lesquels les femmes pilaient le mil et le riz. Tout cela fouinait en bonne entente en quête de quelques miettes de nourriture perdues sur le sol. Bizarrement on ne voyait pas de canards ni de chats. Remo en ignorait la raison.

Avant d'atteindre, la case du chef, Remo dépassa sur sa gauche, en lisière de forêt, une tour de bois semblable à un derrick rudimentaire d'environ trente mètres de haut, surmontée d'un énorme réservoir qui recueillait les eaux de pluie. En cette saison le trop-plein s'écoulait en permanence. C'était le château d'eau et la douche collective de Matmouhass-Nord.

Sous le derrick, à un mètre du sol, un gros robinet de laiton servait à remplir les bassines émaillées et les « Gilac » multicolores, ustensiles domestiques les plus utilisés dans les cuisines du pays.

De l'autre côté, à un peu plus de deux mètres de hauteur, quatre chantepleures de bois, manœuvrés par des chaînes munies d'une poignée, permettaient de prendre gratuitement, à toute heure du jour ou la nuit, une douche qui, grâce à la chaleur solaire avait généralement une température acceptable.

Sous l'une des chantepleures, une femme coiffée d'un pagne de fête dont les couleurs auraient fait pâlir celles des kimonos du Maître de Sinanju, était en train d'astiquer méticuleusement un petit garçon d'environ six ans tout en palabrant d'importance avec une jeune fille qui se shampooinait sous la douche voisine. De loin, elles adressèrent un petit signe amical à Remo qui le leur renvoya et poursuivit son chemin.

Une petite chèvre rousse, attachée à un piquet au pied d'un baobab centenaire, lança un bêlement dans l'air qui commençait à chauffer. Sous le soleil du matin avec, en toile de fond, le vert impénétrable de la forêt équatoriale qui tranchait sur l'ocre rouge de la latérite, les enfants qui jouaient, les villageois qui vaquaient à leurs

tâches traditionnelles, Matmouhassa ressemblait à un modèle de sérénité originelle.

Remo savait que cette image paradisiaque était trompeuse. Des nouvelles d'El-Modrar étaient parvenues en fin de nuit aux oreilles du chef, qui les avait aussitôt transmises à Remo et Chiun. L'on disait que Mateko était arrivé à Dhiboofee, et qu'il recherchait sa fille et que, ne sachant où la joindre, il était allé faire une visite impromptue au ministère de la Police et des Armées.

Si cela se confirmait, la paix n'allait pas durer bien longtemps par ici. Feroza étant morte, il ne risquait pas de la retrouver, d'autant moins qu'avec l'aide efficace du gorille Arnold et de ses congénères, les corps avaient été ensevelis dans la savane pour ne pas incommoder la population et éviter d'attirer les charognards à proximité de Matmouhassa.

Mateko avait la réputation d'un homme qui n'acceptait pas facilement les échecs. Cela promettait des heures agitées dans un avenir proche.

Remo venait juste de dépasser les douches lorsqu'il vit arriver le Maître de Sinanju, dans un kimono mandarine décoré de papyrus de couleur vert sauterelle. Il était suivi, à quelques mètres, par Arnold, le gorille à dos argenté qu'il avait dompté dès son arrivée à Matmouhassa, et qui semblait vouloir devenir son animal de compagnie.

Devant la case de Batubizee, les femmes les plus âgées préparaient le *tchapalo* dans des calebasses selon les traditions ancestrales. Non loin de là, sur une grande estrade d'okoumé, les musiciens et danseurs commençaient à s'échauffer avant la répétition. Les festivités du mariage se prépareraient consciencieusement.

Soudain, Remo réalisa pourquoi la chevrete se trouvait là et, du coup, l'ambiance lui parut moins bucolique. Mais bon...c'était la tradition. Mieux valait sacrifier de temps à autre une chevrete aux esprits des ancêtres pour qu'ils jettent des sorts favorables sur l'avenir des Gabongo plutôt que leur offrir un être humain, même si c'était un ennemi, comme cela avait certainement dû se faire par le passé.

— Alors, Petit Père ! lança Remo à l'adresse du Maître de Sinanju. Vous êtes allé faire une sortie matinale avec votre nouvel ami ?

Le petit Coréen leva vers le ciel ses yeux bridés, observa le soleil sans ciller et répliqua de sa voix fluette :

— Il est près de neuf heures. C'est ce que tu appelles une sortie matinale ?

Maître Chiun dépassait à peine le mètre cinquante, un cou maigre comme une patte de poulet sortait du col de son kimono chamarré, surmonté par une tête émaciée que couronnaient deux toupets de cheveux blanc filasse, un au-dessus de chaque oreille. Son menton était également orné de quelques poils longs et clairsemés. Officiellement, cela s'appelait une barbe. La peau du vieux Coréen était jaune tachetée de noir, comme celle d'un flan un peu cuit, et plus froissée qu'un foulard de soie oublié plusieurs mois au fond d'un panier à linge.

Remo ignorait combien pouvait peser le Maître de Sinanju mais, à le voir, on avait l'impression de pouvoir le faire tomber rien qu'en lui soufflant dessus.

En un mot comme en cent, Chiun, Maître régnant de Sinanju, n'avait absolument pas l'allure de ce qu'il était : l'un des plus dangereux tueurs de tous les temps. La seule chose que l'on eût pu, *a priori*, trouver de menaçante dans sa personne était ses ongles immenses, recourbés, qu'il ne coupait jamais et qui étaient tranchants comme des lames de rasoir. Mais, à regarder les mains et les doigts étiques que ces ongles prolongeaient, le commun des mortels se rassurait aussitôt.

Le commun des mortels, il est vrai, ignorait jusqu'à l'existence de Sinanju et de ses Maîtres.

Comment aurait-il, subséquemment, pu évaluer leur dangerosité ?

— J'en conviens, dit Remo, qui lui non plus n'avait pas besoin de montre, mais il devait quand même être bien tôt quand vous êtes parti...

— C'est une façon d'être dans la vie, couina Chiun. Il y a ceux qui se lèvent tôt et vont faire leur exercice en forêt pour rester dignes de leur titre de Maître de Sinanju et il y a ceux qui restent à paresser sur leur natte.

Il oubliait simplement que Remo avait passé une grande partie de la nuit à débriefer les informateurs venus d'El-Modrar pour avertir Batubizee des faits et geste de Mateko tandis que son bon Maître, faisant valoir son grand âge, était allé se coucher.

Remo avait l'habitude. Maître Chiun n'était jamais avare de propos aigres-doux avec qui que ce soit, mais il se surpassait quand il s'adressait à son disciple.

— Quant à cette espèce de cercopithèque, ajouta-t-il en désignant du pouce le grand singe qui le suivait comme un toutou, c'est...

— Arnold n'est pas un cercopithèque, rectifia Remo, amusé, c'est

un gorille à dos argenté, un mâle dominant.

— C'est la même chose, pesta Maître Chiun. Arnold me colle dès que je sors de notre case, et je commence à en avoir assez. S'il persiste à me harceler de la sorte, je vais lui flanquer une correction dont il se souviendra et il finira par comprendre que ne suis pas son ami !

— C'est l'amour, ça, Petit Père. Je trouve ça plutôt mignon...

— Laisse donc l'amour aux tourtereaux qui préparent leur alliance, semonça le Maître de Sinanju. Si tu continues, toi aussi à...

Il s'arrêta net, laissant sa phrase en suspens, et tendit l'oreille vers le nord, la direction d'El-Modrar.

— Écoute un peu ce qui nous arrive.

Remo mit ses capteurs auditifs en mode de perception amplifiée et orienta son écoute dans la direction que lui indiquait Maître Chiun.

— Oh la la... C'est une colonne de blindés et de véhicules lourds qui se dirige vers Matmouhassa. À vue de nez, je dirais qu'elle nous arrive dessus d'ici une heure, une heure et demie.

— C'est aussi mon estimation, acquiesça le Maître de Sinanju. Allons avertir le chef Batubizee.

— Non mais franchement, tu as vu la stupidité de ce sapajou ? ajouta-t-il en regardant avec irritation Arnold qui tendait l'oreille par mimétisme.

— Arnold n'est pas un sapajou, Petit Père, je vous répète que c'est un gorille à dos argenté. Moi, je le trouve très attachant. Et puis voyez comme il est devenu gentil grâce à vous. Il y a une semaine encore, il terrorisait les villageois en rugissant et se martelant le poitrail de coups de poings à chacune de ses incursions dans Matmouhassa ; aujourd'hui s'il a envie d'un fruit ou d'un gâteau, il va gentiment le demander en tendant la main.

— Peuh ! fit Chiun avec un haussement d'épaules exaspéré, j'aurais dû le tuer au lieu de me contenter de l'épouvanter...

Remo eut un sourire imperceptible. Il y avait quelque chose de surréaliste à entendre ce vieil Asiatique centenaire et desséché parler de tuer à main nue un gorille qui devait peser dans les deux cent cinquante kilos et mesurer plus de deux mètres de tour de poitrine. Et pourtant, ce n'est pas sur Arnold qu'il aurait parié en cas de rixe...

— Votre bon cœur vous perdra, Petit Père.

Ils continuèrent à marcher vers la case du chef. Tout le monde les saluait, les enfants approchaient sans crainte d'Arnold.

Certains poussaient même la hardiesse jusqu'à toucher une de ses énormes mains ou à lui faire une petite caresse. L'animal qui, de sa formidable poigne, aurait pu leur casser la tête comme une coquille de

noix, se laissait faire avec, semblait-il un certain plaisir.

Remo se demandait tout de même comment les choses allaient virer lorsqu'ils seraient repartis. Libéré de l'ascendant que Chiun exerçait sur Arnold, il risquait fort de redevenir dangereux.

— Petit Père, dit-il, savez-vous que, contrairement à ce qu'on a longtemps pensé, les mâles dominants ne constituent pas un bénéfice pour la survie des espèces menacées. Ce serait plutôt un handicap.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? fit Maître Chiun en plissant les yeux avec l'air de se demander si son disciple n'avait pas perdu la raison.

— Rien, dit Remo, je pense simplement à l'avenir d'Arnold.

— Explique-toi, par l'épée de Sinanju ! exhorta Maître Chiun. Tu t'intéresses à la zoologie, maintenant ?

— Bien sûr, Petit Père, sans avoir la prétention d'être un spécialiste, je m'y suis toujours intéressé. Il est passionnant d'observer les espèces qui nous côtoient sur cette terre. Parfois, l'homme aurait bien besoin de les regarder de plus près et de tirer certains exemples de leur comportement.

— Pfff... si c'est aux Longs-Nez que tu te réfères quand tu parles d'homme, c'est acceptable. Les Coréens eux n'ont jamais eu besoin de prendre modèle sur aucun animal.

Pour le Maître de Sinanju, les Longs-Nez étaient les Occidentaux, par référence à la forme de leur appendice nasal, généralement plus allongé que celui des Orientaux et des Asiatiques. Bien sûr, les Longs-Nez étaient des êtres, sinon inférieurs, au moins puérils et balourds comparés aux Asiatiques, le fleuron de l'espèce, exception faite des Chinois et des Japonais. Les Coréens étant, bien évidemment, le *nec plus ultra* de la création, c'est-à-dire la perfection. Ni plus ni moins.

Selon ses humeurs et les circonstances, Maître Chiun pouvait traiter son disciple de Long-Nez, en raison du sang européen qu'il tenait de sa mère, Peau-Rouge pour sa filiation avec Sunny Joe, ou de sauvage américain, quand il était vraiment très fâché. Si, chose rarissime, le vieil Asiatique faisait allusion à ses lointaines origines coréennes, Remo savait que, soit il avait accompli un exploit hors du commun aux yeux de son Maître, soit celui-ci était, pour une raison ou une autre, inquiet le concernant, soit il éprouvait le besoin de le manipuler. C'était aussi simple que cela.

Un jour, il faudrait qu'il demande au vieux Chiun dans quelle catégorie entraient les Noirs d'Afrique dont le nez avait très souvent une forme proche celui des Asiatiques... Mais bon, l'heure n'était pas à ce genre de subtilité.

— J'ai lu un article sur ce sujet, dans l'avion entre Boston et El-Modrar, reprit l'Implacable. Les chercheurs d'une université de

Californie qui travaillent sur la faune des Galapagos ont constaté que les iguanes mâles dominants, en empêchant les plus jeunes d'approcher les femelles, portaient un sérieux préjudice à la reproduction de certains groupes.

— Passionnant, ricana le Maître de Sinanju. Et crois-tu que ce qui vaut pour l'iguane vaut aussi pour le gorille ?

— Je l'ignore, admit Remo, mais des expériences ont été tentées à partir des résultats de cette étude. En déplaçant les mâles dominants, on obtient, en milieu naturel, un accroissement notable de la natalité. Cela a été fait non seulement avec les iguanes mais avec certains félins d'Afrique et, je crois, les babiroussas d'Asie.

— Les babiroussas... bien sûr, bien sûr..., murmura le vieil Asiatique. As-tu pris ton thé au ginseng, ce matin, fils ?

— Oui, Petit Père.

— Et le bol de riz que je t'avais laissé sur le fourneau ?

— Oui. Il était délicieux. Je vous remercie. Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Pour rien, pour rien, Remo. Tu te sens bien ce matin ?

— Très bien, Petit Père.

— Rien qui te tracasse particulièrement ?

— Je ne vois pas, répondit Remo, désespéré par cette sollicitude inaccoutumée. Ah si, tiens, peut-être..., je suis ennuyé de ne pas avoir pu rappeler Smitty pour l'informer des résultats de notre mission.

— Ne te tracasse pas pour cela, Remo, dit Chiun d'un ton étrangement prévenant. Les militaires qui arrivent par le nord auront sans aucun doute un téléphone-satellite à nous prêter.

— Excellente idée, Petit Père. Je n'y avais pas songé.

— Pourquoi me parlais-tu de cette histoire d'iguanes ? relança Chiun d'un air véritablement préoccupé par la santé mentale de son disciple. Tu penses qu'il faudrait transférer Arnold dans un zoo pour le séparer de ses congénères ?

— Rien de semblable, assura l'Implacable. Pour moi, il faut laisser le plus possible les animaux sauvages dans leur cadre naturel. C'était simplement une association d'idées. Je voulais vous dire que les bêtes sont souvent plus intelligentes que nous ne le pensons. Et, si vous trouvez la bonne façon de faire, on pourra peut-être expliquer à Arnold que, pour votre bien à tous les deux, il serait plus approprié qu'il retourne vivre sa vie avec les siens dans la forêt.

— Il ne veut rien savoir, te dis-je ! jappa Maître Chiun de sa voix de fausset nasillard.

Les rapports entre les deux Maîtres de Sinanju, Maître régnant et son émule, étaient en train de reprendre une tournure plus proche de la normale.

— Il va peut-être finir par comprendre, si vous le lui expliquez bien. Ces bêtes sont intelligentes, je vous assure. J'ai lu dans la même revue un article passionnant sur une expérience faite avec les chimpanzés du zoo de Sydney. On leur a fourni des ordinateurs...

— Ah non, tu ne vas pas me faire le couplet des ordinateurs ! s'emporta le Maître de Sinanju dont les capacités personnelles en informatique se limitaient à appuyer sur le bouton « *power* » et râler parce que ces fichus engins ne faisaient jamais ce qu'on leur demandait de faire. N'importe quel crétin est capable d'utiliser un ordinateur, alors pourquoi pas un singe ?

— Laissez-moi terminer, protesta Remo. On a réussi à leur enseigner à chacun une quinzaine de phrases simples, qu'ils arrivent non seulement à lire et à comprendre mais à taper sur le clavier pour communiquer avec les autres.

— Quel exploit ! maugréa le Maître de Sinanju. Étant donné les mœurs de ces bestioles, je suppose que leur premier soin a été d'organiser un réseau échangiste.

— Petit Père, vous êtes injuste ! s'esclaffa Remo. Je connais des singes très bien élevés.

— Pas celui-ci en tout cas, déclara le Maître de Sinanju en observant Arnold.

Remo suivit son regard et dut reconnaître qu'Arnold n'appartenait pas à la catégorie des gorilles convenables :

Rebroussant chemin vers la case de Batubizee, ils étaient tous deux en train de repasser devant la douche et, était-ce la vision de la jeune femme en train de s'y laver, était-ce les mouvements qu'elle faisait pour se frotter le dos, mais force était de constater que ce spectacle faisait naître chez le gorille un trouble que l'on dit pudiquement « naturel ». Mais, contrairement à Remo, Arnold, lui, ne savait pas réguler son système hormonal et l'effet de ce trouble était bien visible. Redoutablement visible.

— Quel voyou ! souffla l'Implacable, rigolard, en précédant Chiun dans la case d'apparat de Batubizee, laissant Arnold à ses émois devant le tableau de la jeune fille à sa toilette.

Le chef les accueillit avec du jus de coco frais. Il ne sembla pas très ému par les révélations qu'ils firent de l'approche d'un détachement de véhicules blindés. Apparemment, il les croyait victimes d'hallucination. C'était, là encore, l'un des problèmes des Maîtres de Sinanju. Ils voyaient, entendaient, sentaient des choses qui

échappaient totalement aux sens d'autrui. Et, bien souvent, on les prenait pour des fous.

— Je ne voudrais pas me montrer alarmiste, grand chef Batubizee, dit le Maître de Sinanju, mais d'après ce que nous avons capté à distance, mon disciple et moi-même, il y a des chars d'assaut de fort tonnage dans le convoi qui approche.

— Seuls les véhicules tout-terrain sur pneus peuvent arriver jusqu'à Matmouhassa, insista Batubizee. Les chars ne pourront pas dépasser Laroumé, à trente kilomètres d'ici. C'est là que prend fin la piste accessible aux gros camions et aux véhicules chenillés. Ne vous alarmez pas, grand vénérable Maître de Sinanju. Dégustez donc sereinement ces jus de fruits préparés à la manière ancestrale des Gabongo. N'est-ce pas un délice ?

— Un régal, convint Maître Chiun.

— C'est exquis, renchérit l'Implacable. Toutefois et sans vouloir empiéter sur vos prérogatives de chef des Gabongo, je pense que vous ne devriez pas prendre à la légère ces mouvements de troupes. Même à deux Maîtres de Sinanju, contre un détachement de blindés, la lutte est inégale.

— Remo ! reprit le vieux chef comme s'il admonestait un gamin têtu. Je vous répète que les chars ne pourront pas aller au-delà de Laroumé...

— Pourquoi ?

— Parce que la piste ne le permet plus.

— Le GMC passe bien ! s'étonna l'Implacable.

— Le GMC passe là où les chars ne passent pas, lui apprit Batubizee. Il est moins large, moins lourd avec ses six doubles roues à l'arrière, son crabot, son blocage du différentiel, les risques d'enlèvement sont relativement minimes. Même quand il s'embourbe, il reste encore la possibilité d'utiliser le treuil fixé au châssis. Nous serions à la saison sèche, je partagerais éventuellement vos craintes, car ils pourraient peut-être acheminer quelques véhicules jusqu'ici en abattant les plus gros arbres de bord de piste, mais en cette saison, non, franchement, je ne suis pas inquiet. Non, répéta-t-il, croyez-en mon expérience, le seul moyen d'attaquer Matmouhassa avec des blindés, ce serait de défricher une route à travers la jungle entre Laroumé et nous. Et s'ils avaient voulu le faire, ils l'auraient déjà fait.

— Vous avez l'air bien sûr de vous...

Un sourire narquois fleurit sur les lèvres du vieux chef.

— Les Rubundi nous haïssent tellement que s'ils avaient pu venir nous exterminer, nous serions déjà tous morts et enterrés. De plus, il y a dans cette affaire une autre question qui me pose sérieusement

problème...

— Quelle est-elle, grand chef ?

— Elroy Deferens est mort, Feroza est morte, Omer Djembé est mort.

— Personne ne discute cette réalité, coupa fort peu civilement Maître Chiun. Ces trois-là, nous étions même présents quand ils ont été éliminés. Leur mort ne fait aucun doute, je ne vois pas où vous voulez en venir...

— Notre président, Amine Diarara, est en voyage à l'étranger, poursuivit Batubizee sans tenir compte de son intervention.

Les deux Maîtres de Sinanju en convinrent d'un mouvement de tête sans paroles.

— Qui, dans ce cas, a pu ordonner aux troupes de prendre la route, et avec quelle légitimité ? demanda Batubizee.

C'était une bonne question. Une très bonne question.

— Vous pensez que nous sommes victimes d'hallucinations auditives ? s'enquit le vieux Coréen d'un ton presque belliqueux. Vous allez voir pourtant quand ils seront là !

Batubizee l'apaisa en levant lentement la main.

— Je ne crois rien de tel, respectable Chiun assura-t-il. Depuis des siècles, mon peuple est l'humble débiteur des Maîtres de Sinanju et je vous fais confiance... J'essaie de comprendre ce qui a pu se passer, voilà tout.

Remo ne put s'empêcher de songer aux cinq coffres pleins d'or qui attendaient le Maître de Sinanju sous une toile de tente tout près de leur case : le paiement de ses bons offices (7). L'or faisait partie des richesses extraites de la mine de Matmouhassa à l'époque de l'Empire gabongo sous le règne de Kwaanga.

Les Gabongo avaient d'étranges façons de se sentir débiteurs... Mais Remo renonça à livrer le fond de sa pensée et écouta le vieux chef leur faire part de ses réflexions :

— Le seul ayant, à ma connaissance, autorité pour lancer une opération militaire est le colonel Tumba-Tumba.

— Qui est ce personnage ? demanda Remo. Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom.

— Apollonius Tumba-Tumba, le bras droit d'Elroy Deferens, répondit Batubizee. Mais je le pense trop veule pour avoir pris lui-même une décision aussi grave que l'envoi d'une colonne de blindés jusqu'ici...

— Alors ?

— Mystère intégral. Il faut attendre.

— Attendre ! s'exclamèrent en chœur le jeune et le vieux Maître de Sinanju.

— Oui, fit sereinement Batubizee. Nous allons bientôt être fixés.

— Mais, reprit Remo, ce sont au bas mot cent cinquante hommes, dans une vingtaine de véhicules et cinq chars d'assaut que nous avons entendus ! J'ai le sentiment que vous n'avez pas bien saisi. À nous deux nous n'allons pas pouvoir venir à bout d'une troupe pareille ! Ça va être un carnage !

— Tranquillisez-vous, dit le chef Gabongo, je suis parfaitement sain d'esprit et je n'ai pas l'intention de prendre le moindre risque quant à la sécurité de mon peuple, surtout en cette période de liesse. La menace est beaucoup moins grave qu'il n'y paraît. Encore une fois, en saison sèche, peut-être serais-je moins affirmatif mais, en ce moment, avec les pluies, les soldats de la République de Gabongo-Rubundi ne parviendront pas jusqu'ici. Tout ça semble relever d'une volonté d'intimidation et de bluff.

— Vous paraissez bien sûr de vous, répéta vieux Coréen, au risque, justement, de se répéter.

À nouveau, le sourire éclaira le visage du vieux chef Batubizee.

— Sachez, noble et valeureux Chiun, que les tankistes de l'armée savent à peine piloter leurs chars. Ils auront bien trop peur d'abîmer des blindés qu'ils sont si fiers d'exhiber lors des défilés et parades militaires. Quant à leurs soi-disant opérateurs radio ce sont des Rubundi sans aucune formation et qui en matière de transmission, ne connaissent rien d'autre que le coupe-coupe. Les fantassins, eux, sont une bande de pleutres, tout juste bons à massacrer, des vieillards et des enfants, mais certainement pas à affronter des hommes décidés et courageux.

— Vous pensez qu'ils sont en manœuvre ? questionna Remo.

Batubizee secoua négativement la tête.

— Pas en l'absence de Deferens. Non, pour moi, bien réfléchi, ce déploiement de forces est très certainement une gesticulation de Tumba-Tumba qui cherche à frapper les esprits.

— Mais de qui et pourquoi ? demanda Remo.

— Ils veulent impressionner la population, tout simplement, répondit Batubizee. À mon avis, le fait d'être sans nouvelles de Feroza Diarara, d'Omer Djembé et d'Elroy Deferens commence à faire paniquer Tumba et il s'est lancé à leur recherche en pratiquant la seule méthode qu'il connaisse : le brassage de vent.

— Ils n'auraient aucune réelle intention belliqueuse ?

— Bien sûr que si ! Ils en ont toujours. De là à ce qu'ils passent à

la pratique, il y a loin.

— Fasse le ciel que vous soyez dans le vrai, commenta le Maître de Sinanju d'un ton sceptique.

Notes :

1 – Voir L'implacable n° 121, *La Cité des gangs*, pour plus de précisions sur les circonstances ayant donné lieu à cet heureux événement.

2 – Pour de plus amples détails sur le passé de Remo Williams, voir, entre autres, L'Implacable n° 1 *Implacablement vôtre*, n° 100, *Le dernier Fils du Soleil* et n° 120, *Trou noir*.

3 – Voir L'Implacable n°102, *La Déesse cannibale*.

4 – Voir L'Implacable n° 121, *La cité des gangs*.

5 – Voir L'Implacable n°121, *La Cité des gangs*.

6 – Voir L'Implacable n° 100, *Le Dernier Fils du Soleil*.

7 – Voir L'Implacable n° 121, *La Cité des gangs*.

CHAPITRE III

Bangaré était le plus heureux des Baluba. Ayant pu manifester ses réels talents de « chauffeur-digne-de-confiance », il avait le sentiment d'en avoir été largement payé en retour car Mateko ne s'était pas montré avare de ses chouchus. Le brave homme ignorait simplement qu'en regard des trésors amassés par l'ex-empereur sur le dos de ses sujets, ce qu'il venait de recevoir n'était que miettes. Une goutte d'eau dans l'océan des richesses de son nouvel employeur. Mais chacun voit midi à sa porte et mesure sa fortune à l'aune de ses propres besoins.

De son côté, Mateko songeait qu'il avait eu le nez creux en jetant son dévolu sur Bangaré. C'était une perle, comme chauffeur, comme garde du corps et comme homme à tout faire. Il avait pu constater que le Baluba était non seulement un as du volant et de la mécanique mais, qu'en même temps, il n'avait pas froid aux yeux et, à l'occasion – l'attaque d'une bande de sniffeurs de colle tandis qu'ils traversaient El-Modrar de nuit –, lui avait montré qu'il savait également jouer de son Tokarev made in Cuba : les toxicos avaient été mis en fuite sur-le-champ et deux d'entre eux avaient eu beaucoup de mal à déguerpir à cause du projectile semi-chemisé que Bangaré leur avait logé à chacun dans la partie charnue de leur personne.

Enfin, outre ses capacités à prendre des initiatives intelligentes, Bangaré était également très précieux parce qu'il connaissait quelques mots de swahili, d'arabe, de haoussa et de ouolof, pour les langues locales, de français, d'espagnol et d'anglais, pour les langues importées et, merveille des merveilles, il savait les lire et, un peu, les écrire.

*

* *

Le jour s'était levé sur El-Modrar et Bangaré achevait de se faire pimpant dans l'une des trois salles de bains de la suite que le vieux

Tzimgabwéen avait louée à l'hôtel *Itzshiken*, le palace le plus somptueux de la capitale gabongo-rubundaise.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas été aussi satisfait de sa vie.

Il faut dire que c'était la première fois que Bangaré dormait dans une chambre équipée de la climatisation, et dans un lit tellement confortable qu'il n'aurait jamais imaginé que pareil luxe pût exister même dans ses rêves les plus fous.

La veille au soir, les pourparlers de dernière heure avec le colonel Tumba-Tumba avaient viré à la palabre, au sens africain du terme, c'est-à-dire à la discussion sans fin. Car, après avoir donné son accord de principe, Tumba-Tumba avait recontacté l'ex-empereur pour émettre des réserves sur la légitimité de l'opération. Pas besoin d'être devin pour en conclure qu'il avait demandé des avis. Là, Bangaré devait reconnaître que le Guépard-Grondant avait assuré.

Malgré son âge, Mateko s'était montré un jouteur verbal de premier ordre. Jouant tour à tour de l'intimidation, de la cajolerie, de l'appel au sens du devoir, sachant titiller subtilement la haine viscérale qu'Apollonius Tumba-Tumba éprouvait envers les Gabongo en général et Batubizee en particulier, il était parvenu à pousser le militaire dans ses derniers retranchements, à faire tomber ses ultimes craintes et à le convaincre d'intervenir *manu militari* à Matmouhassa.

Tumba-Tumba, finalement, avait capitulé et donné son accord pour une intervention comprenant cent hommes dans des véhicules légers adaptés au terrain et soutenus par les cinq chars qui constituaient la totalité des blindés de l'armée gabongo-rubundaise.

C'était plus qu'il n'en fallait pour rayer Matmouhassa de la carte en cas de nécessité et Mateko n'en avait jamais demandé autant. Mais telles étaient les lois de la palabre.

Tout cela les avait quand même amenés aux environs de quatre heures du matin et à un état de grande fatigue pour le vieil empereur. Il avait donc été décidé que Bangaré irait seul chercher les Pepper Sisters à l'aéroport tandis que le Tzimgabwe s'offrirait quelques heures de repos supplémentaires.

Avec Mateko, Bangaré avait le sentiment d'avoir mis la main sur le boss idéal. Il lui faisait entièrement confiance. Il lui avait même laissé carte-blanche et bourse ouverte pour louer un véhicule plus fiable et plus présentable que sa 305 break.

Un véhicule digne des Pepper Sisters, lesquelles n'avaient pas pour habitude d'être transportées dans des guimbardes.

C'est ainsi que sur le coup des neuf heures du matin, Bangaré se pavanait dans les rues d'El-Modrar au volant de la seule limousine

beurre-frais qu'il avait réussi à louer sans réservation. Il songea qu'à la même heure, si ses calculs étaient exacts, les premières troupes dirigées par le colonel Apollonius Tumba-Tumba et par son second, le commandant Abden Laiout, devaient être en train d'arriver en vue de Matmouhassa.

Bangaré aurait aimé trouver une Mercedes 600 comme celle de Lady Di, mais, hélas il n'en restait plus une de disponible. En fait, il y avait une véritable pénurie de voitures de luxe en ce moment à El-Modrar.

Il n'avait pu obtenir qu'une Cadillac Seville rallongée, avec, tout de même, six portières, vitres teintées, bar et strapontins à l'arrière. À son grand désespoir, il manquait la climatisation. Il allait bien falloir faire sans.

L'employé de l'Hôtel *Itzshiken* auprès duquel il avait loué la Cadillac lui avait expliqué que toutes ses voitures avec clim avaient été louées par des étrangers invités à Fingerfoek par l'ex-président Omer Djembé et Mme Feroza. Le brave homme s'étonnait d'ailleurs car il était bien rare que les gens gardent aussi longtemps des véhicules de ce prix.

— Ça fait marcher les affaires, pas vrai ? avait dit avec philosophie le sage Bangaré. Plus ils les gardent longtemps, plus ils aligneront les talbins...

C'était une façon de voir les choses que ne contestait pas l'homme du *Itzshiken* mais tout de même il aurait apprécié que Bangaré prie son bon maître d'essayer d'y regarder de plus près, d'autant que Mme Feroza...

— OK, OK, promet Bangaré. Je lui en toucherai deux mots.

Ce n'était absolument pas son problème de chauffeur-garde du corps, mais il n'avait qu'une hâte : quitter au plus vite le garage de cet hôtel pour aller se faire la main au volant du bijou dont il venait d'empocher les clefs et les papiers.

Juste avant d'arriver à l'aéroport, Bangaré leva le pied en apercevant de loin le plumet blanc qui surmontait les casques de deux policiers en faction à l'entrée de la bretelle de sortie de l'autoroute. Trop tard, il venait de se rendre compte que, grisé par la sensation de puissance qu'il éprouvait au volant de sa grosse limousine, il roulait à plus de cent quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure. Ce qui était nettement au-dessus de la normale autorisée – et même de celle tolérée –, mais aussi contraire aux règles de la plus élémentaire prudence. À cette vitesse, en effet, le risque ne venait pas du véhicule mais de l'état de la chaussée car, à près de cent, une Cadillac Seville

ne résistait pas moins qu'une 305 à bout de souffle à la rencontre d'un pneu avec un nid-de-poule.

Transpirant, malgré l'heure matinale, l'Angolais s'arrêta sur l'injonction d'une main gantée de blanc et poussa un léger soupir de soulagement et son visage se détendit quand il vit le visage de son vieux copain Moussa s'encadrer devant la vitre de sa portière. Il allait en être quitte pour un bakchich.

— Eh bien dis, donc, Bangaré, fit le flic avec sourire de passe-boules, on dirait que tu as fait petit bonhomme de chemin depuis hier...

— Un peu, mon neveu. Je bosse pour Mateko I^{er}.

— Et, dis-moi, Bangaré, chauffeur de Mateko I^{er}, reprit Moussa d'une voix doucereuse, après un petit sifflement admiratif, tu ne roulais pas un tout petit peu comme un dingue, non ?

— Moi, comme un dingue ! s'étrangla Bangaré avec l'air outré de l'innocent qu'on traîne dans la boue. Tu... tu es sûr ?

— Deux cents, assena Moussa.

— Deux cents ? Alors là, tu y vas fort, Moussa. Je te garantis que cette caisse ne peut pas grimper au-dessus de cent cinquante. D'accord, il y a des chevaux sous le capot, je ne discute pas, mais je te dis que c'est un veau ! Il faut voir le poids que ça fait avec le châssis rallongé, les deux portières en plus, les renforts latéraux et...

— Arrête ton cirque, Bangaré ! gronda le flic en plissant les paupières. Tu sais très bien de quoi je te parle...

Le Baluba fit mine de suffoquer.

— Deux... Deux cents chouhimbis ? C'est... c'est ça que tu me réclames pour avoir un tout petit peu poussé cette veille guimbarde ? Mais tu veux ma mort, Moussa ! Tu m'égorges, tu me saignes à blanc, tu m'assassines ! Moi qui te prenais pour un ami...

Moussa et son collègue restaient de pierre et Bangaré commençait à comprendre que la promotion sociale avait aussi des inconvénients lorsque, soudain, une idée éblouissante lui vint à l'esprit.

— Écoute, Moussa, on ne va pas discuter pour une affaire de deux cents misérables chouhimbis...

— Misérables... misérables..., ricana Moussa. Ce n'est pas ce que tu disais il y a une minute ! Mais peut-être te crois-tu supérieur depuis que tu bosses pour Sa Majesté Mateko I^{er}... Peut-être même qu'il faudrait te donner du "môssieur" Bangaré...

— Mais, non, mon vieux Moussa, protesta celui-ci en riant. C'est que j'ai beaucoup mieux à te proposer que ce misérable bakchich.

— Ah oui ? fit Moussa en plissant le front. Annonce.

— Une photo dédicacée des Pepper Sisters, ça vous plairait, à ton collègue et à toi ?

Le sourire de passe-boules devint un rictus d'épouvantail.

— Dis donc, Bangaré, on était plutôt potes toi et moi, jusqu'ici...

— Ben oui, pourquoi ?

— Parce que si tu continues à te payer notre tête ça pourrait bien changer, mon petit vieux ! menaça Moussa d'un ton querelleur.

— Ouais, renchérit son collègue. Si tu nous prends vraiment pour des crétins, ça s'appelle outrage aux forces de l'ordre dans l'exercice leurs fonctions. Et ça va chercher dans les soixante à quatre-vingt mille chouchimbis. Qu'est-ce que tu en penses, Moussa ?

— La même chose que toi, Werisod. Et, en plus que même si « môssieur » Bangaré continuerait à se foutre de nous, on pourrait peut-être carrément s'intéresser à ses antécédents d'autrefois et alors là... J'en dis pas plus.

— Mais enfin, messieurs, assura le Baluba avec toute la dignité qu'il était capable de mobiliser, je n'aurais jamais l'idée de me moquer de la police d'un pays aussi beau et accueillant que le Gabongo-Rubundi ! C'est vrai ! Je peux vous obtenir à chacun une photo dédicacée des Pepper Sisters ! Et ça vous a autrement plus de valeur qu'une poignée de chouchimbis.

— Tu les connais ? demanda Werisod, tout de même vaguement ébranlé dans son scepticisme ricanant.

— On ne peut pas dire les choses comme ça, exposa Bangaré d'une voix très maîtrisée, disons que je vais bientôt faire leur connaissance.

— Hein ? s'exclamèrent Werisod et Moussa avec autant d'élégance que de synchronisme.

— Je viens les chercher. Elles arrivent dans une vingtaine de minutes par le vol de Los Angeles. Et je dois les conduire au *Itzshiken*. Ces demoiselles sont en affaires avec Mateko.

— Les deux pieds-plats en restèrent un instant bouche bée, pour la plus grande jubilation de Bangaré.

— Alors ? Ça intéresse ces messieurs ?

— Tu... tu crois qu'elles voudraient bien ?

— J'en fais mon affaire, répondit Bangaré avec l'assurance seyant à l'homme important qu'il était devenu.

— Une photo *pour chacun* ? demanda Werisod, qui ne perdait pas le nord.

— J'en fais mon affaire, répéta carrément Bangaré.
Son affaire... Il ne croyait pas si bien dire.

Le brave Baluba le comprit une quarantaine de minutes plus tard, quand les quatre sœurs formant le *girl's band* des Pepper Sisters apparurent à la porte de débarquement.

Elles étaient... Comment dire ? Bangaré ne trouvait pas de mots, même pour se convaincre qu'il ne rêvait pas. Mizzy, Fizzy Brizzy, et Lizzy Pepper lui apparurent dans cet ordre. On aurait dit des quadruplées, tant elles se ressemblaient.

Peut-être l'étaient-elles d'ailleurs. Bangaré ignorait tout de leur passé en dehors de Didilidi Dilido, le tube qui les avait propulsé au sommet des hit-parades internationaux.

Elles se ressemblaient mais, en même temps, chacune avait son charme propre à ses yeux et, aussitôt, il sentit que Lizzy était celle dont il aurait le plus volontiers « fait son affaire^[1A] » justement. Il en était cloué sur place. Un électrochoc. Comme ses trois sœurs, Lizzy portait des lunettes noires, arborait une coiffure en forme d'oursin colérique et dont les épines étaient tantôt blanches, tantôt brunes et tantôt roses ; un anneau métallique lui perçait une narine et elle était juchée sur des chaussures à semelles compensées qui auraient pu rappeler les cothurnes des tragédiens antiques si tant est que Bangaré ait jamais eu vent de l'existence des cothurnes.

Toutes quatre possédaient en outre un petit popotin musclé, rebondi et prompt à la valse, que serrait de très près un short blanc minimaliste et, le clou du spectacle, dans des bonnets de toile argentée, des bustes dont chacun aurait pu allaiter une colonie de nouveau-nés. Quoique Bangaré ait dans l'idée que les jeunes femmes les réservaient à un tout autre usage...

Elles souriaient en papillotant des paupières, l'air étonné de ne pas voir de caméras et d'appareils photo.

Le cœur de Bangaré cognait comme un marteau-pilon entre ses côtes. Il leur adressa un petit signe en se houspillant intérieurement de ne pas avoir songé à préparer la pancarte traditionnelle.

Les quatre Pepper parurent étonnées de le voir seul mais elles se dirigèrent vers lui, toute devanture dehors, en se trémoussant en cadence selon une technique qui leur avait toujours valu un grand succès, même avant leur célébrité à l'époque où elles faisaient des ravages tarifés dans les clubs glauques de Mayfair.

Bangaré se présenta.

— Enchanté, monsieur Bigarré. Moi je m'appelle Mizzy, roucoula la meneuse du groupe. Et voici mes trois sœurs.

— Je suis Brizzy.

— Moi, c'est Fizzy.

Bangaré avait l'impression que ses jambes allaient se dérober sous lui.

Mais quand la dernière des quatre Pepper Sisters murmura « et moi, c'est Lizzy... [A] », il lui sembla qu'une déflagration atomique se produisait à l'intérieur de sa cage thoracique.

— Gueu... Ha... Ne... Enfin... Je... Je suis ravi de vous... vovovous..., vous accueillir au Gabongo-Rubundi au nom de...dede... dedede... de sa Majesté Mateko I^{er} bredouilla-t-il.

Il déglutit, avala un grand bol d'air, se sentit mieux et débita tout d'une traite :

— Je suis à votre service. Mon rôle est de tout faire pour rendre agréable votre séjour dans notre pays.

— Géniaaal ! Ce monsieur Bégonia me semble à la hauteur. Qu'est-ce que vous en pensez, les filles ? lança joyeusement Mizzy. Je suis certaine qu'il saura y faire.

Elles étaient d'accord.

— J'en suis absolument persuadée, susurra Lizzy en frôlant le Baluba tandis qu'il les pilotait vers le guichet des douanes avant d'aller récupérer leurs bagages.

— Bangaré. En fait, mon nom, c'est Bangaré.

— C'est chou comme tout. Et, euh... dites-moi, vous êtes venu seul, monsieur Bigarreau ?

— Excusez-moi, je m'appelle Bangaré, voyez-vous : Ban-ga-ré. Mais pour répondre à votre question, en effet, Sa Majesté l'empereur a pensé qu'il valait mieux vous réserver un accueil discret. Vous êtes venue ici pour participer à une fête privée et nous ne tenons pas à provoquer une émeute...

— Waouh ! Mais c'est tip-top comme idée, ça !

— J'adooooore les fêtes privées !

Bangaré laissa ces demoiselles régler les formalités et prendre place dans la Cadillac, puis il alla s'occuper de leurs bagages.

Lorsque tout fut en ordre et les valises chargées, il rentra dans la voiture et s'installa au volant.

Derrière, les Pepper Sisters piaillaient comme des perruches.

— Vous avez vu cette musculature ? murmura Brizzy.

Lapomme d'Adam de Bangaré fit un saut de carpe dans sa

gorge. Il devait rêver... Ce n'était pas possible, cette déesse faisait-elle vraiment allusion à son anatomie ?

— Il est magnifique... approuva Fizzy. Et, vous savez, les filles, il paraît que les Africains sont... comment dire, qu'ils ont des... Enfin quoi, il paraît que leur...

Bangaré fit partir le moteur en essayant de verrouiller ses oreilles.

— Qui a déjà essayé avec un Africain ? demanda Brizzy en gloussant.

Aucune n'avait essayé mais toutes semblaient séduites à l'idée de tenter l'expérience.

— Moi, déclara Mizzy, il n'est pas question que je reparte sans y avoir goûté. Au fait, vous avez pensé à prendre de quoi vous protéger, les filles ?

Oui, elles y avaient toutes pensé et Bangaré comprit alors qu'il ne rêvait pas et c'est le visage ruisselant de sueur qu'il lança la Cadillac vers la bretelle d'accès à l'autoroute. Son émotion atteignit des sommets himalayens lorsque, au milieu des babillages, il crut entendre Lizzy reconnaître qu'elle n'était pas insensible à son sex-appeal. Lizzy Pepper ! Sa favorite !

— Tu as raison, approuva Brizzy. Il est superbe.

— Je ne lui reprocherais qu'une toute petite faute de goût, personnellement.

— Laquelle ?

— Cet horrible petit chapeau en peau de léopard. Pouah, c'est d'un moche, ce bitos !

— C'est vrai. T'as raison, c'est pas terrible.

Comme par enchantement, la toque à la Mobutu disparut, soudainement réduite au rôle de coussin.

Atteignant l'entrée de l'autoroute où attendaient toujours Moussa et Werisod, Bangaré ralentit, se rangea sur le bas-côté et baissa la vitre avant. Puis il s'éclaircit la voix et, face aux deux flics incrédules, aussi muets que pétrifiés, se retourna à demi, un bras posé sur le dossier de son siège, pour demander « si ces demoiselles accepteraient de dédicacer des photos à ses amis [A] ».

— Des photos dédicacées... ? répéta pensivement Brizzy. Pour ces messieurs ?

Bangaré confirma.

Instantanément, les vitres arrière de la limousine s'abaissèrent et les lunettes noires firent de même sur les nez percés.

Quatre paires d'yeux bleus apparurent au soleil pour soumettre

Moussa et Werisod à une authentique revue de détail.

— Pour ma part, déclara Mizzy, estimant l'examen positif, je suis prête à vous offrir toutes les dédicaces qui vous feraient plaisir...

Moussa retrouva son sourire de passe-boules.

— Oh, merci, madame... Vraiment merci beaucoup !

— Mais, poursuivit la Pepper, que diriez-vous de passer à notre hôtel, pour que nous vous les remettions en mains propres ?

D'un hochement de tête, les deux Gabongo-Rubundais indiquèrent qu'ils étaient d'accord.

— OK, les filles ? demanda Mizzy en se tournant vers l'intérieur de la Cadillac Seville. Quatre "OK" en accord parfait firent écho à sa question. Disons... en fin de matinée, que nous ayons le temps de nous rafraîchir un brin.

— C'est enten... entendu, bégaya le brave Moussa. Au *Itzshiken* en finfin... en fin de matinée...

C'est alors que les sourcils de Mizzy se froncèrent.

— Vous n'êtes que deux ?

— Oui, répondit Moussa, interloqué.

— Soyez gentil, amenez un copain, lui recommanda Mizzy d'un air gourmand avant de relever sa vitre et d'indiquer à Bangaré qu'il pouvait repartir.

CHAPITRE IV

La LFB – Lippincott, Forsythe & Butler – était déjà la société de courtage en bourse la plus cotée de Wall Street à l'époque où cette rue, qui allait un jour devenir le haut lieu de la finance mondiale, n'était encore qu'une artère boueuse sillonnée par des voitures à cheval. Certains affirment, mais sans pouvoir étayer une telle assertion, que la LFB joua déjà les intermédiaires lorsque les indiens vendirent l'île de Manhattan à Peter Minuit, le fondateur de la colonie de Nouvelle-Amsterdam.

Quelques siècles plus tard, la vénérable maison, avait toujours son siège dans l'un des premiers buildings bâtis sur l'île par la famille Lippincott dont les ancêtres étaient arrivés par le célèbre Mayflower des Pères Pèlerins, ce qui corroborait le caractère fantaisiste de l'affirmation précédente car l'arrivée du Mayflower était postérieure à l'achat de Manhattan, et même à la fondation par Peter Stuyvesant de la future ville de New York.

Depuis lors, les Lippincott ainsi que leurs parents pauvres (c'est à dire, en réalité, un peu moins riches en millions de dollars), les Forsythe et les Butler, avaient résisté à tous les séismes financiers – et récemment terroristes – qui avaient ébranlé la jeune nation appelée États-Unis d'Amérique.

C'était un bonheur pour tous ceux qui suaient sang et eau en vue d'enrichir les nombreuses sociétés de la famille Lippincott et de ses associés de savoir que le fruit de leurs efforts avait toute chance de perdurer bien après qu'ils auraient eux-mêmes fait le grand saut vers un monde que l'on dit meilleur.

Lawrence Darraby était exactement le genre d'employé qui éprouvait ce bonheur. À chaque fois qu'il entrait dans le hall imposant du bâtiment et empruntait l'ascenseur jusqu'à son bureau du quatorzième étage, Lawrence Darraby, alias Larry, éprouvait une bouffée de fierté en songeant au rôle qu'il jouait dans l'histoire de la finance.

Depuis quelques mois, il avait en outre un autre motif de satisfaction, même si celui-ci ne pouvait guère s'annoncer en public : Lawrence Darraby, alias Larry, ne vouerait jamais assez de gratitude à ses chers patrons d'avoir eu la bonne idée de rester dans leurs vieux murs au lieu de céder à la mode et d'aller s'installer dans les tours du World Trade Center...

Ici, on sentait l'histoire, le poids des ans. Ici, on trouvait des traces de tout le passé économique de l'Amérique. Darraby avait l'impression d'y sentir la présence de ses illustres prédécesseurs, une présence matérielle, mêlée à l'odeur de sueur des chevaux, à celle du crottin et de la terre battue.

Pourtant, ce matin-là, en arrivant au travail avec sa grosse sacoche de cuir patiné, Lawrence Darraby était loin de ressentir la jubilation qui l'habitait d'ordinaire à la perspective d'accomplir sa noble tâche. Au quatorzième étage, l'air recyclé par la climatisation avait même une odeur de mort et sa tête bourdonnait un peu quand il sortit de l'ascenseur : traversant le palier, il s'engagea dans le vaste bureau paysager où des écrans, placés aux endroits stratégiques, affichaient en permanence les mouvements de la Bourse de New York. Les sigles, les noms des entreprises et les chiffres défilaient, de gauche à droite dans de grands rectangles plasma, si vite que seul un regard exercé pouvait leur trouver un sens. Pour l'œil néophyte, ce n'était qu'une procession de taches jaunes dénuées de signification.

Darraby, bien sûr, avait un œil de professionnel. Au moment où il arriva dans le bureau commun, la procession sur l'écran, approchait du terme alphabétique de son mouvement perpétuel et ses pupilles d'expert cherchèrent les entrées de la lettre S.

Ses yeux clairs, derrière ses lunettes sans monture, enregistrèrent les dernières cotes. Certes, Larry avait déjà consulté les écrans en bas, mais en quelques minutes, il pouvait s'en passer des choses sur la cotation en continu...

Il n'aimait pas s'arrêter en cours de route car les occupants de cet espace paysager, où s'entassait le tout-venant des salariés de LFB, le jalousaient et un bourdonnement de murmures peu amènes l'accompagnait presque chaque jour tandis qu'il se dirigeait vers le bureau vitré et clos qu'on lui avait affecté depuis qu'il s'occupait du dossier Stenron. Des sarcasmes fusaient parfois même, que Larry ne comprenait pas toujours distinctement mais qui ne lui faisaient pas plaisir pour autant.

Il s'arrêta cependant, regarda les derniers chiffres et laissa échapper un soupir. Tout allait bien. En dix minutes, Stenron avait grimpé d'un quart de point. Il se remit en marche, essayant de refouler la rumeur hostile qu'il sentait confusément monter des box séparés par

des cloisons de verre à mi-hauteur, une zone qu'il devait traverser pour atteindre son bureau, situé à l'autre bout de la salle. Les têtes se retournaient sur son passage et, quoi qu'il fasse, les grommellements finissaient par atteindre ses oreilles.

Ce bureau personnel, dont l'obtention était pourtant l'un des ses objectifs en entrant chez Lippincott, Forsythe & Butler, il avait presque envie d'y renoncer aujourd'hui, oui, y renoncer, quitte à se retrouver noyé dans la masse des gagne-petit. Ce n'était pas le bureau qui le rebutait, bien sûr, mais le client pour lequel il était contraint de travailler pour pouvoir en bénéficier.

— Salut, Larry ! J'ai vu les Corleone, ricana Arthur Finch, qui arrivait en sens inverse.

Lointain parent des Butler, Finch était entré dans la maison trois mois plus tôt et il avait déjà droit à un bureau personnel.

Les privilèges du sang...

— Ils sont déjà là ? fit nerveusement Darraby au moment où Finch le croisait en lui collant une petite tape sur l'épaule.

— Ouais, ils ont apporté une gueuse de ciment pour te sceller les pieds dedans et t'envoyer faire de la natation dans l'Hudson River, s'esclaffa le joyeux drille, jamais en panne d'une mauvaise blague.

— Tu as tort de rigoler avec ces trucs-là ! souffla Darraby en tirant de sa poche un grand mouchoir blanc avec lequel il s'épongea le front.

— T'inquiète pas, personne ne peut m'entendre, voyons, Larry !

Larry... Toute sa vie, on l'avait pompeusement appelé "Lawrence". Même ses parents. Et du jour au lendemain, à la seconde où il avait rencontré Arthur Finch, fraîchement débarqué à la LFB, avec sa familiarité à deux cents et son humour de soirées barbecue, il avait dû se résigner à ce diminutif grotesque.

— Écoute, ajouta ce dernier, je sais ce qu'il faut faire avec ces types-là. Il suffit de ne pas perdre son sang-froid. Par exemple, s'il y en a qui te cherche des noises, tu déclenches une bataille de tartes à la crème et tu profites du branle-bas pour leur fausser compagnie. Tu vois, c'est pas compliqué !

Comme pris de remords, il s'arrêta, se retourna et ajouta :

— Sauf si tu préfères le branle-haut !

Puis, hilare, il reprit sa marche dans la direction opposée à celle de son souffre-douleur qui transpirait plus que jamais.

Trente secondes plus tard, Lawrence Darraby atteignit son bureau. Il ouvrit la porte et ses narines furent aussitôt assaillies par des mélanges de parfums plus conquérants les uns que les autres.

Trois hommes l'attendaient dans la pièce. Les deux premiers étaient des montagnes de muscles, plantées de chaque côté de la porte. Le troisième, un petit individu grassouillet aux cheveux calamistrés, vêtu d'un complet bleu pétrole, était installé comme chez lui sur un des fauteuils visiteurs.

Lawrence Darraby sentit son estomac se nouer quand il vit les deux mastards. Sa première réaction fut de se défendre :

— Je... Je ne crois pas être en retard, maître Sweet.

Un sourire indulgent se forma sur les lèvres de l'avocat d'affaires Sol Sweet.

— Non, non, c'est nous qui sommes en avance, monsieur Darraby. Ne vous inquiétez pas.

Mais pour être sans inquiétude face à l'homme qui défendait les intérêts du Syndicat du Crime, il fallait être taillé dans un autre bois que celui de Lawrence Darraby. Il poussa un nouveau soupir de soulagement et serrant sa grosse serviette de cuir sur sa poitrine comme s'il avait voulu s'en faire un bouclier, il contourna le bureau de chêne et prit place dans son fauteuil personnel.

— L'action a l'air de bien se porter, non ? lança Sol Sweet avec une désinvolture évidente.

Lawrence Darraby était maintenant dans son élément. Il déposa sa sacoche sur son sous-main, s'assit et hocha la tête.

— Tout à fait, maître Sweet, tout à fait. Elle a monté d'un demi-point depuis que je suis entré dans ce bâtiment.

— Où en sont les transactions ?

— Ce n'est pas encore l'envolée mais il faut dire qu'il est seulement neuf heures du matin, répondit Lawrence Darraby. Et, étant donné le caractère, euh... particulier de cette activité, c'est le bouche-à-oreille qui fait la cote. Dans ces conditions, j'aurais tendance à dire que les affaires démarrent très bien. Mieux, en fait, que je ne l'avais escompté.

— Tout a été bétonné en ce qui concerne les questions d'audit et de règlement ? demanda Sol Sweet.

— C'est une évidence, maître, répondit Darraby d'un ton presque choqué. Si je puis me permettre, n'oubliez pas que c'est précisément pour ses capacités à assumer tous les aspects de la finance et du courtage que vous avez choisi notre maison.

— Je ne l'oublie pas, soyez tranquille, assura Sweet en exhibant deux rangées de dents de barracuda. Mais je n'oublie pas, non plus, que la LFB a aussi été choisie parce que ses activités ont toujours été motivées par l'appât du gain et l'absence d'états d'âme. Les Lippincott,

Forsythe & Butler qui ont fondé cette boutique ont démarré dans les affaires en approvisionnant en armes les Pères Pèlerins mais aussi les Indiens contre lesquels ils combattaient. Plus tard, pendant la guerre d'Indépendance, leurs descendants ont soutenu les rebelles et la Couronne d'Angleterre. Plus tard encore, à l'heure de la guerre de Sécession, leurs héritiers ont juré fidélité aux Nordistes et aux Sudistes dans des pactes secrets ignorés des deux factions rivales. Et ensuite, les derniers rejetons ont mis en place une véritable chambre de compensation et une usine de blanchiment pour l'argent des nazis. Ne nous prenez pas de haut, mon jeune ami. Ce que vous faites aujourd'hui avec nous s'inscrit dans le droit fil de la politique qui a toujours été celle de la LFB : jouer sur tous les tableaux.

Sol Sweet respira, jeta un coup d'œil vers la baie vitrée qui éclairait le bureau et revint soudainement à Lawrence Darraby, comme s'il était saisi d'une brusque inspiration.

— Quant à vous, monsieur Darraby, n'oubliez pas de votre côté que vous êtes mouillé jusqu'au cou. Vos participations personnelles dans Stenron ont doublé de valeur aux cours des ces trois derniers jours. N'allez pas me dire maintenant que vous regrettez d'avoir dans votre portefeuille des actions douteuses !

C'est au moment où vous les avez acquises qu'il aurait fallu prendre vos renseignements...

Lawrence Darraby capitula d'un hochement de tête soumis. Cette crapule qui travaillait pour la Mafia avait raison. Il était coincé, mouillé jusqu'au cou.

*

* *

Avant de poursuivre notre récit, faisons un petit retour en arrière et voyageons dans le temps jusqu'au matin de cette belle journée...

Le fourgon de la DEA fut retrouvé dans le New Jersey aux premières lueurs de l'aube. Mais à ce moment-là, le stock de cocaïne – il y avait au bas mot pour cinq millions de dollars – entreposé sous le vieux hangar s'étaient déjà envolé à destination d'une cache plus sûre.

Cette embuscade mortelle contre les agents de la DEA allait être suivie, plus ou moins logiquement, de cinq événements, plus ou moins étalés dans le temps.

1) À la Bourse de New York, une société du nom de Stenron, récemment introduite sur le marché, allait se retrouver au centre d'une véritable frénésie d'achat. Dans le courant de la même journée les actions Stenron devaient connaître une ascension inégalée dans

l'histoire de la finance.

2) Sous sa véranda ensoleillée, un vieil homme assis devant une table de jardin métallique allait ouvrir son journal, apprendre l'échec cuisant infligé à la DEA dans le New Jersey et sourire de satisfaction en sirotant son café.

3) Après avoir été prise en charge par une équipe de psychologues spécialisés, les familles des quinze agents de la DEA dirigés par Phil Eagan et massacrés au cours de la nuit, allaient prendre leurs dispositions pour procéder aux obsèques de leurs pères, maris, fils...

4) Les enregistrements audio retrouvés dans le fourgon ensanglanté allaient être copiés et analysés par toutes les agences gouvernementales concernées.

5) Enfin, à la suite de trajectoires compliquées dans les réseaux informatiques en ligne, ils allaient atterrir dans l'ordinateur d'un vieil homme que ses fonctions officielles de directeur de la clinique de Folcroft à Rye ne prédisposait guère à traiter de genre de problèmes.

C'est pourtant ce vieil homme, un certain Harold W. Smith, qui, dans le plus grand secret, présidait aux destinées de CURE, qui allait alors lancer contre les auteurs de la tuerie l'arme la plus redoutable que possédaient les États-Unis d'Amérique. Une arme si violente qu'elle allait faire trembler la terre sous ses pas et qu'à l'heure fatale, le châtement allait frapper avec la force et la vitesse de la foudre.

Mais on n'en était pas là. Avant de venir défendre les intérêts de son pays, cette arme redoutable avait encore quelques affaires courantes à régler du côté de Matmouhassa, en République de Gabongo-Rubundi.

CHAPITRE V

Tandis que Larry Darraby se soumettait servilement aux ordres criminels de Sol Sweet et de ses commanditaires mafieux, un soleil de feu commençait à chauffer la douche qui allait s'abattre le soir sur le Gabongo-Rubundi.

Six heures de décalage et l'océan Atlantique séparaient, en effet, Matmouhassa de New York...

L'activité était à son comble autour de la grande case de pisé qui servait au chef Batubizee de logement, de siège du gouvernement, de tribunal et de salon d'honneur. Sous un grand préau attenant, fait d'un toit de palme monté sur des piliers de briques rouges séchées au soleil, les femmes, armées de pilons, de coupe-coupes ou de grandes cuillères, debout devant un mortier où elles broyaient de savantes mixtures, assises devant un billot ou un chaudron, ou encore une calebasse calée entre les jambes, s'affairaient à préparer les mets et les boissons de fête en vue du mariage. Déjà les odeurs d'épices, de friture, de viandes et de fruits rôtis se mélangeaient aux senteurs du vin de palme, du *tchapalo*, du manioc, des ignames, des arachides et des galettes de mil pour charger l'air d'arômes alléchants.

Devant le préau, sur une estrade de teck, les musiciens répétaient en compagnie de jeunes filles et d'une poignée d'hommes, triés sur le volet pour leur virtuosité, qui devaient les accompagner dans l'exécution des danses rituelles de l'Alliance.

De temps à autre, une jeune fille s'arrêtait de danser, s'approchait de l'une des femmes occupées aux préparatifs culinaires, et venait lui demander conseil en lui parlant à l'oreille. La femme lui répondait alors en ponctuant son exposé de grands gestes des mains. Parfois elle se levait, abandonnant sa tâche, et marchait jusqu'à l'estrade où, sans boudier son plaisir, elle montrait par l'exemple comment on exécutait convenablement telle ou telle figure. On applaudissait l'ancienne, on riait, on se désaltérait et chacune

regagnait sa place.

De l'intérieur de la case, Remo et Maître Chiun entendaient les échos de cette joyeuse agitation.

Ils en auraient certainement eu le cœur égayé si Batubizee ne s'était montré aussi imperméable que possible à leurs mises en garde.

— Tumba-Tumba n'a pas la carrure pour attaquer Matmouhassa sans ordres supérieurs, assurait le vieux chef avec obstination. Or, en l'absence du président, et Deferens étant mort...

Il laissa sa phrase en suspens, tant la suite lui paraissait évidente.

— Le ciel t'entende, ô Batubizee, glorieux descendant de Kwaanga, valeureux Empereur de Gabongo, dit le vieux Coréen de sa voix aigrette. Je pense toutefois que tu regardes les choses avec une trop grande insouciance.

— Mais qui nous dit que Tumba-Tumba n'a pas reçu d'ordres ? intervint tout à coup Remo.

— Des ordres de qui ? demanda Batubizee.

— Ça je l'ignore, dit Remo. Je suis Américain, moi, pas Gabongo-Rubundais. Si un nouvel intervenant est apparu dans le panorama, c'est vous ou l'un des vôtres qui pouvez avoir une idée.

Visiblement, Batubizee n'avait pas envisagé cette éventualité. L'apparition d'une nouvelle tête dans le décor devait lui paraître hautement improbable.

Son front se barra d'un pli soucieux.

— Oui, bien sûr, vu sous cet angle...

Des cris à l'extérieur empêchèrent le vieux chef d'aller plus avant dans sa réflexion.

— Bon sang ! s'exclama Batubizee en se précipitant vers la porte.

Vous croyez qu'ils attaquent ?

— Pas encore, estima l'Implacable. Nous les aurions entendus arriver.

— Alors, que se passe-t-il ?

Des bruits de casseroles entrecoupés de rires mirent un terme aux inquiétudes de Batubizee. Il se passait quelque chose, indiscutablement, mais ce quelque chose ne semblait pas tragique. Il allait écarter la draperie qui masquait la porte lorsque quelqu'un le surprit en le faisant à sa place. Le soleil s'engouffra dans la pièce et, suivi de ses amis Koudama et Lagrené, Babacar entra, tenant Oksana par la main.

Le contraste était insolite entre Baba et ses amis qui portaient

des treillis avec des chaussures et des chapeaux de brousse et Oksana, en boubou bleu brodé de motifs de couleur or. On avait rarement l'occasion de voir des femmes blanches porter le boubou, encore moins des Blanches aux cheveux blond cendré comme Oksana, et Remo ne put s'empêcher d'admirer la beauté du vêtement.

Le boubou était finalement très seyant, et la couleur de la peau n'avait du reste aucune importance.

— Vous voilà enfin, mes enfants ! lança Batubizee en honorant son fils et sa future bru d'une accolade fort peu protocolaire. Votre bonheur est tellement visible qu'il me réjouit le cœur.

Quelques mois plus tôt, Batubizee avait perdu sa chère Kalimata, la mère de Babacar, et ce deuil, ajouté aux rudes épreuves que lui avait infligées la guerre contre l'Alliance de Fingerfoek, avait rendu le vieux chef quelque peu ombrageux. Babacar avait même, pendant quelque temps, craint la dépression.

Apparemment, les choses étaient rentrées dans l'ordre, pour autant que ce fût possible quand on perdait une compagne de trente ans de vie.

Batubizee serra vigoureusement la main de Koudama et de Lagrené qui le saluèrent en s'inclinant profondément devant lui. Les deux hommes s'inclinèrent ensuite devant Remo et Chiun.

— Dis-moi, mon fils, qu'est-ce que c'est que ce tapage, dehors ? demanda Batubizee.

Babacar et Oksana éclatèrent de rire.

— C'est le singe apprivoisé de Maître Chiun, répondit le jeune homme hilare, il manque bigrement d'éducation.

— Arnold ? sursauta le vieux Coréen, soudain tout alarmé. Mais qu'est-ce que vous lui avez fait à cette brave bête ?

Remo soupira intérieurement. Il avait vu juste : il se ferait hacher en menus morceaux plutôt que de le reconnaître, Chiun éprouvait sinon de l'amour, au moins une certaine forme de tendresse pour le gorille.

— Personne ne lui a rien fait, rectifia Baba. Ce serait plutôt lui qui...

De nouveau, il explosa de rire, incapable de poursuivre plus avant son explication.

Batubizee secoua la tête d'un air accablé.

— Non mais regardez moi ça ! Ah ! C'est bien la peine de se mettre en quatre pour les éduquer puis pour leur faire suivre des études dans les meilleures institutions d'Afrique, d'Europe et d'Amérique ! Franchement, ce n'est pas une honte ? Tout ce que c'est

capable de faire, c'est rire comme un grand benêt !

Remo ignorait de quoi il retournait mais l'hilarité de Baba avait quelque chose de contagieux et l'humeur de chien dans laquelle elle plongeait le malheureux Batubizee ne faisait rien pour arranger les choses. Lagrené et Koudama étaient, eux aussi, en train de rire aux larmes.

Il se tourna vers Oksana pour l'interroger du regard mais le résultat fut une catastrophe.

Contrairement à son fiancé, l'Ukrainienne ne fut même pas capable d'esquisser un semblant de début d'explication. À peine les yeux interrogateurs de Remo eurent-ils rencontré les siens qu'elle se mit à pouffer.

— Je... excusez-moi, je... je suis désolée, c'est plus fort que moi...

— Ça se voit.

Les ondes de rigolade étaient maintenant tellement puissantes dans la case de Batubizee qu'il dut mettre en œuvre une technique de Sinanju pour ne pas se laisser entraîner et garder un peu de dignité.

Mais si Batubizee était grincheux, Chiun affichait, quant à lui, une mine abasourdie. Ou, du moins, s'efforçait-il de le paraître...

— Alors ? couina-t-il. Allez-vous m'expliquer, oui ou non ?

Babacar fut le premier à pouvoir dominer un tant soit peu son fou rire.

— Le... le singe de Maître Chiun est un... un... hoqueta-t-il, la voix entrecoupée par des soubresauts. Enfin, comment dire... La petite Aïssatou lui donne des idées.

Irrité par l'incapacité de son fils à rapporter clairement la situation, Batubizee tira le rideau et sortit de la case pour se rendre compte par lui-même de ce dont il retournait. Chiun sortit derrière lui, imité par Remo.

Nul besoin d'être médium pour embrasser d'un seul coup d'œil le corps du délit et ses conséquences.

À quelques mètres, sous la chantepleure, Aïssatou, était en train de prendre sa douche, dans le costume qu'elle portait à sa naissance, sans aucune fioriture. Précisons pour une meilleure compréhension de la scène que la naissance en question remontait à environ seize ou dix-sept ans et qu'à l'époque, Aïssatou n'était, en toute vraisemblance, pas dotée des pilosités ni des rondeurs dont la vision entraînait chez Arnold des modifications anatomiques éloquentes. Bref, l'effet était comparable à celui exercé par la jeune femme au shampooing un peu plus tôt.

Quant au boucan de vaisselle, il était causé par les femmes qui frappaient des gamelles les unes contre les autres pour essayer de faire fuir le gorille. Sans aucun succès, jusqu'à présent.

— Petit Père, dit sentencieusement Remo. Il va falloir faire quelque chose, ça urge.

— Plaît-il ? s'enquit sournoisement le vieux Coréen.

— On ne peut pas laisser Arnold continuer ainsi à donner publiquement libre cours à ses bas instincts. Il y a des enfants dans ce village !

Plaçant les mains sur ses hanches, Maître Chiun pirouetta vers lui dans un frou-frou de kimono éblouissant.

— Arnold n'a jamais fait de mal à quiconque ! protesta-t-il, la voix altérée par ce qu'il jugeait être un juste courroux. Rien de tout cela ne serait arrivé si les filles de ce village ne se comportaient pas comme des gourgandines aux mœurs dissolues !

— Soyez raisonnable, Petit Père. Nous sommes à Matmouhassa, capitale tribale des Gabongo, en Afrique Équatoriale ! Ce sont les usages ici et personne n'y voit de mal. Nous ne sommes pas sur une place publique de Boston, de New York ou d'une ville d'Europe !

— On ne verrait jamais une chose pareille chose sur la place de Sinanju ! argumenta le Coréen. Et pourtant, c'est un simple village de pêcheurs, beaucoup plus petit et modeste que Matmouhassa.

C'était vrai, à deux nuances près : d'abord, depuis que ses Maîtres vendaient leur art de la guerre aux puissants de ce monde, Sinanju avait accumulé en or, pierres précieuses et objets d'art une richesse qui devait dépasser le PNB du continent africain. L'image du « modeste village de pêcheurs » en prenait un coup lorsqu'on connaissait ce « détail » de l'histoire.

Deuxièmement, de l'avis de Remo, les principes de vie des habitants de Sinanju étaient tout sauf un modèle édifiant à montrer au reste de l'humanité.

Mais, bien sûr, le moment était mal choisi pour jeter de l'huile sur le feu, et l'Implacable jugea plus prudent de garder sa réflexion pour lui.

— Je pense qu'il serait quand même préférable de renvoyer Arnold vivre dans sa communauté, se contenta-t-il de dire. Qu'il aille s'occuper de ses femelles et tout rentrera dans l'ordre.

— Mais enfin, pourquoi faudrait-il exiler cette pauvre bête qui ne fait de mal à personne ? s'insurgea Maître Chiun. Regarde les progrès accomplis ! Arnold, qui autrefois terrorisait ce village, est devenu doux comme un agneau. Voyez vous-mêmes, tous autant que vous êtes : les femmes essaient de le chasser en frappant sur des

casserolées. Elles n'ont plus peur de lui.

— Dites-moi, Petit Père, reprit Remo, au risque de relancer la polémique, vous qui tout à l'heure, disiez pis que pendre sur votre gorille, j'ai dans l'idée que finalement, il est plutôt cher à votre cœur...

— Pff ! souffla Maître Chiun en lui lançant un regard furibond. Cher à mon cœur ? Mais de quoi me parles-tu ? Ce sont là des sentiments qui concernent les humains ordinaires, le *vulgum pecus*, pas les Maîtres de Sinanju. Tu ne devrais même pas savoir ce que cela veut dire...

Il se tut, outré, comme s'il était sur le point de s'étrangler puis, considérant sans doute que ce n'était pas assez, il eut un haussement d'épaules et ajouta :

— Et d'ailleurs, ce n'est pas « mon [A] » gorille.

On ne pouvait pas être plus clair. Remo savait désormais à quoi s'en tenir. Et se demandait même si Maître Chiun n'avait pas secrètement l'intention de ramener Arnold au Château de Sinanju, à Boston, et de lui faire installer des quartiers adaptés à ses besoins et à sa morphologie.

À cet instant des bruits dans le lointain, du côté de Laroumé, le ramenèrent à des réalités plus immédiates ; d'après les ronronnements de moteurs, il y avait tout lieu de croire que les blindés prenaient position. Remo savait que Chiun avait gardé une partie de ses capteurs acoustiques en mode d'écoute intensive et qu'il entendait lui aussi ce qui se passait. Les autres, apparemment, n'avaient aucune conscience de la proximité du danger car Baba, Oksana, Batubizee et les deux guerriers Gabongo étaient à présent en train de s'intéresser à la répétition des danses et aux préparatifs du festin.

Remo promena un regard circulaire sur la petite agglomération, qui ne demandait rien d'autre que de vivre en paix sur le territoire qui avait toujours été le sien, lorsque, soudain, une onde magnétique, désormais familière, le frappa de plein fouet. Il tourna la tête en tout sens. Apparemment, il était le seul à l'avoir ressentie. Même Chiun ne manifestait aucune réaction perceptible pour un Maître de Sinanju.

C'était normal. C'était à lui qu'« il [A] » voulait parler. Remo le chercha. Il savait qu'il était tout près mais il ne le voyait pas. Quel diable de subterfuge avait-il, cette fois encore, inventé pour se présenter à lui ?

Et puis il le repéra, grâce à l'onde magnétique davantage qu'à ses yeux.

Remo fit un tour d'horizon. Les Gabongo, y compris Babacar et Batubizee, s'étaient dispersés au milieu des danseurs, qu'ils félicitaient

avec chaleur. Chiun, lui, était en train de faire la morale à Arnold en patois gorille. Il pouvait y aller.

Sans que personne ne le remarque, il s'écarta insensiblement du groupe et se dirigea de l'autre côté de l'esplanade de latérite, vers le petit garçon brun vêtu d'un *gi* noir qui avait l'air de jouer assis par terre.

L'enfant lui tournait le dos et, en approchant, Remo sentit d'abord la force de l'onde augmenter pour atteindre une intensité inédite. Puis il vit que l'enfant jouait avec quelque chose qui ressemblait à des billes ou à des osselets, sans s'occuper de lui ni de qui que ce fût. Et pour cause, Remo Williams savait maintenant, par expérience, qu'il était le seul à le voir.

Il ne voyait pas son visage, mais Remo savait que c'était bien lui et, même s'il ne l'avait pas su, il l'aurait compris à de nombreux détails, à commencer par cette force qui l'appelait irrésistiblement vers lui ou, autre fait significatif, l'absence, autour de lui, de trace de pas d'enfant sur le sol de latérite encore détrempée par les pluies torrentielles de la veille.

De même, bien qu'il fût assis sur par terre, pas une trace de boue ne souillait son *gi* noir impeccable.

C'est seulement lorsqu'il arriva à son niveau que le garçon tourna la tête, sans changer de position pour autant. L'Implacable vit alors qu'il jouait avec de petits cailloux et non avec des billes ou des osselets. Le petit Coréen le regarda, lui adressa une mimique bienveillante qui pouvait être considérée comme un sourire. Mais il lui manquait quelque chose pour que ce soit un vrai sourire. Il lui manquait la vie.

— Bonjour, Remo. Bonjour, frère en Sinanju. Je t'attendais.

C'était bien lui, avec ses yeux noisette qui rappelaient tellement à Remo ceux du vieux Chiun, lui, l'enfant qui se faisait appeler "Le Maître-Qui-N'a-Jamais-Été".

CHAPITRE VI

Après une nuit de repos réparateur dans le confort de l'hôtel *Itzshiken*, Mateko se sentait un autre homme. Il y avait du bon dans le fait de récupérer la forme physique. Certes l'âge était toujours là mais on jetait un autre regard sur le monde.

Ce matin-là, après un solide petit déjeuner, le vieil empereur se disait que finalement, il y avait encore un avenir possible pour Mateko. Et ça, il aimait.

Tout bien considéré, les aspects négatifs de la situation n'étaient qu'au nombre de deux : un, il avait perdu son trône du Tzimgabwe et deux, il avait perdu la trace de sa fille Feroza.

Sur le premier point, Mateko avait décidé de regarder la réalité en face et il ne pensait pas qu'un retour en arrière fût envisageable. Pour s'être déjà produit, ce genre de retournement de situation était toutefois très improbable et requérait un fort potentiel de soutien populaire, c'est-à-dire une bonne image auprès de toutes les couches de la population, comme, par exemple, avait pu en bénéficier dernièrement le président Chavez du Venezuela.

La démagogie n'avait jamais été la tasse de thé de Mateko I^{er}. N'ayant même pas eu besoin d'en user pour se faire élire, comme cela pouvait éventuellement être le cas dans certains pays démocratiques convoités par les appétits avides du fascisme enjôleur, il avait dès le début gouverné par la terreur et l'oppression. Exception faite de quelques anciens notables du régime, personne ne devait le regretter au Tzimgabwe. Mateko ne se faisait aucune illusion sur ce point et s'estimait déjà bien heureux d'avoir pu quitter le pays en sauvant sa tête.

Il est vrai que tout était prévu de longue date.

On n'était jamais trop prudent et Mateko préférait ne pas songer au sort qui allait être réservé à ceux de ses amis qui n'avaient pas su assez vite sentir le vent tourner.

En ce qui concernait le deuxième point, Mateko était contrarié mais il estimait que les choses allaient s'arranger, et probablement sous peu. Feroza et sa fine équipe ne pouvaient pas avoir disparu ainsi de la circulation.

Rien ne pouvait pousser Mateko à penser le contraire. Le pays était calme et avait son visage des jours ordinaires, à l'exception d'une expédition militaire qui devait déjà être arrivée tout près de Matmouhassa. Mais, de ce côté, rien à craindre. Que pouvait-il avoir à craindre d'une entreprise de nettoyage dont il était lui-même l'initiateur ?

Pour le reste, en dehors du fait qu'il allait devoir gérer seul et plus longtemps que prévu les Pepper Sisters, tout était au beau fixe. Il était vivant et les expériences de la nuit passée lui montraient qu'il n'avait rien perdu de son pouvoir de persuasion personnel. La superstition restait encore forte et très enracinée dans les esprits simples de ce continent et c'était une grande force pour qui savait en user. Grâce à elle, les conquérants, esclavagistes et colonisateurs de tout poil avaient pu mettre l'Afrique en coupe réglée. Grâce à elle, leurs dignes successeurs, les potentats locaux, assuraient le suivi.

En second lieu, Mateko avait réussi à sauver l'essentiel : sa valise, dont il allait, en fin de matinée, porter le contenu à la Garfield, autrement dit la Gabongo-Rubundan Financial Economic Loan & Deposit Bank.

C'était cela l'essentiel. Mateko avait beaucoup perdu mais il lui restait encore le nerf de la guerre et, avec ce qu'il avait pu sauver de la catastrophe, il avait un bon petit matelas pour se replumer.

Troisième point, il y avait les amis, Don Anselmo Scubisci, par exemple.

Avec ses conseillers véreux comme Sol Sweet et les experts de chez Lippincott, Forsythe & Butler, le vieux mafioso avait imaginé une façon peu banale de faire fructifier à son profit, et bien sûr au profit de ses amis de l'Alliance de Fingerfoek, l'argent mal acquis par le crime ou par l'escroquerie.

Non, se dit Mateko en se resservant une grande tasse de café bien noir comme il l'aimait, la situation n'était pas du tout désespérée.

La crapulerie avait encore de l'avenir en ce monde.

*

* *

Le regard de l'enfant était planté dans celui de Remo, porteur de mystère et d'invitation. C'était la première fois que le Maître-Qui-N'a-

Jamais-Été l'appelait « frère ». Un indice de plus ?

— Bonjour, lui répondit Remo ? Que me veux-tu ? Le Maître-
Qui-N'a-Jamais-Été ne répondit pas. Il se remit à jouer. En réalité, ce
n'étaient pas vraiment des cailloux qu'il manipulait mais de petits
personnages gravés dans la pierre avec une délicatesse d'artiste
chevronné. Les sujets étaient des Coréens en tenue traditionnelle.

— C'est toi qui fais ces figurines ? demanda Remo.

Le Maître-
Qui-N'a-Jamais-Été hocha la tête.

— Elles sont très belles, dit Remo.

— Peut-être.

Le Maître-
Qui-N'a-Jamais-Été était un vrai enfant et parlait
comme un enfant. Mais, en même temps, il était plus que cela.
Beaucoup plus.

— Je t'assure, c'est la vérité.

— Elles ne sont pas faites pour être belles.

— Pour quoi sont-elles faites, alors ?

— Pour jouer, bien sûr.

— Tu joues souvent avec ? s'enquit Remo d'une voix presque
paternelle, comme on s'adresse à un enfant.

Il lui parlait ainsi car il avait le physique d'un tout-petit mais,
cependant, le Maître-
Qui-N'a-Jamais-Été lui inspirait un respect plein
de révérence que l'on éprouvait rarement à l'égard des jeunes enfants.
Non que, d'ordinaire, il ne manifestait aucune considération à leur
égard. Bien au contraire, il les respectait et les défendait toujours de
son mieux. Mais elle s'exprimait dans un autre registre, pourrait-on
dire, plus ludique que celle que lui inspiraient les personnes d'un
certain âge comme, par exemple, le directeur de CURE, Harold W.
Smith.

— Quand j'étais vivant, je jouais beaucoup, dit le Coréen.
Maintenant, cela m'arrive moins souvent. Mais je continue à fabriquer
des figurines et, comme j'ai beaucoup de temps, je peux m'appliquer.
C'est pourquoi elles sont de plus en plus réussies.

Une quinzaine de petits sujets étaient étalés dans la terre rouge.
Ils étaient d'un blanc légèrement grisâtre et Remo en savait la raison :
les pierres utilisées pour les confectionner étaient en calcaire de
Sinanju. La latérite mouillée, qui teintait de rouge tout ce qu'elle
touchait, les laissait impeccables, tout comme le vêtement du Maître-
Qui-N'a-Jamais-Été et comme les mocassins d'alligator que portait
Remo.

L'enfant coréen se pencha en avant, choisit un personnage et le
tendit à Remo.

— C'est pour toi.

Le sujet représentait un homme en kimono dans une posture martiale.

— Vraiment ? dit Remo.

— Je te le donne, prends. Il t'aidera à penser à moi et aussi à me faire reconnaître.

— Merci. Il est magnifique.

Il avait compris ce que voulait dire le Maître-Qui-N'a-Jamais-Été. Il prit le petit personnage et le glissa dans la poche de son jean. Ce faisant, il sentit un objet métallique oublié au fond de la poche. Il le sortit et constata que c'était la croix d'or de Karen Miller, la petite fille dont il avait châtié l'assassin peu de temps auparavant à Nazeville. Le bijou étincela un instant sous les rayons du soleil du Gabongo-Rubundi.

Le Maître-Qui-N'a-Jamais-Été le regardait avec son sourire énigmatique. C'est vrai qu'il était là, déjà, quand la vieille Alicia avait donné ce crucifix à Remo. C'était même le jour de leur première rencontre (1).

Drôle de coïncidence. Mais tout cela avait-il un sens ?

— Des forces ennemies vont se dresser contre toi et contre les tiens, Remo, dit le Maître-Qui-N'a-Jamais-Été. Des forces terribles, aveugles, destructrices. Tu vas vivre des heures apocalyptiques. Il te faudra chercher des appuis là où tu n'as pas l'habitude de les chercher et les coups viendront de ceux de qui tu pensais ne jamais en recevoir.

Plus ébranlé qu'il ne voulait bien se l'avouer, Remo allait lui demander des précisions sur ces menaces terribles qui l'attendaient, sur ceux dont il devait se méfier et, bien sûr, sur l'identité des « siens » qui allaient souffrir avec lui. Et d'abord qu'entendait-il par les siens ? Remo avait très peu de famille : son père, son fils, sa fille et, dans la famille au sens large, le Maître de Sinanju.

Sa mère était morte, de même que Jilda de Lakluun et sœur Mary Margaret. Depuis maintenant des années, Remo n'avait plus de liens sentimentaux. Smitty, le directeur, de CURE, pouvait être considéré comme faisant partie des siens mais ce n'était pas un ami. Il n'avait pas d'amis. Les quelques personnes avec lesquelles il lui était possible de plaisanter et de s'abandonner un peu étaient une poignée d'Indiens de la tribu de son père.

Était-cela avoir des amis ? Remo Williams ne savait plus.

— Qui va chercher à m'atteindre de la sorte ? demanda-t-il. Et pourquoi ?

Il attendit mais la réponse ne vint pas. Le Maître-Qui-N'a-

Jamais-Été avait disparu avec ses figurines. Rien, pas la moindre trace dans la latérite rouge, ne permettait de supputer qu'il avait été là quelques secondes plus tôt. Et Remo, malgré son œil aguerrí de Maître de Sinanju, n'avait rien vu. Le Maître-Qui-N'a-Jamais-Été était là, puis il n'était plus là. Pas un courant d'air, pas un déplacement de poussière. Seule l'onde magnétique avait disparu et Remo avait l'impression que son corps s'était brusquement alourdi. Il corrigea instantanément les paramètres.

La croix d'or et le petit personnage de pierre, dans sa paume, étaient les seules traces prouvant qu'il n'avait pas rêvé.

— Remo ! Remo !

Le son parvenait à son oreille, lointain, atténué, avec d'étranges distorsions, comme provenant de l'autre bout d'un tunnel. Quand il en prit conscience, il prit également conscience du fait que Chiun le hélait ainsi depuis un moment. Il avait pourtant l'impression que la rencontre n'avait duré que quelques secondes, mais, au fond, peut-être avait-elle été beaucoup plus longue ?... Qui sait, lorsque tout vous échappe, le sens de la durée comme le reste, lorsque vous naviguez dans un état de conscience altérée... Et sans doute fallait-il du temps pour passer d'un monde à l'autre...

— Eh bien, Remo, couina le vieux Coréen sans cacher son exaspération. Où étais-tu ?

— Dans le monde invisible, Petit Père, répondit l'Implacable en le rejoignant.

Il était encore sous le choc de l'apparition et marchait main ouverte, portant comme une offrande le petit crucifix d'or de Karen Miller et la figurine donnée un instant plus tôt par le Maître-Qui-N'a-Jamais-Été.

En arrivant à la hauteur de Maître Chiun, il s'apprêtait à se faire vertement chapitrer mais le regard du vieux Coréen se porta les deux objets qu'il avait dans la paume et gardait ainsi inconsciemment, comme s'il avait voulu les exhiber ou, mieux, les exposer.

Chiun se figea. Remo lui avait déjà montré la croix d'or récupérée au cou de la petite Karen par Alicia, celle que Chiun avait appelée « la Devineresse ». Ce n'était donc pas de l'objet religieux que venait la réaction violente du vieil Asiatique.

— Le monde invisible..., prononça-t-il pensivement. Quand les ombres qui habitent ce monde-là se montrent trop souvent, c'est que des bouleversements se préparent dans le monde du visible.

Remo acquiesça d'un hochement de tête. Il savait que ces

propos, pour le moins sibyllins, allaient bientôt prendre une signification, celle que Chiun décelait dans la présence de la figurine dans la main de son disciple.

Mais sans doute devrait-il attendre qu'ils soient seuls pour en avoir l'explication.

— Range cela, lui dit simplement le Maître de Sinanju.

Remo fit disparaître la croix et la figurine dans la poche de son jean avant que leur manège n'attire l'attention de Batubizee ou d'un autre.

Le visage du vieux Coréen était de pierre quand ils rejoignirent le groupe mais l'Implacable savait que quelque chose de grave se cachait sous cette impénétrable carapace.

Notes :

1 – Voir L'Implacable n° 121, *La Cité des gangs*.

CHAPITRE VII

Dans l'environnement spartiate de son bureau de Folcroft à Rye, New York, un vieil homme gris était courbé sur la seule concession à la modernité qui fût imaginable pour son esprit économe : une grande table de travail en verre trempé noir dans laquelle étaient encastrés comme des inclusions sous résine un écran d'ordinateur visible de lui seul et un clavier à effleurement sur lequel ses doigts arthritiques couraient avec une virtuosité ébouriffante.

Mais la virtuosité des doigts de Smith, pour fascinante qu'elle fût au regard de leur aspect tourmenté comme de vieux ceps de vigne, ne constituait pas, loin de là, le sujet d'étonnement essentiel que l'on pouvait trouver dans ce bureau poussiéreux éclairé par une baie vitrée derrière laquelle scintillaient les eaux argentées du détroit de Long Island. Elle était même, pour tout dire, de l'ordre du détail. Ce qui aurait pu fasciner un visiteur indiscret, c'était – dans l'hypothèse hautement improbable où il en fût le témoin – en fait la masse colossale d'informations qui aboutissaient à ce bureau de la clinique de Folcroft.

Hypothèse hautement improbable, en effet, car, en principe, aucun visiteur indiscret ne faisait intrusion dans le bureau de Harold W. Smith, directeur de CURE. Dans les quelques rares cas où la chose s'était produite, le visiteur en question était ressorti les pieds devant et avec un costume de bois. Les moins chanceux avaient été incinérés sans office religieux dans la chaudière de l'établissement après avoir été soigneusement détaillés en tronçons de dimensions acceptables par les ongles effilés de Maître Chiun.

Cela, bien sûr, datait de l'époque, relativement, lointaine où le chauffage de Folcroft était encore assuré par une chaudière à charbon. La chose n'était plus possible depuis qu'ils étaient passés au gaz.

Cette clinique de Folcroft, dont le docteur Harold W. Smith était le directeur, était une véritable clinique, avec des patients et une équipe soignante réputée pour ses compétences et sa disponibilité.

C'était la vitrine.

La face cachée de Folcroft, inconnue de tous sauf de Smith, de Chiun et de Remo Williams, les deux Maîtres de Sinanju qui formaient le bras armé de CURE, était son rôle d'aspirateur géant, un aspirateur à renseignements, constitué par une demi-douzaine d'énormes unités centrales, connectées aux réseaux informatiques du monde entier, qui ronronnaient nuit et jour dans une chambre forte du sous-sol de la clinique et qui répercutaient les données sensibles recueillies sur le terminal de Harold Smith, dans le bureau dont nous venons d'évoquer le décor austère.

De même que tous les chemins mènent à Rome, tous les réseaux de renseignement du monde aboutissaient aux ordinateurs du docteur Harold W. Smith.

Évidemment, des systèmes de tri et de présélection étaient prévus pour alléger la tâche du vieil homme gris, laquelle, cependant, demeurait écrasante.

L'attention du docteur Smith, ce jour-là, était focalisée sur un massacre en règle, perpétré la nuit précédente contre des agents de la DEA qui s'apprêtaient à effectuer une saisie de drogue historique dans un entrepôt désaffecté du New Jersey. L'opération, censée se dérouler sur du velours, avait été baptisée du doux nom de « Glow-Worm ».

Tout, dans cette affaire, sentait le piège minutieusement préparé. Les informations qui avaient filtré, comme par hasard, deux jours avant l'arrivée de la drogue. Les deux bateaux chargés de l'acheminer jusqu'au New Jersey qui, comme par hasard, avaient été parfaitement faciles à repérer. Le hangar désaffecté découvert comme par miracle. L'annonce d'une saisie record, préparée à l'avance et prête à être faxée aux agences de presse. C'était gros, presque vulgaire, et Harold W. Smith se demandait comment les responsables des Stups avaient pu faire pour ne rien flairer.

Mais à quoi bon se poser cette éternelle question ? Peut-être était-ce le destin des agences gouvernementales américaines de ne jamais flairer que les événements prévisibles. Lui-même, Harold W. Smith, protecteur du pays depuis près de quarante ans, n'avait pas su anticiper les attaques effroyables du 11 septembre 2001. Le nouveau président lui en avait suffisamment fait grief.

Excès d'informatisation. Pas assez d'agents de terrain infiltrés au cœur des organisations terroristes. Tel avait été le diagnostic de Remo. Un diagnostic posé bien avant cette faillite des services secrets. Peut-être avait-il raison. Et peut-être avait-on d'ores et déjà raté l'occasion de procéder à une réforme de fond des organes de renseignement des

États-Unis d'Amérique. Smith n'avait jamais eu pour habitude de se dérober face à ses responsabilités. Il s'était promis d'y songer.

En attendant, il restait, et de loin, le plus grand espion informatique de l'histoire. Harold W. Smith contrôlait tout, y compris les agences de contrôle comme la NSA qui espionnait le monde. Quand il avait besoin de faire bouger un pion, d'obtenir une autorisation, de lancer une action, Harold Smith n'avait même pas besoin d'en référer au Président. Il entraînait les données dans le système approprié et les choses se faisaient d'elles-mêmes, sans que jamais, bien sûr, n'apparaisse la signature de CURE, le plus secret des services secrets.

Harold W. Smith était le plus grand crack de l'espionnage et du piratage informatiques que la Terre eût jamais porté, tout le moins le croyait-il.

En fait, il était seulement l'un des deux plus grands cracks. En termes de compétences cela n'avait qu'une importance marginale. En termes d'espionnage, cela pouvait changer la face du monde.

Mais nous n'en sommes pas là. À l'heure où nous nous plaçons dans la relation des faits, Harold Smith était en train d'écouter les cassettes audio retrouvées dans le fourgon de la DEA et un mot attira immédiatement son attention. Un nom : Stenron.

Avant de mourir, l'un des techniciens radio affectés à l'opération Glow-Worm l'avait entendu et répété. Il supposait que c'était le nom d'un des membres du service action de la DEA.

Smith enleva ses lunettes sans monture et se frotta pensivement l'arête du nez.

— Stenron..., murmura-t-il à haute voix. Stenron... ça lui disait quelque chose mais impossible d'aller plus loin. La mémoire ne s'arrangeait pas avec l'avance en âge.

Il remit ses lunettes, croqua deux pastilles Rennie pour apaiser son ulcère et avala un fond de café froid dans un gobelet de carton paraffiné qui traînait depuis plusieurs heures sur son bureau. Le directeur de CURE grimaça. Pas fameux le café froid sans sucre par-dessus le plâtras gastrique... Puis ses doigts se remirent à courir, vifs et silencieux comme des papillons, sur le clavier encastré dans sa table de verre trempé.

Moins d'une minute plus tard, le mystère s'éclaircissait : Stenron était une nouvelle société d'investissement dans la distribution de l'énergie électrique. Smith, maintenant, se souvenait. Il avait été interpellé par cette affaire qui lui rappelait un peu celle d'Amazon.com, dont les actions avaient connu une ascension fulgurante alors que ses activités venaient à peine de commencer et

n'avaient encore rien rapporté. Mais, à la différence d'Amazon.com, Stenron n'était pas une start-up, c'était une entreprise classique qui venait de se créer et semblait ambitionner de dévorer tout ce qui, outre la distribution proprement dite, concernait la production, le stockage et la fourniture de l'électricité.

Smith se rappelait avoir été intrigué par l'aspect nébuleux de son fonctionnement et de ses statuts puis il avait cessé d'y penser. Après tout, Stenron n'était guère différente de nombreuses entreprises nouvelles, qui se cherchaient un peu au démarrage. Elle présentait, par ailleurs, tous les dehors de la respectabilité, avec des audits régulièrement effectués par Lippincott, Forsythe & Butler.

En comparaison du vent de folie qui avait soufflé sur les actions des start-ups à la fin des années 1990, l'engouement pour Stenron était presque anecdotique.

Tout de même... La coïncidence était trop étrange. Bien sûr, il pouvait s'agir de toute autre chose mais, Stenron, décidément, ne ressemblait pas à un nom de famille. Comment se faisait-il qu'il ait été prononcé par un agent de l'opération Glow-Worm ?

Harold W. Smith poursuivit ses recherches et ne tarda pas à découvrir avec stupeur que la cote des actions Stenron avait encore connu une montée en flèche depuis le début de la matinée.

Finalement, peut-être l'affaire méritait-elle qu'on s'y arrête...

Le directeur de CURE était en train de se connecter sur Lippincott, Forsythe & Butler lorsque soudain, une petite icône rouge en forme d'œil se mit à clignoter dans l'angle inférieur droit de son écran. Cela faisait des années qu'il n'avait pas reçu ce signal.

— Juste Ciel ! s'exclama Harold Smith.

Le docteur Smith avait coutume de puiser ses exclamations dans ce genre de registre, ce qui lui valait de fréquents sarcasmes de la part de Remo.

Cet œil rouge clignotant sur son écran était un signal en provenance d'un de ses raiders, les petits logiciels espions, conçus par ses soins, et qui remplissaient deux fonctions : un rôle d'investigation et de pénétration dans les réseaux les mieux protégés pour permettre l'approvisionnement des ordinateurs de CURE en renseignements ultra-secrets et, simultanément, un rôle d'alerte pour le cas où quelqu'un essaierait de forcer les barrières interdisant l'accès à ces mêmes ordinateurs.

Il était peu probable qu'un *hacker* de génie ait réussi à fracturer le système de Smith mais, selon toutes les apparences, quelqu'un quelque part avait flairé sa piste et tentait de remonter jusqu'à lui.

— Diable, diable ! grommela Harold Smith de sa voix aigrette.

Il ne manquait plus que cela !

Aussitôt, il éteignit son système et mit en place les nombreux verrous qu'il avait prévus pour ce genre de circonstances.

Si quelqu'un avait réussi à détecter la trace de sa présence pirate dans les réseaux des services secrets, cela avait trois conséquences possibles. Soit il se mettait immédiatement au travail pour renforcer les protections du système, soit il recherchait le limier pour le faire disparaître, soit il mettait fin à l'existence de CURE.

C'était prévu ainsi dans les statuts du service mis en place dans les années 1960 par le jeune Président d'alors qui devait, quelques mois plus tard, mourir assassiné à Dallas par un sinistre 22 novembre.

Mettre fin à l'existence de CURE était une solution ultime à laquelle Harold Smith n'inclinait guère à recourir pour la bonne raison qu'elle impliquait également de mettre fin à sa propre existence par ingestion de la petite pilule au cyanure qu'il portait toujours sur lui. Il fallait donc tout faire pour tenter de prévenir de nouvelles tentatives d'intrusion dans l'informatique de CURE.

Smith n'était pas totalement démuni mais il lui fallait du temps pour modifier et rendre inviolables tous ses codes. Ensuite, il lui faudrait partir sur la piste du curieux car, pour être de cette race, Smith connaissait bien la psychologie des *hackers*. Augmenter la difficulté ne ferait qu'augmenter l'intérêt du défi. Ce genre de personnage n'abandonnait jamais. Seulement cela tombait fort mal, juste au moment où il venait de lever un lièvre.

Harold W. Smith posa ses lunettes sur son sous-main et se frotta de nouveau le nez.

Si quelqu'un avait réussi à le détecter, il y avait environ quatre-vingt-quinze chances sur cent pour que ce soit un spécialiste basé en Amérique ou dans un pays occidental. Les autres ne possédaient pas de matériel assez sophistiqué. Et, même avec le plus grand talent du monde, ils n'auraient jamais été techniquement capables d'éventer la présence de Smith dans leur cybermonde intime.

Il fallait posséder premièrement un équipement de pointe, deuxièmement des connaissances informatiques très poussées et, troisièmement, une dose de motivation exceptionnelle.

Ces trois éléments fondamentaux incitaient Harold W. Smith à penser que le coup venait de « l'intérieur ». Des services secrets des États-Unis. Pas de preuves, certes, juste de forts soupçons. Et cela ne changeait rien au problème. Nul ne devait, fût-ce flairer l'existence de CURE. C'était une affaire qui concernait Harold Smith, Remo Williams, Maître Chiun et le président des États-Unis. Personne d'autre.

Le secret exigé était tel que dès la fin de leur mandat, les présidents successifs étaient soumis à une petite manipulation baptisée « gommage mnémonique de Sinanju », que Maître Chiun leur faisait subir afin d'effacer de leur mémoire toute trace de souvenir relatif à CURE et à ses agents.

Dernièrement, une mésaventure de taille leur était d'ailleurs arrivée lorsque, à la suite d'une chute sur la tête, un ancien président, pourtant atteint de la maladie d'Alzheimer, avait retrouvé une mémoire indésirable autant que dangereuse (1).

Il fallait donc trouver une parade. Et vite.

Mais, dans le même temps, il fallait continuer à assurer les affaires courantes.

Or, dans l'état actuel des choses, Harold W. Smith ne pouvait faire l'économie d'un coup d'œil dans les affaires de Stenron.

Pour pouvoir se consacrer pleinement à la protection de ses précieux ordinateurs et à la traque de son fouineur, le réflexe ordinaire de Harold Smith aurait été, en principe, de déléguer l'enquête Stenron à ses deux Maîtres de Sinanju.

Or, il avait un petit problème : Remo et Chiun se trouvaient en ce moment au Gabongo-Rubundi pour mettre de l'ordre dans une sombre histoire de trafics variés et de blanchiment d'argent à grande échelle. Les impératifs de la sécurité exigeant qu'ils n'aient pas de téléphones mobiles, le docteur Smith était obligé d'attendre que l'un ou l'autre se décide à le rejoindre.

— Damné contretemps ! pesta Harold W. Smith à haute voix.

Comme tous les blasphèmes de son répertoire, il s'agissait d'un euphémisme.

Notes :

1 – Voir L'Implacable n° 120, *Trou Noir*.

CHAPITRE VIII

Le chef et les femmes étaient en train de débattre de détails pratiques et un malaise durable s'était installé entre Maître Chiun et son disciple lorsque des clameurs retentirent en provenance de la grande case de pisé.

— Eh bien, que se passe-t-il ? demanda le chef Batubizee.

Mina, la femme qui s'occupait de l'intendance depuis la mort de Kalimata sortit précipitamment de la case.

— Seigneur ! s'exclama-t-elle, les frigorifiques ne fonctionnent plus.

Inutile d'être un grand habitué de la vie en brousse pour comprendre le caractère dramatique de la situation. Sous ce climat, sans frigorifiques, c'était la perte très rapide des denrées périssables.

En tant que capitale historique des Gabongo de Kwaanga, Matmouhassa était l'une des rares agglomérations du secteur tribal à recevoir de l'électricité fournie par des panneaux voltaïques dont l'Afrique subsaharienne était en train de s'équiper grâce aux actions conjuguées d'ONG très opiniâtres et de quelques compagnies d'électricité européennes.

Ce progrès permettait à la population de vivre dans des conditions de confort bien meilleures qu'autrefois, quand les villageois étaient contraints à des expéditions, durant fréquemment plusieurs jours avec leur carrioles à âne, pour aller faire recharger les batteries qui leur assuraient l'éclairage et le fonctionnement de quelques appareils ménagers, parfois d'un poste de radio, ou très exceptionnellement d'un récepteur de télévision. D'autres, moins bien lotis encore, devaient réaliser des trajets similaires simplement pour se procurer de quoi alimenter les lampes à pétrole et les quelques groupes électrogènes de la communauté.

À Matmouhassa, on avait franchi ce pas décisif. On possédait aujourd'hui des frigorifiques, regroupés dans la case du chef dont une

grande partie était affectée aux usages collectifs. Il y avait également des ampoules pour éclairer les places, et chaque habitation était dotée d'au moins une prise de courant. Cela pouvait sembler peu de chose mais la vie en avait été révolutionnée. Mais, simultanément, Matmouhassa était devenue dépendante de l'électricité. Aucun retour en arrière n'étant, bien sûr, imaginable.

— Un seul frigorifique ou l'ensemble ? s'enquit Batubizee qui avait clairement une idée en forme de soupçons derrière la tête.

— Les quatre frigos viennent de s'arrêter, précisa Mina.

— Tous en panne en même temps...

Batubizee se dirigea vers la case, suivi de son fils, des deux guerriers, de Remo et de Chiun.

— Nous y allons, puisqu'il le faut, Petit Père. Mais ne croyez pas que vous y échapperez longtemps. Disons que c'est simplement partie remise : parce qu'il faudra bien que vous m'expliquiez un jour tout ce que vous savez au sujet du Maître-Qui-N'a-Jamais-Eté.

— Nous en reparlerons, couina le vieil Asiatique d'un air fortement contrarié.

Sitôt entré, Batubizee fit le constat de la situation. Inutile pour cela d'être un grand technicien. Il lui suffit d'actionner l'interrupteur principal.

— Pas de courant. Nous avons été coupés.

Le ton sur lequel il exprimait les faits donnait à penser qu'il n'était pas surpris.

— Vous croyez qu'il s'agit d'autre chose que d'une panne ? demanda Remo.

— C'est sûr.

— Sabotage ? s'enquit le Maître de Sinanju.

Le chef gabongo hocha gravement la tête.

— Je redoutais déjà une perfidie de ce genre de la part de l'Alliance de Fingerfoek quand ils ont organisé ce grand rassemblement de gangsters sur leur base de loisir.

— L'Alliance de Fingerfoek est morte, dit le vieux Coréen d'un ton tranchant.

— L'armée a pris la relève, déclara Batubizee. Vous aviez raison de craindre un acte de malveillance.

— Que voulez-vous dire ? s'étonna Remo. Ils auraient déplacé autant de forces simplement pour vous priver de courant ?

— Il s'agit d'une manœuvre d'intimidation préliminaire avant de passer aux choses sérieuses, supposa Batubizee. Voilà pourquoi ils

n'approchent pas davantage. Les panneaux photovoltaïques se trouvent près de Laroumé.

— Vous avez une solution de dépannage pour vos réserves alimentaires ?

— Il faut faire repartir les vieux groupes électrogènes, répondit le chef. Mais ça ne pourra être que du provisoire. S'ils nous coupent l'accès à l'électricité, ils peuvent tout aussi bien nous couper celui du pétrole. Non seulement le niveau de nos réserves est bas, mais nos équipements actuels sont plus voraces en énergie que les appareils de jadis. Cependant, nous n'avons pas le choix... Nous allons être contraints de nous rabattre sur cette solution de fortune.

— Combien de temps vos frigos peuvent-ils tenir sur leur réserve de froid ?

— Nous ne sommes pas dans un appartement de Boston, Remo, mais en Afrique Équatoriale. Nous avons très peu d'autonomie. Si nous ne faisons rien, d'ici quelques heures, nos réserves alimentaires commenceront à souffrir et, dans moins de trois jours, nous n'aurons plus rien à manger. Ce qui nous obligera à revenir à notre économie ancestrale de chasse et de cueillette.

— C'est ce qu'ils attendent, déclara Baba. Que nous soyons tous éparpillés dans la forêt ou la savane à chercher notre subsistance. Nous serons bien plus faciles à exterminer.

— OK, dit Remo. Occupez-vous de remettre vos groupes électrogènes en service, Maître Chiun et moi nous nous chargeons d'aller vous faire rétablir l'électricité.

Ils sortaient de la case, laissant Batubizee donner ses directives, lorsque Baba les rejoignit.

— Ils se débrouilleront très bien tout seuls. Je vous accompagne. Lagrené et Koudama, vous venez avec moi.

Remo et Maître Chiun s'interrogèrent du regard.

— Laissons-les venir, dit Remo d'une voix audible pour le seul Maître de Sinanju. Même s'ils ne nous aident pas, ils ne peuvent pas nous gêner. Ce sont de jeunes hommes sportifs et habitués au terrain.

Maître Chiun acquiesça d'un mouvement de tête maussade. C'était visiblement à contrecœur qu'il admettait la participation des Gabongo à leur petite expédition mais Remo sentit que, pour une fois, il n'avait pas envie d'entrer en conflit avec lui.

*

* *

Bangaré avait du mal à le croire. Hier soir encore, il tirait le diable par la queue en essayant de racoler le client devant l'aéroport de Dhiboofee, le client pas trop regardant qui accepterait de prendre

place à bord de sa 305 démolie, et, au milieu de la nuit, il pénétrait au ministère de la Police et des Armées avec Mateko I^{er}, puis ce matin il se pavanait dans El-Modrar à bord d'une Cadillac Seville beurre-frais et enfin, maintenant, tout nu sur la moquette de la luxueuse antichambre d'une suite de l'hôtel *Itzshiken*, il batifolait à cœur joie entre les cuisses hospitalières de Lizzy Pepper.

La grande, la célèbre, la sublime Lizzy Pepper ! La chanteuse du groupe des Pepper Sisters !

— Oui, mon grand félin musclé, roucoulait Lizzy. Je suis ta proie sans défense. Dévore-moi toute crue !

« Grand félin musclé »... C'était elle qui lui avait trouvé ce nom.

Bangaré n'en était pas mécontent. Il se voyait assez bien totémisé sous la forme d'un félin. Un puma par exemple, pour faire américain.

Mateko avait à faire. Après avoir reçu le groupe au champagne, comme il se devait, le vieil empereur avait annoncé qu'il sortait pour la matinée, seul, et il avait demandé à Bangaré de veiller au bien-être de ces demoiselles en attendant son retour.

Veiller au bien-être de ces quatre gazelles ne semblait pas être une mission démesurément éprouvante pour le valeureux Bangaré.

— « OK », avait-il dit, tout joyeux, à la consigne de Mateko. Et « ouf », avait-il ajouté quand Moussa et Werisod étaient arrivés pour lui prêter « main » forte. Les Pepper Sisters étaient des ogresses affamées et, Bangaré pouvait en témoigner, leurs paroles hardies de l'aéroport n'avaient pas été prononcées en l'air. À l'inverse de certaines jeunes personnes d'apparence libres et délurées qui se grisaient de mots et en promettaient toujours plus qu'elles ne voulaient en donner, les frangines, elles, ne s'étaient pas fait prier pour traduire leurs paroles en actes. Il avait même fallu déployer des prodiges d'ingéniosité et de diplomatie pour arriver à les contenir sans les vexer en attendant l'arrivée de Moussa et de Werisod. À tel point qu'à un moment particulièrement tendu, le malheureux Baluba avait cru qu'il allait devoir à lui seul honorer les quatre jeunes personnes.

Les chaussures à semelles compensées, les boléros argentés et les petits shorts blancs avaient voltigé dans le salon. Enlacées à leur partenaire de circonstance, Fizzy, Lizzy et Dizzy étaient vautreées à distance à peine respectable les unes des autres, sur les poufs et les tapis de luxe du *Itzshiken*.

Tout allait bien et les réjouissances battaient leur plein. À un

détail prêt. Ces étourdis de Moussa et Werisod avaient oublié d'amener le quatrième larron commandé pour compléter le cheptel d'étalons et la pauvre Brizzy, étendue sur un sofa, regardait d'un œil morose ses trois sœurs s'ébattre en gloussant.

Par intermittence, la délaissée exprimait sa détresse en poussant de petits soupirs pitoyables.

« Pourvu que ces dévoreuses m'en laissent un peu », semblaient dire ses plaintes déchirantes lorsque quelqu'un s'annonça sous la forme de coups discrets frappés à la porte. Brizzy, la seule à être libre et en tenue décente, se leva et alla ouvrir.

Le garçon d'étage faillit lâcher le seau à champagne qu'il apportait sur ordre de Mateko. Mais l'homme avait du réflexe. Il évita in extremis la catastrophe, sous le regard admiratif et caressant de la jeune Pepper.

— Entrez, susurra la pulpeuse Américaine en passant une langue gourmande sur ses lèvres rose-argent. Vous prendrez bien une petite coupe avec nous.

— Salut, Ousmane ! lança Bangaré en se dévissant le cou pour voir qui arrivait sans pour autant s'interrompre dans sa besogne.

— Ban... Bangaré..., murmura le garçon d'étage. C'est toi ?

— C'est bien moi, collègue ! Allez, entre et mets-toi à ton aise. Ne fais pas le timide et ne sois pas désobligeant. Tu vois bien que Miss Brizzy brûle de faire plus ample connaissance.

Ousmane était un grand Peul, à la peau à peine foncée, au corps svelte et au regard d'or. Fizzy cessa une seconde de lutiner Werisod pour le contempler et sembla regretter de ne pas avoir attendu.

Puis la voix de la sagesse trancha et elle se remit vaillamment à l'ouvrage en se disant qu'avec un peu de chance, on aurait peut-être le droit, tout à l'heure, de piocher dans l'assiette des autres.

— C'est que..., protesta Ousmane, je... je suis de service...

Brizzy avait déjà claqué la porte et, déjà, n'avait plus sur le corps que ses lunettes noires et ses souliers à hautes semelles.

— J'appelle la direction pour dire que nous avons besoin de vous, déclara-t-elle avec un nouveau coup de langue sur ses lèvres brûlantes. Ousmane, ajouta-t-elle d'une voix rauque. Ousmane... Ousmane... Ousmane...

Le grand Peul pâle déglutit et déposa son seau à champagne sur un guéridon.

Au téléphone, l'affaire fut réglée en deux phrases. On ne discutait pas les *desiderata* des Pepper Sisters.

Ousmane était musulman et ne buvait pas de champagne mais

cela ne lui interdisait pas certaines autres activités.

Il en fit la démonstration pour le plus grand bonheur de Brizzy Pepper.

Les Pepper Sisters avaient la volupté sonore et sans bémol. Déformation professionnelle, sans doute. Le premier à se faire surprendre fut Moussa lorsque Dizzy, en pleine extase, entonna tout à coup :

— Didihi.

— Didilidiii..., fit Brizzy en écho.

— Didilihiididiii..., enchaîna Fizzy.

— Didilihiidiliiiii..., reprit Lizzy en vibrant comme la corde d'un arc entre les bras de Bangaré.

Pour finir, les frangines culminèrent, toutes les quatre ensemble, dans un accord parfait en point d'orgue :

— Didilidilidoooo...

— C'est Didilidi Dilk To, leur grand tube, expliqua Bangaré, le plus pepperolâtre des garçons.

— Ces Occidentaux ont de bien étranges coutumes, s'esclaffa Werisod.

— Ce n'est pas une coutume, dit Lizzy. C'est simplement que nous nous donnons toujours corps et âme dans ce que nous faisons. Notre vie intime et notre vie scénique ne font qu'une.

— C'est très charmant, commenta Moussa, épuisé par les appétits de Dizzy mais heureux comme un séraphin en paradis.

— Nos vies ne font qu'une, *et nous-mêmes ne faisons qu'une*, précisa Fizzy qui n'avait pas renoncé à ses visées sur Ousmane. C'est bien simple : nous partageons tout.

Finalement le grand Peul pâle accepta une coupe de champagne et, comme Brizzy faisait des manœuvres d'approche évidentes en direction de Werisod, il ne tarda pas à rouler dans les coussins en compagnie de Fizzy.

Moussa en aurait bien fait autant avec l'autre Pepper Sister mais Bangaré avait sa Lizzy, et il n'était pas question pour lui de la lâcher. Et comme Lizzy semblait aux anges entre les bras de son « grand félin musclé », force fut au policier de garder Dizzy.

Ainsi va la vie...

Pendant que Bangaré et ses camarades de jeu prenaient du bonheur en compagnie des Pepper Sisters, Mateko, sa valise à la main, faisait une entrée discrète par la porte des VIP de la Gabongo-Rubundan Financial Economic Loan & Deposit Bank.

L'illustre empereur, et géniteur de la non moins illustre Mme Feroza, fut aussitôt introduit dans le bureau du directeur qui le reçut avec les égards et l'obséquiosité dus à son rang mais, ne nous voilons pas la face, à l'importance du magot que ce dernier venait également déposer.

Comme tous les gens bien informés qu'il avait rencontrés depuis son arrivée, le directeur de la Garfield Bank expliqua à Mateko qu'on n'avait pas revu la merveilleuse Mme Feroza, ni le bien-aimé ex-président Omer Djembé ni, non plus, le très compétent M. le ministre Deferens, depuis qu'ils avaient quitté la base de loisir de Fingerfoek à destination de la mine d'or de Matmouhassa.

Ce qui conforta le vieux Tzimgabwéen dans la pertinence de sa décision concernant l'intervention de Tumba-Tumba en territoire gabongo.

Aussitôt sorti de la banque, après y avoir déposé ses biens, Mateko prit un taxi et se fit conduire à la poste centrale d'El-Modrar. Là, adoptant un profil bas, il demanda une cabine pour une communication en international.

La poste présentait deux avantages. Premièrement, on avait quelque chance que le téléphone fonctionne convenablement. Deuxièmement, à partir d'El-Modrar, il était pratiquement impossible d'être espionné par d'autres personnels que ceux du ministère de la Police et des Armées. Or, s'il était une personne avec laquelle il n'avait guère de secrets en ce monde, c'était certainement Elroy Deferens, précisément ministre de la Police et des Armées de la République de Gabongo-Rubundi.

Mateko I^{er} patienta sagement, sans menacer qui que ce fût de le transformer en crapaud asthmatique ou en rat édenté.

Il lui fallut donc attendre une vingtaine de minutes avant qu'un employé, coiffé d'un turban à plusieurs étages, lui annonce qu'il allait avoir une ligne disponible.

Mateko tira un petit papier de sa poche et composa un numéro en Europe. On décrocha à la cinquième sonnerie.

— *Pronto* ! fit une voix féminine.

— *Voglio parlare con Don Anselmo* (1), articula difficilement le vieux Tzimgabwéen.

— *Chi parla* (2) ?

Mateko mit la main devant sa bouche et baissa le ton pour se présenter.

La femme baragouina quelque chose qui lui échappa, il entendit des parasites, quelques sifflements, puis une voix râpeuse annonça :

— Anselmo Scubisci, j'écoute.

— C'est moi, Mateko. Je vous appelle pour vous annoncer que le dépôt est fait.

— Vous avez pris les précautions d'usage ? lui demanda son interlocuteur.

— Bien évidemment. Je suis au bureau de poste central et, si quelqu'un nous espionne, ce ne pourra être que Deferens.

À plusieurs milliers de kilomètres de l'Afrique, sous la véranda ensoleillée de sa maison de Sicile, le vieil homme à la voix râpeuse ne put s'empêcher de sourire. Ainsi donc Mateko I^{er}, jadis craint de tous sur le Continent Noir, ignorait la mort de Deferens et donc celle de sa fille. Le monde avait vite fait de se passer de ceux qui l'avaient naguère fait trembler.

« *Sic transit gloria mundi* », songea sans rien dire le *capo* mafioso, comme l'auraient sans doute fait ses ancêtres quelques siècles plus tôt, car après tout, les Romains devaient bien aussi être les ancêtres des Siciliens.

En attendant, le fait que Mateko ignorait encore tout ce qui s'était passé au Gabongo-Rubundi arrangeait bien ses affaires. Le vieux Nègre devait croire qu'il y avait encore un avenir pour lui et pour ses sous.

Pour ses sous, pas de problème. Ils allaient tomber dans l'escarcelle de Stenron et, par voie de conséquence, dans celle de la famille Scubisci.

Pour l'ex-empereur, par contre, le futur se dessinait sous un jour plutôt sombre.

— C'est la saison des pluies chez vous, non ?

— Euh, oui, répondit Mateko, étonné. Pourquoi ?

Don Anselmo commençait-il à faire du gâtisme ?

— Pour rien, pour rien, fit la voix râpeuse. Je me disais juste que le ciel doit être bien gris au-dessus de votre tête, c'est tout.

— Bien gris, en effet, confirma Mateko, presque inquiet de ce subit intérêt pour la météo.

La question suivante restaura la confiance qu'il avait toujours eue en la personne de Don Anselmo Scubisci :

— Vos actifs ont-ils été réalisés ?

— Pas encore. Mais ce sera vite fait. Juste le temps pour le directeur de la Garfield Bank de prendre les dispositions nécessaires.

— *Bene, benissimo*, commenta avec satisfaction le vieux mafioso. Vous ferez tout convertir en actions Stenron.

— *Tout ?* sursauta Mateko, de nouveau inquiet quant à la santé mentale de Don Anselmo. Vous ne trouvez pas cela un peu risqué ?

— Écoutez, Mateko, depuis combien de temps me faites-vous confiance pour vos placements dans l'économie occidentale ?

Le vieux tyran réfléchit un moment.

— Vingt ans... Vingt-cinq, peut-être.

— Avez-vous déjà eu une mauvaise surprise ?

— Jamais, reconnut le Tzimgabwéen.

Anselmo Scubisci lui laissa le temps de méditer quelques secondes puis asséna l'argument qui lui avait jusque-là valu l'assentiment de ses « clients » habituels :

— Avec Stenron, je vous garantis la culbute complète en deux ans.

Vous êtes encore bien jeune, comparé à moi, *caro* Mateko, mais nous avons tous deux atteint un âge auquel les placements rémunérateurs à court terme deviennent de plus en plus séduisants.

— C'est juste, convint le « *caro* » Mateko.

— De plus, reprit Scubisci, pareil à un commerçant évoquant une question anodine, vous bénéficiez de l'assurance spéciale. Vous n'avez pas oublié de la souscrire, j'espère.

Depuis quarante ans, Anselmo Scubisci était spécialisé, entre autres activités, dans l'investissement « propre » de l'argent sale. Le placement de l'argent de la pègre, des dictateurs et des aigrefins d'envergure planétaire. Après une si longue période d'exercice, le vieux mafioso et ses employés avaient la confiance aveugle de bon nombre de leurs clients. Et c'était là le propre des escrocs : inspirer confiance aux pigeons. Aujourd'hui, l'heure du grand retournement avait sonné. Le moment était venu d'escroquer les escrocs.

L'assurance, c'était l'atout décisif du système Scubisci. En cas de rendement inférieur au taux promis, elle garantissait au porteur d'un nombre donné d'actions Stenron – un nombre suffisamment élevé pour pousser l'investisseur à se mouiller mais, également, pour conférer de la crédibilité à l'engagement – le remboursement sur cinq ans d'une fois et demie le capital investi, soit tout de même un joli profit de cinquante pour cent.

Bien évidemment, c'était là que résidait le piège la carotte pour le spéculateur trop gourmand et, en même temps, sa perte. Le système

Scubisci était d'une simplicité enfantine. Il lui avait été suggéré par un vieil artiste de sa connaissance, jadis condamné à vingt ans de prison pour fausse monnaie et dont il avait fait son « concessionnaire » aux États-Unis d'Amérique : Sol Sweet.

À l'aide d'un scanner et de son incontestable talent de faussaire, ce « vieil artiste » falsifiait les polices d'assurance, pour faire d'Anselmo Scubisci le légataire universel de chaque gros souscripteur. Il ne restait plus au vieux parrain qu'à organiser la disparition prématurée de ces malheureux gogos et le tour était joué.

Tel était le principe de base. Avocat d'affaires véreux mais compétent, Sol Sweet avait, accessoirement, apporté au système toutes les mises au point nécessaires afin de le faire fonctionner suffisamment longtemps pour en assurer la rentabilité.

Voilà pourquoi les initiés avaient confidentiellement et poétiquement surnommé le site internet de Stenron « Homicide.com ».

L'une des grandes astuces de Sweet, outre le fait de commander des audits réguliers chez Lippincott, Forsythe & Butler, avait été d'épargner les petits et même les moyens porteurs, afin de ne pas éveiller l'attention du grand public et de la SEC (3). La deuxième grande astuce, après la triste disparition d'un actionnaire, consistait, au lieu de faire tomber ses avoirs directement dans la bourse de la famille Scubisci, à réinvestir dans Stenron le produit du crime, ce qui avait pour effet un gonflement avantageux de la valeur du titre.

En attendant l'effondrement, c'est-à-dire le jour où Scubisci vendrait tous ses titres en bloc.

Pour le *capo* Anselmo Scubisci, le système présentait un troisième avantage non négligeable. Il lui permettait de liquider un certain nombre de ses anciens amis tout en conservant leurs avoirs dans ses affaires.

Il fallut moins d'une minute de conversation par satellite pour que le vieux tyran se laisse convaincre par les arguments du vieux mafioso.

Don Anselmo Scubisci raccrocha, l'air satisfait, but une gorgée de café, reposa sa tasse sur la table de jardin métallique, reprit le téléphone sans fil que la femme de chambre lui avait apporté, et composa un numéro programmé dans le répertoire du petit appareil.

— Sol Sweet, j'écoute, répondit une voix ensommeillée arrivant du Nouveau Continent.

Ensommeillée mais sans la moindre nuance de reproche. Sol Sweet savait que pour l'arracher des bras de Morphée à cette heure matinale, son correspondant était nécessairement une personnalité.

— Dites-moi, Sol, attaqua Don Anselmo sans saluer ni même se

présenter, savez-vous s'il reste au Gabongo-Rubundi quelqu'un qui soit en mesure de nous régler un petit problème d'assurance ?

Sweet n'avait pas besoin de plus amples explications. Pour Homicides.com, il n'existait qu'une façon de régler les problèmes d'assurance. Homicides.com était la digne héritière de la Murder Inc. de l'époque glorieuse où sévissaient Lucky Luciano, Johnny Rosello, Sam Giancana et autres célébrités de la pègre. Car Homicides.com était l'entreprise qui allait s'arroger la vedette dans l'histoire criminelle du XXI^e siècle.

— Après le sort de l'Alliance, j'ai peur qu'il ne reste plus grand-monde. Je regarde cela tout de suite.

Sol Sweet avait pris un ton de circonstance mais ni lui ni Don Anselmo n'avaient pleuré les disparus de l'Alliance de Fingerfoek. Car une telle organisation au plan international ne pouvait que leur faire de l'ombre. Quels qu'ils fussent, ceux qui avaient fait cela leur avaient involontairement donné un sérieux coup de pouce. Pour le mafioso et son bras droit américain, en effet, la chose ne faisait aucun doute : les gros bonnets réunis pour conclure cette Alliance sur la base de loisir de Fingerfoek avaient été liquidés.

Pour qu'ils restent si longtemps sans donner signe de vie, il ne pouvait en être autrement.

Anselmo Scubisci entendit Sol Sweet se lever puis il y eut un « bip » caractéristique lorsque l'avocat alluma son ordinateur. Merveille de la technique qui lui permettait de capter des signaux aussi infimes provenant de si loin.

— Une seconde de patience, dit l'avocat. Il faut que ça chauffe.

Scubisci attendit, placide et froid comme un serpent aux aguets, tout en terminant sa tasse de café. Puis Sol Sweet annonça :

— Il reste Tonino Fungillio. Je crois bien que c'est tout.

— Tonino est un garçon qui a fait ses preuves, déclara Scubisci. Pensez-vous qu'il soit capable de travailler en solo ?

— Tout dépend de la cible à traiter, répondit Sol Sweet.

— Un vieil empereur déchu ne me semble pas être une cible bien difficile..., avança le mafioso.

— Vous parlez du père de Mme F. ? s'enquit son interlocuteur américain.

— Celui-là même, dit Scubisci.

Les risques d'écoute étaient minimes et, en cas d'écoute aléatoire, les risques de susciter l'intérêt des systèmes étaient presque nuls, mais il convenait tout de même de respecter les règles de base de la prudence.

— Tonino Fungillio devrait être à la hauteur, affirma l'avocat. Je pense même qu'il sera heureux de pouvoir se rendre utile.

— Parfait, conclut Anselmo Scubisci. Contactez-le et confiez-lui la succession du Guépard-Grondant.

— Je m'en charge sur-le-champ.

— *Ciao*, Sol, et bonne fin de nuit, dit Anselmo.

Il n'avait pas cette cordialité avec tous ses employés mais Sol Sweet n'était pas un employé ordinaire. C'était même l'un de ceux qui lui donnait le plus de satisfaction.

Notes :

1 – Je veux parler à Don Anselmo,

2.– Qui est à l'appareil ?

3 – Securities & Exchange Commission : Commission des Opérations de Bourse.

CHAPITRE IX

La traversée des étendues de forêt et de brousse qui séparaient Matmouhassa de Laroumé se fit sans encombre. De temps à autre, lorsqu'ils croisaient une piste, Remo et ses compagnons rencontraient des villageois, qui tirant une charrette à bras, qui monté sur un âne, qui pédalant sur une vieille bicyclette, beaucoup de femmes aussi qui, avec une élégance sublime, portaient sur la tête des charges impressionnantes qu'elles allaient vendre sur les marchés, parfois à des distances importantes. Ils croisèrent une ou deux pétrolettes, pas une seule voiture.

À chaque fois, les gens leur tenaient le même discours : les soldats, des Rubundi pour la plupart, se comportaient comme des brutes. Cela n'étonnait personne.

— J'ai du courir comme une folle et me cacher dans les hautes herbes pour leur échapper, raconta une femme vêtue d'un boubou bleu pétrole décoré de fruits jaunes, orange et verts. Et avec ça à trimballer, ça n'a pas été du gâteau, ajouta-t-elle en désignant le grand panier rond qu'elle portait sur la tête avec cette maestria inégalée des femmes d'Afrique noire et dans lequel une prodigieuse pyramide d'ignames se dressait comme un gigantesque pied de nez aux règles de l'équilibre.

— Ils voulaient vous prendre vos légumes ? demanda le Maître de Sinanju, étonné à l'idée que les soldats gabongo-rubundais en soient réduits à voler les ignames d'une pauvre paysanne.

La doudou éclata de rire.

— Bien sûr que non, petit homme à la peau safranée. Mes ignames ! Tu plaisantes ? C'est à ma boutique qu'ils en voulaient, tu penses bien !

— « Petit homme à la peau safranée... », railla Remo. C'est joli et ça vous va très bien. Je vais tâcher de m'en souvenir.

— On reconnaît là une bonne cuisinière, ajouta Baba.

Sourd à leurs sarcasmes, Maître Chiun demanda :

— Votre boutique ? Vous transportez votre boutique avec vous ?

Un nouvel éclat de rire sonore fit vibrer l'air chaud et humide de la piste.

— Évidemment que je transporte ma boutique avec moi, qu'est-ce que tu crois ! que je vais la laisser à la maison ?

Remo et les trois Gabongo se pinçaient pour ne pas rire. Ce n'était pas le moment de blesser le vieux Coréen.

Soudain, la femme se tourna vers eux et demanda, incrédule :

— Il ne sait pas ce que c'est, vous croyez ? Vraiment ?

— Je crois, dit Bangaré.

Remo confirma.

— Vraiment.

— Mais ma boutique, c'est ça ! s'exclama la doudou, hilare tout en pointant l'index vers la zone rebondie de son anatomie à laquelle elle donnait ce nom.

— Oooh..., fit simplement le Maître de Sinanju en hochant sa tête d'oiseau déplumé.

La femme reprit son chemin en saluant chacun comme il se devait et en conseillant à tous la plus grande prudence pour le cas où ils viendraient à rencontrer les soldats.

— Nous agirons au mieux, promet Chiun d'un air sibyllin.

— Adieu, vieil homme, salua la paysanne en agitant la main. Tu as une très jolie robe.

— Dites, les gars, lança l'Implacable à la cantonade, vous n'avez pas l'impression que « l'homme à la peau safranée » est en train de nous piquer un fard. Le regard circulaire et furibond que décocha le Maître de Sinanju autour de lui coupa à tous la plus petite envie de répondre à l'impertinence de Remo et le groupe repartit en silence dans la direction de Matmouhassa.

Plus ils progressaient, plus les habitants leur signalaient de rapines et de viols commis par les militaires. On faisait même état de deux morts, un enfant et un vieillard transformés en bouillie sanguinolente par les chenilles des chars parce qu'ils n'avaient pas dégagé la route assez vite.

Et, partout, les Gabongo se plaignaient de ne plus avoir d'électricité...

C'est lorsque la petite expédition arriva en vue des premiers véhicules militaires qu'Arnold rejoignit ses nouveaux amis.

— Tiens, te voilà, toi ! dit Babacar en lui assenant une grande claque sur l'épaule. Tu as encore été courir la gueuse, je parie !

Maintenant qu'il ne le craignait plus, le fils du chef Batubizee semblait s'être pris d'affection pour le grand singe.

L'animal le sentait bien car il prit la tape pour ce qu'elle était, une marque de bienvenue et non d'agression.

Les Maîtres de Sinanju, quant à eux, n'étaient pas étonnés. Leurs sens aiguisés les avaient informés et de l'arrivée du gorille et de la proximité des troupes.

Un véritable barrage circulaire avait été établi autour des panneaux solaires. Deux chars avaient le canon pointé vers l'étendue mi-forêt mi-savane par laquelle ils arrivaient et qui constituait une sorte de transition un peu floue entre les deux formes de végétation. Deux autres chars menaçaient la petite ville de Laroumé, en contrebas, et le dernier couvrait la piste.

— Je vais aux renseignements annonça Maître Chiun.

Stupéfié son monde, le vieil homme s'élança vers un bouquet de bambous qui poussaient à une dizaine de mètres autour d'un petit plan d'eau marécageux. Il lui fallut environ trois secondes pour l'atteindre.

Babacar, Lagrené et Koudama le regardèrent bouche bée.

— Incroyable, le papy ! s'exclama Lagrené.

— À le voir, on jurerait qu'il est au bout du rouleau et il cavale comme une antilope, dit Koudama.

— C'est ça être Maître de Sinanju, commenta Baba d'un air averti.

Évidemment encore plus averti que lui, Remo savait que ce vieux renard de Chiun était très loin d'avoir donné le maximum de ses possibilités. Et cela, uniquement pour impressionner les trois jeunes Gabongo car, s'il avait réellement couru vite, Babacar, Koudama et Lagrené n'auraient pas pu suivre son trajet. C'était le principe du déplacement furtif de Sinanju : bouger à une vitesse telle que l'œil humain ne soit pas en mesure de fixer votre image.

Trois secondes passèrent encore et Maître Chiun réapparut, perché à quatre mètres du sol, en haut de la tige d'un gros bambou, laquelle n'avait pas balancé, ni même frémi. La main en visière au-dessus de ses yeux noisette, il fit un tour d'horizon.

Pour le retour, le vieux Chiun se surpassa.

— Il y a une centaine d'hommes en armes autour des panneaux solaires, annonça-t-il.

Les Gabongo se retournèrent et, une fois de plus ne purent masquer leur surprise. Chiun était derrière eux, près de Remo, alors que leurs yeux le voyaient encore au sommet du bambou. Mais, au moment même où ils prenaient conscience de cette anomalie, la silhouette fluette du Coréen se matérialisa visuellement à l'endroit où ils l'entendaient parler. Ils en eurent tous les trois un hoquet de stupéfaction. Mais, bien sûr, ils étaient incapables d'expliquer ce qui leur arrivait. Tout était allé trop vite.

Ahuri, hébété comme un gosse devant un prestidigitateur, Babacar tendit la main gauche vers Chiun et la main droite en direction du bambou.

— Mais... mais... Il est... Il était... On l'entend là, on le voit là-bas et...

— Ce n'est rien, expliqua Remo. C'est ce qu'on appelle l'effet de persistance rétinienne. Pendant une infime fraction de seconde, la rétine garde « en mémoire » l'image qu'elle reçoit. Même si cette image n'est plus là. C'est grâce à cette particularité de l'œil humain qu'une succession rapide d'images donne l'illusion d'un mouvement homogène au cinéma.

Les Gabongo hochèrent la tête.

Même Arnold était médusé.

— Il y a des véhicules tout-terrain, poursuivit Chiun, et aussi de ces gros engins blindés avec des pneus alvéolés sans pression comme le Dragon de Sinanju.

— Des VAB ? demanda Remo (1).

— C'est cela, des VAB. J'oublie toujours ce vilain nom.

Le « [A]Dragon de Sinanju[A] » était l'un des ces engins de transport caractéristique des guerres modernes. Après une mission particulièrement périlleuse, Smith avait, à l'issue de négociations très serrées avec ses agents et particulièrement le vieux Coréen, accepté d'en donner un, en guise de rémunération, à Remo qui l'avait repeint en rouge pompier avec des motifs de dragons (2).

— Ils ont fait sortir les employés du petit centre de production électrique et les ont alignés devant un mur.

— Ils ne vont quand même pas... Baba ne réussit pas à finir sa phrase.

— Ça m'étonnerait qu'ils les tuent, dit Remo, rassurant. Eux aussi ont besoin de l'électricité et je doute fort qu'ils sachent la fabriquer. Non, ils tiennent ces gens en respect simplement pour les empêcher de travailler.

— Ce n'est pas régulier d'imposer la grève à des gens qui ne

veulent pas la faire, dit Maître Chiun.

— C'est bien mon avis, Petit Père, approuva Remo. Allons faire respecter leur droit au travail.

— Je ne vois que cela, approuva Chiun. Allons-y fils.

Suivis d'Arnold, qui batifolait en attrapant des insectes dont il éliminait consciencieusement les ailes et les pattes avant de les grignoter du bout des incisives, les cinq hommes reprirent leur progression.

Babacar regrettait de ne pas avoir apporté de coupe-coupe pour se tailler un chemin dans les arbustes et les hautes herbes, tandis que Chiun et Remo marchaient si légèrement qu'on aurait pu les croire posés sur des coussins d'air. Ils traversaient la végétation dense sans déranger la moindre feuille, le plus petit brin d'herbe.

Ils étaient à une cinquantaine de mètres du détachement quand un joyeux cri d'Arnold, qui venait d'attraper un gros papillon et le dégustait avec délectation, attira l'attention des soldats.

— Halte là ! rugit une voix..., rugissante, précisément. Ne bougez pas !

— Que fait-on, Petit Père ? demanda Remo. On obéit ?

— Cela me semble s'imposer, opina Maître Chiun.

Quatre hommes, armés de Kalachnikov AK-47, s'avançaient vers eux en fendant les hautes herbes comme un brise-glace fend la banquise.

Un peu étonnés de leur attitude soumise, les Gabongo s'immobilisèrent, imitant les Maîtres de Sinanju.

Une demi-minute plus tard, les soldats étaient là, plantés devant eux, transpirant, haletant, moites dans la chaleur humide qui écrasait déjà le Gabongo-Rubundi. Ils avaient été alertés par un cri d'Arnold mais n'avaient pas encore vu le gorille qui était à l'écart et, plus bas de taille que les hommes – exception faite de Chiun qui, malgré ses efforts pour étirer chaque pouce de sa minuscule silhouette, devait accuser moins d'un mètre cinquante sous la toise –, se trouvait entièrement dissimulé dans la végétation.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire, ici ? leur demanda le chef de section, un sergent au front barré d'une balafre en zigzag.

— Nous sommes des touristes, sergent, répondit innocemment Chiun. Nous résidons chez notre ami Batubizee et nous venons intercéder auprès de vous pour lui faire rétablir l'électricité.

— Il est rigolo, le grand-père ! dit le sergent à l'un de ses hommes, avant d'ajouter, en se tournant vers le groupe formé par Chiun, Remo et les Gabongo, dis donc, papy, ce n'est pas toi, le petit

Coréen qui a fait des misères à notre bon ministre, M. Elroy Deferens, et à Mme Feroza ?

— Des misères... Voilà une drôle de façon de s'exprimer ! Mais si, effectivement, vous recherchez le Coréen qui a éliminé ces deux crapules, vous l'avez en face de vous.

L'aveu sans ambiguïté fit l'effet d'une bombe au sergent balafré.

— Ils sont morts ?

— Définitivement, confirma Chiun.

Sur un ordre de leur chef, les trois soldats levèrent leur Kalachnikov.

— Jetez vos armes ! ordonna l'homme.

— Nous n'avons pas d'armes, dit Remo.

— En dehors de celles-ci, chicana Maître Chiun en écartant les doigts pour exhiber ses « couperets d'Éternité », ses ongles immenses et plus redoutables qu'autant de sabres de samourais.

C'est alors que, prenant peut-être conscience de la tension qui montait, Arnold poussa de loin un long couinement en forme d'interrogation.

— Je suis ici, mon nounours, lui répondit le Maître de Sinanju avec une tendresse à laquelle Remo ne se rappelait pas avoir, un jour, eu droit. Viens, viens voir papa.

Un bruit de broussaille annonça l'approche d'Arnold et, quelques secondes plus tard, sa tête hirsute apparut entre les herbes.

— Un gorille ! hurla l'un des soldats. Un gorille à dos argenté !

— Feu ! aboya le sergent.

Apparemment, c'était là son moyen favori de régler les urgences.

Déployant au maximum sa maigre cage thoracique, Chiun se planta devant le canon de la Kalachnikov.

— Qu'est-ce que je fais, sergent ?

— Tire ! répondit le balafré.

Babacar, Koudama et Lagrené ne virent pas la suite. Ils crurent que c'était parce qu'ils avaient instinctivement fermé les yeux afin de ne pas assister à l'horreur de la mort du Maître de Sinanju. En réalité, ils n'auraient rien vu, même en gardant les yeux ouverts.

— Feu ! répéta le sergent, la voix éraillée par la colère et par la peur.

Puis la réalité lui apparut dans toute sa surprenante brutalité : le pauvre bidasse ne pouvait pas tirer car le canon de sa Kalach avait la forme d'un tire-bouchons. Cela avait été si vite que le balafré n'y avait vu que du feu.

— Allez-y, vous autres ! hurla-t-il, maintenant près de l'affolement. Bousillez-moi tout ça, hommes et bête !

Les deux autres soldats mirent en joue le petit groupe.

— Ça, ce n'est pas gentil, dit Maître Chiun.

— Tirez, bon Dieu. Qu'est-ce que vous attendez ?

Un coup de feu claqua. Un seul. Et la tête d'un soldat disparut, éparpillée dans la nature en millions de fragments sanglants. C'était logique puisque le canon de son fusil avait été tordu en épingle à cheveux. Le projectile avait donc suivi cette trajectoire naturelle et l'avait frappé en plein front.

L'autre avait plus de chance. Son canon était noué. Quand son doigt se crispa sur la détente, une rafale crépita et le métal s'éplucha comme une peau de banane.

Arnold sursauta. Il n'aimait pas le bruit des armes à feu.

— Ne t'inquiète pas, mon nounours, ne t'inquiète pas, dit le vieux Coréen en lui grattant affectueusement le sommet du crâne. Papa Chiun est là pour protéger.

— C'est... C'est vous qui avez fait ça ? s'enquit le sous-officier, tout tremblant.

— C'est à moi que vous posez la question ? demanda le vieux Coréen.

Le balafré hocha la tête.

— La première fois, oui, répondit Chiun. La deuxième fois, mon disciple, ici présent, m'a prêté assistance.

De son pouce gauche, prolongé par un long « couperet d'Éternité », il désignait Remo par-dessus son épaule.

Le balafré semblait sidéré. Mais Remo et Chiun savaient déjà qu'il s'apprêtait à commettre l'irréparable. Ils le sentirent se tendre, puis se ramasser sur lui-même avant de bondir en beuglant :

— À mort !

Et il plongeait, fusil en avant, en direction de Maître Chiun. C'était une très mauvaise initiative. Pour lui.

Dans un seul et même mouvement, dont la vitesse et la complexité échappa aux Gabongo, Chiun saisit la Kalachnikov par le cache-flammes et l'envoya voler dans les bambous, tandis que, de son autre main, il empoignait la cheville du balafré et le faisait tourner deux fois dans les airs avant de le relâcher avec un bel élan dû à la force centrifuge.

Le sergent fit un vol plané d'une cinquantaine de mètres et se fracassa contre le tronc d'un baobab qui avait eu la bonne idée de planter ses racines à cet endroit quelques siècles plus tôt. Inutile de

préciser que la rencontre n'était en rien le fait du hasard.

Quand il retomba dans les herbes en poussant son dernier râle, les guerriers Gabongo n'avaient, en tout et pour tout, vu qu'une chose : le kimono de Maître Chiun qui voltigeait avec élégance au-dessus de la végétation.

Peut-être stimulés par la tentative de leur chef, les deux autres soldats passèrent à l'attaque en même temps. Ils foncèrent, tête baissée, sur Remo.

L'Implacable ne bougea pratiquement pas. Il tendit les bras en avant et les deux agresseurs s'empalèrent d'eux-mêmes sur ses index raides comme des pieux.

— Pouah ! Ils sont collants, ces types ! fit Remo en agitant les mains pour se débarrasser de quelques particules de chair collées à ses ongles.

— Je t'avais averti, fils, dit le Maître de Sinanju en revenant vers lui. Ce métier comporte certains désagréments.

— Je savais dès le départ à quoi je m'engageais, Petit Père.

Les coups de feu et le tohu-bohu n'avaient pas échappé aux hommes postés autour des panneaux solaires et un cri s'éleva :

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ?

— Rien de grave, répondit Remo. Nous venons pour l'électricité.

Sur un signe, le petit groupe se remit en marche laissant quatre cadavres dans l'herbe verte et humide. Déjà, dans leur dos, Remo et Chiun entendaient les cris des hyènes qui avaient flairé l'odeur de la mort.

— Nous arrivons ! cria Remo.

Notes :

1 – Véhicules dont l'avant est blindé.

2 – Voir L'Implacable n° 103, *Le Samouraï du rail*.

CHAPITRE X

C'était la première fois que le docteur Harold W. Smith mettait les pieds dans un cyber café.

L'humiliation avait commencé dès son arrivée, quand le gérant du *Genius of the Web* lui avait demandé s'il désirait, moyennant un petit supplément, suivre une formation accélérée pour les seniors.

Cela avait continué lorsque, alors qu'il allait se connecter en catimini sur le site de la CIA à Langley, Virginie, il avait senti comme une présence dans son dos. Se retournant, le directeur de CURE s'était retrouvé nez à nez avec quatre boutonneux, les cheveux gluants, coiffés « effet mouillé » et percés de toute part qui voulaient voir comment le « p'tit vieux » s'en sortait avec la toile.

— Existe-t-il des cabines privées pour surfer en paix ? avait-il demandé au gérant, un « vieux » lui aussi, mais moins croulant, qui devait afficher la trentaine tout au plus.

La réponse, cinglante, lui avait porté le coup de grâce :

— Le *Genius of the Web* est un cyber café, monsieur ! Si c'est un peep-show que vous cherchez allez voir du côté de la Teuteuteud.

— Plaît-il ?

— La Thirty-Third, la Trente-Troisième avenue quoi ! On dit la Teuteuteud depuis au moins trente ans. Faut prendre l'air de temps en temps, pépé !

— Merci, avait grommelé Harold Smith en retournant s'installer à sa console. Il n'est jamais trop tard pour s'instruire.

Lui qui, depuis la création de CURE, avait mis au point dans son bureau de Folcroft les systèmes d'espionnage informatique les plus performants du monde, il se sentait comme un rat dans une cage de laboratoire dermatologique, coincé dans cette espèce de fête foraine où les seuls objectifs poursuivis par une clientèle à peine nubile semblaient être d'amasser un maximum d'argent dans un minimum de temps en jouant en bourse, de gagner des points en jouant à des jeux

idiots, ou de faire les malins en réussissant à fracturer les verrouillages de sites qui n'avaient jamais résisté plus de deux ou trois secondes aux ordinateurs de Smith.

Quelle avanie !

Non seulement les tarifs pratiqués avaient failli le faire tourner de l'œil mais le matériel mis à sa disposition lui semblait un jouet pour classe biberon, tant il était ridicule à côté des unités centrales hébergées dans le sous-sol de la clinique de Folcroft...

Mais il devait trouver à tout prix l'adresse du plaisantin qui avait essayé de le pirater. C'était son devoir, envers son pays et aussi envers la mémoire d'un homme pour qui il avait toujours éprouvé une admiration inconditionnelle : le Président sous les ordres duquel il avait créé CURE.

Et s'il était une chose que, contrairement à beaucoup en cette époque troublée, Harold Smith n'oubliait pas, c'était le sens du devoir.

Alors, pour remplir son devoir, il était prêt à boire le calice jusqu'à la lie.

Pris au dépourvu comme il l'était, il ne voyait pas d'autre solution que le cyber café.

*

* *

Deux officiers à la poitrine couverte de décorations se détachèrent de la formation postée autour des panneaux solaires et s'avancèrent vers Chiun et Remo qui marchaient en tête de la délégation gabongo.

— Qui êtes-vous et que venez-vous faire, ici ? demanda le plus gradé.

— C'est un leitmotiv dans cette armée ? s'enquit le Maître de Sinanju. À moins que vous n'ayez reçu l'ordre de faire dans le comique de répétition...

— Dites donc, l'ancêtre, sachez que les ordres, c'est moi qui les donne ici, aboya l'officier, et votre grand âge ne vous autorise pas à ironiser sur les questions qui vous sont adressées, encore moins lorsqu'elles vous sont formulées par le colonel Apollonius Tumba-Tumba en personne ! Vous avez de la chance d'être confronté à un homme de ma trempe, un homme aussi parfaitement courtois que les...

— Tout simplement que, contrairement à ce que vous dites, vous commandez une armée de grossiers personnages, colonel Tumba-Tumba. Quatre de vos hommes nous ont sauvagement agressés sans même décliner leur identité. Ils ont même tenté de tuer mon compagnon favori, un délicieux animal domestique, avec lequel je me

déplaçais moi et quelques amis. Un déplacement tout à fait pacifique, enchaîna très vite le Maître de Sinanju de sa petite voix haut perchée, puisqu'il s'agissait simplement de vous demander, avec tous les égards dus à votre rang, de rétablir l'électricité de manière à ce que le chef Batubizee puisse marier, comme il se doit, son fils ici présent.

Les « couperets d'Éternité » désignèrent Baba.

Le sourcils haussés se froncèrent au-dessus des yeux de Tumba-Tumba.

— Je ne comprends pas, fit-il d'une voix qui trahissait une réelle absence de compréhension.

Remo chercha Arnold du regard et se rendit compte que l'animal, sans doute écoeuré par le comportement féroce des humains, était en train de filer à travers la savane en direction de Matmouhassa.

— Comment ça, vous ne comprenez pas ? Vous êtes instamment priés de rétablir l'électricité sur le territoire Gabongo, insista Chiun. Est-ce plus clair ainsi ?

— Non, enfin, euh... oui. Ce... ce n'est pas ça. Il n'est pas question de rétablir l'électricité, et d'une. Et de deux, je ne comprends pas de quelle agression vous vous plaigniez, étrange vieillard vêtu de soie multicolore. Vous ne me semblez pas avoir subi de dégâts corporels...

— Il n'aurait plus manqué que cela !

Tumba-Tumba semblait de plus en plus désespéré.

— Commandant Abden Laïout, c'est bien vous qui avez envoyé quatre hommes à la rencontre de ces individus ?

— Affirmatif, mon colonel. Une section de quatre soldats d'élite des troupes de commando, conformément à vos ordres, répondit l'autre officier.

Tumba-Tumba réalisa alors que la section d'élite en question manquait à l'appel et l'esquisse d'une conjoncture qui ne lui était pas venue à l'esprit se dessina soudain.

— Non ! Ne me dites pas que...

Chiun écarta les bras d'un air navré.

— Hélas si. Ils ne nous ont guère laissé le choix.

— Vous les avez...

— C'était eux ou nous, colonel, expliqua le vieil Asiatique.

Les yeux du colonel Tumba-Tumba se plissèrent sous ses sourcils froncés.

— Mais, Vous vous... Vous êtes le dangereux terroriste coréen qui sévit dans le secteur de Matmouhassa ! s'exclama-t-il, incrédule.

— Coréen, c'est indiscutable ; dangereux, je vous le concède ; mais terroriste, excusez-moi, mais je m'inscris en faux !

— Je... je ne peux pas le croire...

— Il va pourtant falloir vous y faire.

— Vous êtes en état d'arrestation ! aboya le colonel Tumba-Tumba.

— Vous avez le droit d'affirmer ce que bon vous semble, colonel, dit le Maître de Sinanju. Quant à traduire vos rêves dans la réalité, je ne vous conseille pas d'essayer.

— Commandant Laiout, emparez-vous de cet homme ! glapit Apollonius Tumba-Tumba en guise de réponse.

— À vos ordres, mon colonel ! répondit Abden Laiout.

Mais rien ne se produisit. Tumba-Tumba dégaina son Tokarev et le pointa sur Maître Chiun.

— Alors, Laiout ! qu'est-ce que vous attendez ? demanda-t-il sans quitter Chiun des yeux. Exécution, Laiout, exécution !

Un silence inattendu lui fit écho.

— Commandant Laiout, que se passe-t-il ? Auriez-vous un problème ? Ou pire, auriez-vous peur ?

— Vous pourriez au moins répondre ! aboya le colonel n'obtenant toujours aucune réaction.

— Il ne peut pas, dit Chiun.

— Comment ça, il ne peut pas ?

— Il ne peut *plus*, précisa Remo. Il ne peut plus depuis qu'il a perdu la tête.

Cette fois, le colonel Tumba-Tumba se décida à regarder ce qui se passait à côté de son auguste personne. Il eut la surprise de sa vie, presque immédiatement suivie de la peur de sa vie, en constatant que son bras droit n'avait plus du tout d'avenir.

Abden Laiout, effectivement, était encore debout dans son bel uniforme mais sa tête était au sol à ses pieds, tranchée nette comme par un coup de sabre, tel que seuls savent en donner les décapiteurs professionnels de la République populaire de Chine ou du Royaume d'Arabie Saoudite.

— Mais, comment est-ce possible ?

— Voulez-vous une démonstration au ralenti ? demanda Chiun en déployant ses « couperets d'Éternité ».

Au lieu de répondre raisonnablement, le colonel Tumba-Tumba poussa un hurlement parfaitement inutile car son destinataire ne pouvait l'entendre pour la simple raison que ses oreilles et son cerveau

n'étaient plus irrigués par le sang en provenance de son cœur.

— Abden Laiout !

Comme s'il avait réagi au hurlement de son chef, le corps tomba enfin, vers l'arrière. Un gros bouillon de sang gicla par les veines et les artères sectionnées de son cou et il s'effondra, les bras en croix.

Du coin de l'œil, Remo vit nettement Baba et Lagrené retenir un haut-le-cœur.

— Abden... Abden Laiout ! Commandant Abden Laiout... psalmodiait à présent le colonel Apollonius Tumba-Tumba qui semblait dépassé par les événements.

— Écoutez, colonel, intervint Koudama, exaspéré par ces litanies « laioutiennes », ce type s'apprêtait à nous tuer. Et puis d'ailleurs, il avait un nom qui ressemblait un spasme de vomissement.

Tumba-Tumba cligna plusieurs fois des paupières en regardant à tour de rôle le cadavre de son officier et le petit homme en kimono qui l'avait mis dans cet état avec une dextérité et une vitesse qui dépassaient l'entendement.

Puis, tout à coup, il se ressaisit. Remo sentit l'énergie musculaire revenir en lui, l'influx nerveux circuler. Lentement, imperceptiblement, le bras du colonel remonta, toujours prolongé par son Tokarev.

— Ne faites pas cela, colonel, lui conseilla paisiblement Maître Chiun. Ce serait une erreur fatale.

— Que comptez-vous faire si j'ouvre le feu ? ricana Tumba-Tumba.

— Je me tâte, répondit Chiun. Je pourrais vous empêcher de presser la détente en vous amputant du bras comme je viens d'amputer de sa tête le regretté commandant Laiout. Je pourrais retourner votre arme contre vous et vous laisser le plaisir de trépasser en songeant que le métal brillant qui vous pulvérise le crâne a été tiré par vos soins. Je pourrais aussi...

— Si vous faites une chose pareille, mes hommes ouvriront le feu et vous mourrez tous, coupa Tumba-Tumba.

Chiun laissa échapper un éclat de rire.

— Vous seriez le *seul* à mourir, colonel. Si encore vous étiez toujours en vie. Esquiver les projectiles de vos stupides armes à feu est l'un des premiers apprentissages de nos techniques, à mon jeune disciple et à moi-même.

Le « jeune disciple » confirma d'un hochement de tête.

— Et nous savons aussi protéger nos amis, ajouta-t-il.

— Que voulez-vous, à la fin ? hurla Apollonius Tumba-Tumba,

terrorisé.

— Il me semble avoir été assez clair, dit Chiun. Mais, bon, puisque vous insistez, je réitère ma requête : rétablissez le courant et regagnez votre garnison d'El-Modrar.

Tumba-Tumba rengaina son Tokarev.

— OK. Je crois que tout cela est tout à fait limpide à présent. Donc, si j'ai bien compris, vous voulez que je fasse rétablir l'électricité et que je lève le camp, c'est bien ça ? ânonna le grand guerrier comme un écolier qui récite sa leçon.

— Tout à fait. Et cessez de harceler nos amis les Gabongo, gronda Maître Chiun. Si vous avez le malheur de refaire une tentative de ce genre, je vous garantis que vous ne vous en tirerez pas à si bon compte !

— Et ne croyez surtout pas pouvoir reprendre vos sales manœuvres d'intimidation dès que nous aurons le dos tourné, ajouta Remo. Je pense que vous êtes conscient maintenant que si vous bougez un seul petit doigt à l'encontre de vos frères gabongo, nous le saurons immédiatement, même à l'autre bout de la Terre...

Le colonel hochait vigoureusement la tête à plusieurs reprises, indiquant qu'il avait compris.

— Bon, bon, bon, ne vous inquiétez pas, s'empressa-t-il d'acquiescer, je ferai tout comme on a dit, vous pouvez compter sur moi !

— Hep ! lança Remo comme Apollonius Tumba-Tumba faisait demi-tour pour aller rejoindre ses troupes. Encore deux petites choses.

L'officier fit volte-face.

— Oui ?

— Il me faudrait un téléphone satellite en état de marche.

— Mais, je... C'est impossible, balbutia Tumba-Tumba.

— Comment ça, impossible ? demanda innocemment l'Implacable.

— Je... Je ne peux pas, je n'ai pas le droit de vous donner du matériel militaire.

— Ah, j'aime mieux ça, soupira Remo. Vous m'avez fait peur. J'ai cru que vous n'en aviez pas ! Mais je comprends parfaitement vos scrupules, mon vieux, les ordres sont les ordres, hein ? Allez, ne vous faites pas de souci, je vais aller le chercher moi-même...

— Non, non, supplia Tumba-Tumba, visiblement terrifié par cette perspective. Je... Je m'en occupe, je vais aller voir ce que je peux faire.

— Et ben voilà ! Vous voyez que tout finit toujours par

s'arranger quand on y met du sien ! Je me doutais bien que vous étiez d'un naturel un tantinet pessimiste, colonel... Allez, soyez gentil, allez vite me chercher ce téléphone, on a assez perdu de temps comme ça !

— Tout... Tout de suite, bégaya l'officier.

— Ah, j'allais oublier : encore une petite chose, lança l'Implacable, pétrifiant à nouveau le militaire au moment où il allait s'exécuter.

— Oui. Que... Quoi ? demanda ce dernier, de plus en plus terrorisé et suant de peur.

— Qui a ordonné cette opération en l'absence du président Diarara ?

— C'est Mateko I^{er}. L'ancien empereur du Tzimgabwe.

— Le père de Mme Feroza ?

— Oui. C'est lui, pourquoi ?

— Quelque chose m'échappe, reprit Remo. À quel titre le tyran déchu d'un autre pays peut-il ordonner une opération militaire en territoire gabongo-rubundais ?

— Eh bien... commença Tumba-Tumba, embarrassé.

Contrairement à toute attente, c'est Babacar qui vint à sa rescousse.

— Nous sommes en Afrique, Remo, dit-il, comme si cela expliquait tout.

Faute de mieux, l'Implacable accepta l'argument avec un vague haussement d'épaules.

*

* *

Une dizaine de minutes plus tard, les techniciens de l'électricité étaient libérés et Remo avait son téléphone satellite. Il attendit encore un peu, le temps pour les troupes de dégager le site, et, sans se soucier du jour ni de l'heure, composa le code qui permettait en toute sécurité de joindre Harold Smith sur le téléphone de liaison de la clinique de Folcroft.

— Bizarre, dit-il après une longue attente. Smitty décroche toujours avant la deuxième sonnerie.

— Tu recommenceras plus tard, commenta le Maître de Sinanju.

L'Empereur d'Amérique a bien le droit de se reposer de temps à autre. Je ne vois pas là de quoi fouetter un chat.

Pour une fois, le vieux Coréen péchait par excès d'optimisme.

CHAPITRE XI

Tandis qu'à Matmouhassa, Maître Chiun et son disciple Remo Williams, s'apprêtaient à fêter – enfin et dans de bonnes conditions – l'union de Babacar et d'Oksana, de l'autre côté de l'Atlantique, dans un pays appelé États-Unis d'Amérique, le docteur Harold W. Smith s'habituaient progressivement aux protocoles en vigueur au Genius of the Web, le cyber café qu'il était contraint de fréquenter pour tenter d'élucider les mystères de l'œilleton rouge apparu sur son écran. Avait-on ou non réussi à casser les superprotections qu'il avait conçues pour mettre le réseau informatique de CURE à l'abri des pirates de tout poil ?

Mais, entre-temps, dans le même pays, étaient survenus des événements, dramatiques pour certains, de pure justice pour d'autres, qui, pour cause de mise en indisponibilité opérationnelle de ses ordinateurs, avaient échappé à la vigilance du directeur de CURE.

L'un de ces événements concernait l'ancien chef de la mafia italo-américaine Giuseppe Bonammo...

Depuis bientôt quarante ans, le vieux mafioso Giuseppe Bonammo coulait des jours paisibles dans sa luxueuse et bien mal acquise résidence de Dicksonville, Arizona.

Giuseppe Bonammo se voulait l'homme qui faisait mentir deux aphorismes populaires : le premier était que qui règne par l'épée périra par l'épée et le deuxième, justement, que bien mal acquis ne profite jamais.

Depuis le début de sa longue retraite, Giuseppe Bonammo n'avait jamais été menacé ni par ses anciens frères, ni même par la police de l'Arizona.

Quarante ans déjà que, par la force des choses, il s'était rangé des voitures. À l'époque, les anciens ne lui avaient guère laissé l'embarras du choix. C'était ça ou un plouf sonore dans Biscayne Bay, les pieds scellés dans une gueuse de ciment en guise de bouée de sauvetage.

Il est vrai qu'il y était allé un peu fort. Relancer la guerre des familles pour liquider la concurrence était un projet d'une ambition démesurée et, il le reconnaissait aujourd'hui, une stratégie hautement périlleuse, surtout lorsque la concurrence en question s'appelait Giancana et Rosello, les vieux briscards de la Baie des Cochons, Luciano et Fratianno, les compères de la Murder Inc., pour ne citer que ceux-là parmi quelques oiseaux qui avaient semé autour d'eux le malheur et la désolation.

Giuseppe Bonammo avait eu beaucoup de chance. D'autres que lui auraient fait le grand plongeon. Mais il était déjà respecté parmi les « hommes d'honneur » (1).

Un sourire de fouine passa sur le visage usé de Giuseppe. Il y a quarante ans, il avait déjà un lourd passé derrière lui dans le banditisme et le crime organisé.

À cinquante-sept ans, il était membre de la Coupole, la Commission des chefs mise en place par Lucky Luciano pour éviter les guerres fratricides entre diverses familles de la Mafia. Giuseppe Bonammo avait alors commis une « petite indécatesse ». Au lieu de respecter l'esprit de *statu quo* qui présidait à la politique de la Coupole, il avait semé la zizanie entre les clans pour essayer de tirer à lui seul les marrons du feu.

Il convient de dire à sa décharge qu'à cette époque de plein développement des casinos, notamment à Las Vegas et à Atlantic City, l'expression « tirer les marrons du feu » avait une dimension que l'on ne peut plus imaginer aujourd'hui.

Mais bon, quoi qu'il en soit, prendre sa retraite à cinquante-sept ans, il y avait pire dans la vie. C'était quand même mieux que de crever comme un chien, abattu dans une décharge sordide ou noyé au fond d'un bassin portuaire. Surtout avec le magot qu'il avait amassé en plusieurs décennies de prospères activités au sein de la Cosa Nostra.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-dix-sept ans, le vieux Giuseppe était certainement celui qui avait fait les plus vieux os de toute la bande et il repensait parfois avec un brin de tendresse à ceux qui lui avaient fait cette fleur et qui avaient achevé leur carrière quelques années plus tard avec une balle dans la tempe ou un nœud coulant autour du cou.

Qui restait-il de cette époque ? Lui, le retraité, et Anselmo. Anselmo Scubisci, toujours en activité, glorieux survivant d'une époque révolue. Anselmo, justement, venait de lui faire une surprise de taille en reprenant contact après toutes ces années.

Légèrement somnolent après le copieux petit déjeuner qu'il venait de prendre, le vieil homme s'assoupit et, dans un demi-sommeil

revécut le coup de fil qu'il avait reçu la veille.

— Don Giuseppe ! Don Giuseppe ! criait la fidèle et dévouée Elmira.

Don Giuseppe n'avait jamais voulu avoir ni femme ni enfants, le talon d'Achille des parrains. Elmira était à son service depuis cinquante ans. Elle avait été sa gouvernante attentive, et parfois un peu plus que sa gouvernante. Mais aujourd'hui, ce genre de jeu n'était plus de leur âge ni à lui ni à elle, bien qu'elle eût à peine dépassé le cap des quatre-vingt-dix ans.

— Qu'y a-t-il, Mira. Qu'est-ce qui te plonge dans cet état d'effervescence certainement peu recommandable pour ta santé ?

Depuis qu'ils se connaissaient, Don Giuseppe la faisait enrager en la plaisantant ainsi et en l'appelant "Mira".

— Vous ne changerez donc jamais ! pesta la vieille femme.

— Jamais. Et toi non plus. Sais-tu que tu es toujours la plus belle à mes yeux ?

— Vieux fou ! minauda Elmira en lui tendant un téléphone sans fil.

— Qui m'appelle ? demanda Don Giuseppe Bonammo.

— Répondez et vous le saurez, s'esclaffa Elmira en déguerpissant aussi vite que le lui permettaient ses jambes nonagénaires. Moi, je vais vous faire couler un bain bien chaud, avec des sels, comme vous aimez.

Giuseppe haussa les épaules et prit la communication.

C'était un revenant qui l'appelait. Anselmo Scubisci démarchait pour Stenron.

— Anselmo, Anselmo... répéta Bonammo, ému aux larmes, ça fait... ça fait... ?

— Un bail, dit la voix râpeuse du Sicilien.

Giuseppe Bonammo en déglutit d'émotion. Comme quoi, on pouvait être ex-mafioso et sentimental.

Les nouvelles furent rapidement échangées. Dans des cas comme celui-là, soit on passe la demi-journée au téléphone, soit on reste dans le vague. Giuseppe décida d'en garder un peu pour plus tard et Anselmo avait hâte de faire affaire.

Après avoir vanté tous les avantages de Stenron, Scubisci, qui savait ne pas avoir affaire à un perdreau de l'année, passa à l'attaque massive :

— Non seulement nos actions Stenron sont de l'or en barre mais

il y a l'assurance.

— À mon âge, les assurances..., plaisanta Bonammo d'un ton un peu amer.

— On ne sait jamais, amico. Qui, il y a cinquante ans, aurait parié sur ta longévité et sur la mienne ?

— Tu peux rire, gamin !

— Le gamin a tout de même quatre-vingt-cinq ans, Giuseppe.

— *Madonna Santissima* ! C'est douze ans de moins que moi, mais ça commence à cuber quand même !

— Alors ?

— Je vais réfléchir, dit Giuseppe Bonammo.

— Si tu veux être dans le coup, il me faut une réponse dans la journée, précisa Scubisci.

— Entendu.

— Avant de raccrocher, laisse-moi te raconter une petite histoire qui te fera sans doute réfléchir, ajouta Anselmo Scubisci.

— Je t'écoute.

— As-tu entendu parler de cette affaire de la DEA dans le New Jersey ? demanda Scubisci.

— Il faudrait être sourd pour ne pas en avoir entendu parler ! s'esclaffa Bonammo. Je reconnais que je n'ai sans doute plus mon acuité auditive de jadis, mais je n'ai pas encore besoin de sonotone. De plus, malgré toutes les conneries que racontent les journalistes, pas besoin d'être médium pour avoir compris qu'il s'agissait d'un piège en règle.

— C'était une idée de Sweet, dit Anselmo Scubisci avant de songer que, peut-être, Bonammo n'avait jamais entendu parler de l'avocat marron. Au fait, tu sais qui est Sweet ?

— Sol Sweet ? Bien sûr, affirma Giuseppe Bonammo. Quand on a été du bâtiment, on s'y intéresse jusqu'à son dernier souffle.

« Qui approche à grands pas, en ce qui te concerne ! », ricana intérieurement Don Anselmo Scubisci.

— Quel rapport avec l'investissement Stenron ? demanda Bonammo.

— Un rapport direct et très simple, exposa Scubisci. Le lieutenant Eagan, Phil Eagan, de la DEA, venait d'investir six cent mille dollars en actions Stenron.

— Comment un lieutenant de la DEA peut-il mobiliser une somme pareille ? demanda Bonammo avec bon sens.

— En l'empruntant, pardi !

— À qui ?

— À moi.

— Tu as prêté six cent mille dollars à un flic qui s'est fait descendre sans te rembourser et tu viens essayer de m'embobiner pour que j'investisse dans tes combines à la con !

— Je reconnais bien là, le vieux Giuseppe ! répliqua Scubisci avec un petit rire catarrheux. Tu penses bien que si j'avais commis une stupidité pareille, je n'irais pas m'en vanter, ni devant toi ni devant quiconque. J'avais passé avec Eagran un deal très spécial. Je lui prêtais les six cent mille moyennant la signature d'une reconnaissance de dette assortie d'une clause particulière.

— Et c'est cette gigantesque fripouille de Sweet qui s'est occupé de tout, je suppose...

— Tu supposes bien. Phil Eagran étant officier de la DEA, il a trouvé tout à fait naturel que je le considère comme un débiteur à risque. Il a donc souscrit une assurance éclatée à raison de vingt mille dollars par police avec pour bénéficiaire, en cas de mort violente, le cabinet Lippincott, Forsythe & Butler.

— Des gens au-dessus de tout soupçon.

— Des gens au-dessus de tout soupçon qui me mangent dans la main, précisa Anselmo Scubisci, et qui, moyennant un certain nombre de manipulations dont je te passerai les détails techniques, me restituaient le montant de la somme empruntée.

— Rien de malhonnête pour le moment puisque tu es le prêteur.

— Mais il n'y a rien de malhonnête du tout. Même pas le fait que la somme remboursée tenait compte du manque à gagner en intérêt sur la période de dix ans que devait durer l'emprunt.

— Je crois que je te vois venir, dit Giuseppe Bonammo.

— Ça m'étonnerait, affirma Scubisci.

En son for intérieur, il ajouta : « Parce que, si tu me voyais venir, tu raccrocherais ton téléphone, *amico*. »

— J'étais déjà gagnant sur ce plan-là. Le reste est assez tordu et a été brillamment concocté par notre ami Sol Sweet.

Pour être tordu, c'était tordu. C'était même pervers et ignoble. Car la machination prévoyait la mort de tous les hommes envoyés dans le New Jersey avec Phil Eagran. Mais la Mafia et ses représentants n'avaient jamais fait dans le sentiment humanitaire.

Eagran avait été « tuyauté » sur la livraison de drogue par les responsables eux-mêmes de l'opération. En fait, les amis de Scubisci avaient inventé une faction rivale avec laquelle ils avaient des comptes à régler. Affaire totalement imaginaire mais qui avait suffi à

appâter le lieutenant. Le million de dollars de drogue qui l'attendait dans l'entrepôt désaffecté avait achevé de le convaincre de mordre à l'hameçon. En s'arrangeant avec les hommes de Scubisci qui attendaient sur place, il allait pouvoir mettre de côté les six cent mille dollars de came dont il avait besoin pour rembourser Don Anselmo.

Avec quatre cent mille à rapporter à la DEA, il avait de quoi étouffer tous les soupçons de ses supérieurs.

— Voilà comment on gagne sur tous les plans, Giuseppe, poursuit le Sicilien. Des hommes à nous attendaient bien près de l'entrepôt. Ils étaient cinquante et armés jusqu'aux dents. Et bien sûr, ils n'étaient pas là pour aider Eagan mais pour le liquider, lui et tout son monde. Cette affaire m'a permis d'investir environ un million cinq cent mille dollars dans Stenron. C'est à partir de là que les actions se sont mises à grimper en flèche.

— Je vois..., fit Giuseppe Bonammo, rêveur. Mais, dis-moi, comment tu arrives jusqu'à un million cinq ?

— C'est pourtant très simple, répondit Scubisci. D'abord, je conserve ma marchandise. Ensuite, je récupère les actions Stenron vendues à Phil Eagan...

— Montant six cent mille, commenta Giuseppe Bonammo.

— Exact. Je récupère aussi le montant de l'assurance par l'intermédiaire de Larry Darraby.

— Larry Darraby ? Qui c'est, ce paroissien ?

— Notre courtier chez Lippincott, Forsythe & Butler, indiqua Anselmo Scubisci.

— Encore six cent mille, dit Giuseppe Bonammo.

— Plus cinquante pour cent correspondant au manque à gagner et tu as le chiffre de...

— Un million cinq, acquiesça Bonammo.

— Toujours aussi bon en calcul mental, constata Don Anselmo. Les anciens des différentes familles de New York savent compter eux aussi. Quand je leur ai raconté cette entourloupe et la manière dont je l'avais utilisée pour réinvestir le tout dans Stenron et faire grimper le titre, ils se sont bousculés au portillon pour avoir du Stenron...

« Et à se faire ensuite proprement suriner par mon cher Tonino Fungillio, de manière à ce que je touche les assurances... », ajouta, bien sûr toujours *in petto*, le retors Don Anselmo Scubisci.

— C'est tentant, convint Giuseppe Bonammo.

— N'est-ce pas ? approuva vigoureusement Scubisci. Bon, j'attends ta réponse. Mais ne traîne pas. Hein !

Le vieux mafioso ne traîna pas. Don Anselmo avait la réponse de son vieux compère, et néanmoins ennemi, l'après-midi même. Dans la foulée, il envoya Sol Sweet établir les papiers avec sa future victime. C'est seulement le lendemain qu'on retrouva Giuseppe Bonammo, quatre-vingt-dix-sept ans, noyé dans son bain, bien chaud, avec des sels. Étant donné l'âge du défunt, il n'y eut même pas d'enquête.

Elmira pleura beaucoup. Elle fut la seule.

Notes :

- 1 – Nom que se donnent entre eux les membres de la Mafia

CHAPITRE XII

Dès son plus jeune âge, Mark Howard possédait cet espèce de sens supplémentaire qu'il appelait le nez, un sens qui lui avait toujours valu d'être considéré comme quelqu'un d'un peu à part.

Cela avait commencé dans sa famille le jour où grand-papa avait disparu. En réalité, quand il y réfléchissait, Mark se disait que non, ce n'était pas à ce moment-là que ça avait commencé, "ça" avait toujours été. C'était simplement ce jour-là que la chose lui était apparue comme un don qu'il possédait et qui le différenciait des autres.

Mark Howard était alors âgé de sept ans, le début de l'âge de raison, et cela expliquait sans doute cette lucidité naissante, cette conscience de ses capacités hors du commun et inexplicables.

Grand-papa était son arrière grand-père, le père de Mamie. L'homme était veuf depuis des années et occupait un logement qui avait été spécialement aménagé à son intention dans la grande maison du Wisconsin où avaient toujours vécu des générations de Howard.

Depuis quelque temps, déjà, Mark avait senti que grand-papa n'allait pas très bien. Le vieil homme avait des problèmes dans sa tête. Vaguement dérouté, mais finalement pas si étonné que cela de la désinvolture avec laquelle les adultes traitaient la chose, l'enfant avait commencé à observer de près les changements de comportement de son aïeul.

Le jour où grand-papa avait disparu au volant du vieux pick-up, le branle-bas de combat avait été lancé, sur la propriété familiale d'abord, puis dans tout le village : battue, recherche avec les chiens, mobilisation des voisins, appel à la police...

Sans le moindre résultat.

C'est presque en désespoir de cause, et sans y croire, que le shérif de Madison avait demandé au gamin :

— Et toi, Mark, tu n'aurais pas ton idée sur l'endroit où pourrait être ton grand-papa ?

— Grand-papa est parti faire du camping du côté du lac Supérieur, avait répondu Mark Howard sans la moindre hésitation.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Ça, c'était le cœur du problème. Mark ne savait pas du tout ce qui lui faisait dire cela. Le nez, sans doute.

— Je le sais.

Mark Howard ne pouvait pas en dire davantage. Après quelques hésitations, le shérif de Madison avait finalement décidé qu'il ne coûtait rien de passer un coup de fil à son collègue de Duluth. Un avis de recherche fut lancé et grand-papa fut retrouvé, paisiblement installé dans un petit coin de nature, au bord du lac Supérieur.

Comment avait-il pu traverser la moitié du Wisconsin dans l'état de conscience altérée où il se trouvait ? Tout le monde l'ignorait, lui le premier, mais aussi son arrière-petit-fils Mark, grâce auquel pourtant, il avait été retrouvé.

— Il a du nez, cet enfant, avait déclaré le shérif.

Mark Howard avait du nez. C'était dit. Et cela devait lui rester.

— Tu devrais travailler à la CIA quand tu seras grand, avait finement ajouté le shérif de Madison.

Pour le jeune Mark Howard, la CIA était une grosse chose assez floue qui donnait des ordres à Clint Eastwood, à Robert Redford et à Pierce Brosnan. Parfois, elle était pleine de gens super qui ne voulaient que le bien du pays et la protection du Président et d'autres fois, au contraire, elle était bourrée de méchants et de traîtres.

Aujourd'hui que Mark avait suivi le conseil du shérif et qu'il était analyste à Langley, siège de la Central Intelligence Agency, il savait que cette vision contrastée pour ne pas dire – contradictoire – était finalement très proche de la réalité.

Avant d'en arriver là, et de mettre son « nez » de façon plus scientifique au service de la collectivité, Mark Howard l'avait maintes fois utilisé pour aider les voisins et les amis. Il avait vite compris que ce talent avait du bon mais aussi des désavantages. Par exemple, le jour où Fluffy, la petite chienne de la voisine Vanina, avait disparu, Mark savait qu'on la retrouverait noyée dans le puits de Wilbur Dalrymple. Il le savait donc, il l'avait dit.

Résultat : Vanina ne lui avait plus adressé la parole de l'année et c'est tout juste si elle n'avait pas insinué qu'il avait lui-même noyé Fluffy.

Présentement, dans son bureau de Langley, face à son ordinateur, Mark Howard était confronté à deux problèmes.

Premier problème : que faire de l'affaire Stenron dont il lui semblait avoir démêlé à peu près tous les tenants et les aboutissants ? Tout cela était tellement abracadabrant que s'il le dévoilait ainsi, on allait le traiter de fou. Le traiter de fou ou faire en sorte de le neutraliser. Car en dehors des crimes, des faux et usage de faux, et aussi de la duplicité de Larry Darraby de chez Lippincott, Forsythe & Butter, Mark Howard avait découvert que Stenron avait été l'un des principaux contributeurs financiers de la campagne au terme de laquelle le nouveau Président des États-Unis avait été élu dans les conditions que l'on sait.

Après deux jours de réflexion, Mark Howard décida de laisser tomber. Mais son nez lui disait qu'il n'en avait pas terminé avec cette histoire.

Deuxième problème : en fouinant dans les malversations de Stenron, Mark Howard avait flairé une piste, la piste d'un *hacker* talentueux – non, en fait, génial était le terme adéquat – qui, comme lui, était en train de tout mettre au jour. En bon agent de renseignement, Mark s'était mis en devoir de débusquer le curieux. Il y était parvenu, au prix d'acrobaties informatiques indescriptibles.

Et maintenant, ce qu'il avait découvert lui faisait peur.

Cette fois, Mark Howard n'hésita pas une seconde, il s'éclipsa en catimini de la piste de CURE. Il avait tellement peur qu'il effaça de son système tout ce qu'il avait fait pour découvrir l'existence de cette agence ultra-secrète et ultra-dangereuse. Il alla même jusqu'à passer à la broyeuse ce qu'il avait imprimé.

À la suite de quoi, il extirpa de l'ordinateur le CD sur lequel il avait consigné les informations relatives à l'agence CURE et à ce mystérieux Smith qui la dirigeait. Howard se rendit ensuite aux toilettes, cassa le disque en plusieurs morceaux, acheva de l'émietter avec son coupe-ongles, le jeta dans la cuvette et tira la chasse.

Mais lorsque Mark Howard regagna son bureau ce jour-là, son nez lui disait qu'il n'en avait pas terminé, ni avec Stenron, ni avec Smith.

*
* *

Sur son siège en plastique du *Genius of the Web*, Harold Smith mettait la dernière patte à son enquête hors CURE. Ce qu'il avait découvert l'aurait mis en transe s'il n'avait été le vieux routier désabusé qu'il était.

Le cabinet Lippincott, Forsythe & Butler couvrait une opération

qui, non seulement constituait l'une des escroqueries financières les plus phénoménales de l'histoire de la Bourse, mais qui avait abouti, à seule fin d'enrichir un inconnu, client de Lippincott, Forsythe & Butler et de l'avocat d'affaires Sol Sweet, à la mort d'une douzaine de courageux agents de la DEA et à la liquidation de gros actionnaires de la firme Stenron.

Sur ce dernier point, Harold Smith n'était pas particulièrement bouleversé par la liste des noms de ces victimes car les actionnaires en question étaient pratiquement tous des mafiosi reconvertis ou non, trafiquants et criminels de tout poil, bref, des individus peu recommandables qui avaient fricoté avec le grand banditisme.

Parmi les dernières en date des victimes de cette gigantesque et criminelle escroquerie, Harold Smith venait de relever les noms de Sam Gurkin, un roi de l'arnaque qui avait écumé les casinos de Las Vegas sans jamais se faire pincer, de Jeffrey Sandino, un condottiere italo-américain mouillé dans des affaires de délit d'initié, de deux membres de la Camorra et, tout récemment, de Giuseppe Bonammo.

La mort du vieux *capo* avait été déclarée accidentelle mais, au vu de ce qu'il avait découvert, Harold Smith soupçonnait fortement le tueur Tonino Fungillio d'avoir aidé Bonanimo à boire l'eau de sa baignoire après avoir signé une assurance au bénéfice de Lawrence Darraby, de chez Lippincott, Forsythe & Butler.

Il était aussi tombé sur le nom de Mateko I^{er}, lequel aux dernières nouvelles était encore vivant et sévissait pour l'heure sur les terres gabongo-rubundaises. Si Remo avait la bonne idée de le contacter, Smith allait le mettre sur la piste de l'ancien empereur du Tzimbabwé.

Remo et Chiun, en effet, se trouvaient actuellement au Gabongo-Rubundi. Le hasard faisait bien les choses. Enfin, parfois...

Qui sait, peut-être Mateko serait-il le maillon faible à travers lequel CURE allait pouvoir mettre la main sur celui qui pilotait Sol Sweet et tirait les bénéfices de ses crimes ? Quoi qu'il en soit, Harold Smith allait probablement ensuite être contraint de rappeler les Maîtres de Sinanju en urgence pour les envoyer tirer les vers du nez du sieur Darraby.

Car il importait de retrouver au plus vite le ou les gangsters qui œuvraient dans l'ombre et de les mettre hors d'état de nuire. Et ce, non pour de simples questions de morale.

Il y allait de la sûreté nationale, probablement, et, en tout cas, de celle du chef de l'État, car Stenron avait été l'un des principaux financiers de la campagne du nouveau Président.

Quand un criminel commençait dans cette voie et de façon aussi

massive, il ne s'arrêtait jamais en chemin.

Pour ce qui était du piratage de ses programmes, Smith avait fait le maximum pour le percer à jour avec le matériel dont il disposait au *Genius of the Web*. Il n'avait rien retrouvé. Pas la moindre trace.

Sans doute avait-il été victime du déclenchement intempestif d'une de ses alertes aux *hackers*.

Même les systèmes les plus sophistiqués avaient leurs failles. Harold W. Smith était bien placé pour le savoir. De toute manière, il n'avait guère le choix.

Hacker ou pas, le directeur de CURE avait décidé de regagner ses locaux de Folcroft. C'était là qu'il était finalement le mieux équipé pour lutter. C'était aussi là que Remo pouvait le joindre.

Tout en copiant sur disquettes les masses d'informations à transférer dans les mémoires informatiques de CURE, le vieil homme continuait à rechercher les noms des morts parmi les différents actionnaires de Stenron et c'est alors qu'il eut une bien mauvaise surprise.

Lawrence Darraby, expert-conseil au service de la firme de courtage Lippincott, Forsythe & Butler venait de tomber sous les roues du métro de New York et de se faire couper en trois morceaux.

— Enfer et damnation ! pesta à voix basse le directeur de CURE.

Encore un informateur potentiel qui disparaissait de mort aussi violente qu'inopportune.

CHAPITRE XIII

À Matmouhassa, la fête battait son plein. Remo et Chiun avaient été exemplaires comme témoins de l'hymen et, maintenant, les danses et le banquet semblaient partis pour durer jusqu'au soir et peut-être même toute la nuit, si le temps le permettait.

Remo, qui n'avait jamais été un amateur de réjouissances populaires et ne participait à celles-ci que pour honorer Batubizee, Baba et Oksana, prit Chiun à part :

— Nous allons bientôt repartir de ce pays, Petit Père. La vie, les missions urgentes, la course à la performance, l'entraînement quotidien vont à nouveau nous happer. J'aimerais profiter de ces derniers moments de paix pour pouvoir m'entretenir avec vous de ce Maître-Qui-N'a-Jamais-Été.

Le Maître de Sinanju hochait gravement la tête. Autour d'eux, les Gabongo, hommes et femmes, pirouettaient comme des acrobates habités par la musique. Arnold était toujours là et, aiguillonné par l'excitation générale, esquissait de temps à autre, tout en se gavant de bananes, des pas de danse qui faisaient rire les villageois.

— Il est temps, en effet, mon fils, convint Maître Chiun.

Remo s'assit en tailleur sur les nattes de chanvre qui recouvraient l'esplanade autour du grand feu de joie allumé pour griller les viandes et chauffer les cœurs.

Léger et silencieux comme une feuille morte se posant sur le sol, Chiun s'assit près de lui, superbe, en position du lotus, dans son kimono de soie bleue.

Remo savait qu'il lui fallait attendre. Il attendit.

Le vieux Coréen laissa passer une longue minute puis, serrant ses genoux entre ses doigts noueux que prolongeaient ses redoutables « couperets d'Éternité », tourna légèrement sa tête d'oiseau en levant les yeux vers son disciple.

— C'est mon fils, Remo.

L'Implacable le savait déjà, mais le fait de l'entendre prononcé ainsi, de la bouche même du Maître, fit naître en lui une émotion d'une intensité dévastatrice. Il en eut une violente douleur au niveau du plexus solaire et dut mettre en œuvre une technique de Sinanju pour rétablir l'ordre dans son système nerveux.

— C'est mon fils Song, répéta le Maître de Sinanju.

— Le fils que vous avez perdu ?

Chiun lâcha ses genoux, leva les mains et en forma une coupe dans laquelle il plongea son visage.

— Le fils que j'ai tué, Remo. Mon seul et unique enfant...

Remo eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Pour autant qu'il se rappelât ce que faisait un coup de poing à l'estomac. Car il n'en avait pas encaissé depuis l'époque, maintenant assez lointaine, où Maître Chiun avait entrepris de l'initier à l'Art de Sinanju.

— Quoi ! Que dites-vous, Petit Père ?

— Song était encore un enfant, un garçonnet, quand j'ai décidé de le former à notre Art à la fois si noble et si difficile. Il était trop fragile. Il en est mort.

— Comment cela s'est-il produit ?

— Une autre fois, Remo. Ne chargeons pas trop la barque. Sache tout de même que, si Song avait vécu, c'est lui qui serait ici avec moi.

— Je le sais, dit Remo. Il m'a même dit que nous étions frères.

— La symbolique de ses visites depuis l'au-delà est claire. Elle est inscrite dans le Livre de Sinanju.

— Quelle est-elle ? s'enquit l'Implacable. Porte-t-elle un message pour vous ?

Le vieux Maître de Sinanju marqua un long silence.

— Indirectement, oui. Car le message premier est pour toi, fils, finit-il par dire.

Remo attendit encore un long moment, puis Maître Chiun débita d'une voix hachée, anormalement accélérée :

— Cette apparition répétée signifie que ton tour est venu. C'est à toi de te chercher un disciple, Remo.

Remo encaissa ce nouveau coup sans broncher mais, à l'intérieur, le désordre était grand. Cela signifiait-il que Chiun allait mourir ? Il savait bien que l'échéance se présenterait un jour. Mais cette idée lui était insupportable.

— Mais enfin, Petit Père, je ne suis encore que Maître aspirant. C'est vous le Maître régnant !

— Bien sûr, bien sûr, acquiesça le vieux Coréen. Et je n'ai pas l'intention de prendre ma retraite de façon imminente. Cependant, le signe est là. Tu dois te mettre à chercher, fils.

Remo laissa échapper un soupir de soulagement involontaire.

Il n'y avait pas encore de changement radical en vue sous le soleil de Matmouhassa ou d'ailleurs.

*
* *

Mateko finissait de déjeuner dans sa chambre quand il reçut le coup de fil du colonel Tumba-Tumba.

— Âne bête ! Crétin ! Gros verrat puant ! pesta l'ex-empereur après avoir entendu le récit du militaire et après, également, avoir pris la précaution de raccrocher.

Tumba-Tumba était un pauvre type, un médiocre méprisable, tout juste bon à capituler devant un vieillard, et un lâche incapable de venir lui faire son compte rendu en face. Mais il n'était – hélas ! – quand même pas de ceux que l'on peut se permettre d'insulter de façon directe, ni de ces superstitieux que l'on peut menacer de transformer en margouillat.

Mateko était très mécontent, furieux même, car il ne maîtrisait pas la situation. Et c'était une chose qu'il avait toujours détestée. Il allait falloir qu'il aille lui-même à Matmouhassa afin de se rendre compte et de mener son enquête.

Seulement, les choses n'étaient pas si simples. Batubizee était certes un sauvage avec des aspirations tribales, ce n'était pas un crétin pour autant et l'on disait que son fils Babacar avait fait des études dans les meilleures universités d'Europe et d'Amérique. Mateko lui-même ne pouvait pas en dire autant. Il n'allait pas être facile de trouver un prétexte pour pointer son nez en plein territoire gabongo.

De plus – Mateko leva les yeux vers la pendule comtoise qui pivotait dans un sens puis dans l'autre sur la cheminée de marbre du *Itzshiken* –, l'envoyé de Scubisci avait appelé un peu plus tôt pour annoncer sa venue. Ils avaient des papiers à remplir.

— Des papiers..., grommela Mateko ? Ça me fait une belle jambe !

Seulement l'autre n'avait pas laissé de numéro où l'on pouvait le joindre. Que faire ?

Mateko était en train de se resservir un verre de Domaine de

Villiers, un chardonnay d'Afrique du Sud, bien frais, avec un petit arrière-goût acidulé comme il l'aimait, lorsque l'inspiration géniale lui vint.

Il but une petite gorgée de vin, fit claquer sa langue et appela la chambre de Bangaré. Ça ne répondait pas.

— Bon Dieu de bon Dieu, mais on ne peut donc compter sur personne !

Bangaré avait peut-être décidé de sortir les Pepper Sisters dans El-Modrar. Non, peu probable... Il l'aurait averti. Mateko demanda donc la suite des Pepper Sisters. C'est une voix étrangement haletante qui répondit.

— Brizzy, j'écoute. Qui appelle les Pepper Sisters ?

En bruit de fond, Mateko entendait de la musique, des bruits et des cris étranges. Il demanda à Brizzy si elle avait vu Bangaré.

— Bien sûr, monsieur l'Empereur, il est ici, avec nous.

— Que fait-il ?

Brizzy avait de la présence d'esprit.

— Euh... C'est nous qui l'avons invité. Nous avons besoin d'un partenaire pour faire une partie de qui-perd-gagne.

— J'aime mieux cela, commenta Mateko en descendant une nouvelle gorgée de chardonnay. Est-il bon joueur ?

Il détestait que les employés prennent des libertés avec ses consignes.

— Passez-le-moi, je vous prie, demanda-t-il à Brizzy Pepper sans attendre la réponse à sa question.

— Il va falloir patienter une petite seconde, monsieur l'Empereur.

Mateko se demanda pourquoi diable il devait patienter mais ne répercuta pas la question à Brizzy. Il se contenta de remercier, en fan soumis.

Une minute plus tard à peine, il avait Bangaré à l'appareil, lui aussi étrangement haletant. Mais il était des choses que le vieux Mateko n'était même pas capable d'imaginer.

— Est-ce que j'ai toute votre attention, Bangaré ?

— Pleine et entière, Majesté, répondit le Baluba.

— Penses-tu qu'une promenade en zone tribale exciterait les Pepper Sisters ?

Bangaré était bien placé pour savoir ce qui excitait les Pepper Sisters. Seulement il ne pouvait quand même pas révéler tous ses secrets à Mateko.

— Je peux toujours le leur proposer, Majesté.

— Tu vas leur présenter ça comme une excursion, reprit le Tzimgabwéen. Mais tu en profiteras pour prendre la température à Matmouhassa. Je ne sais toujours pas ce que sont devenus Feroza et Deferens.

— Entendu, Majesté, dit Bangaré. Je pense que la présence de ces demoiselles sera de nature à endormir tous les soupçons.

— Je compte sur toi.

— Vous pouvez. J'ai de nombreux amis chez les Gabongo, assura Bangaré, de plus en plus ravi des bonnes aubaines que lui apportait la vie depuis qu'il était au service du génial Mateko.

Il eut une courte hésitation puis demanda :

— Je ne peux pas aller en brousse avec la Cadillac, Majesté.

— Évidemment, dit Mateko. Tu vas louer un 4x4 à l'hôtel. Tu feras mettre l'addition sur mon compte.

— À vos ordres, Majesté.

*

* *

C'est, malgré tout, un peu plus secoué qu'il ne voulait bien se l'avouer que Remo se dirigea à l'écart avec son téléphone satellite pour appeler Smith.

Le directeur de CURE décrocha promptement, comme à son habitude.

— Pas fâché de vous entendre, Smitty.

— C'est un plaisir partagé, croyez-moi, Remo. Où en êtes-vous ?

— Mission terminée, dit l'Implacable. Comme je vous l'ai déjà fait savoir, le Russe, Copefeld a été tué. Par ailleurs, nous sommes débarrassés de Feroza et d'Elroy Deferens.

— C'est une très bonne chose, approuva le directeur de CURE. J'ai, pour ma part, eu à faire face à quelques petits soucis.

Remo écouta patiemment Harold W. Smith lui raconter ses « petits soucis », à commencer par les soupçons d'espionnage dont il avait pensé être la victime.

— Vous êtes rassuré maintenant, de ce côté ? demanda l'Implacable.

— Dans notre partie, on ne peut jamais l'être complètement, Remo, dit Harold Smith. Mais j'ai de bonnes raisons de penser qu'il s'agissait d'une fausse alerte.

— Autrement dit, tout va bien dans le meilleur des mondes, Smitty !

— Euh... Oui... Enfin, autant qu'il est possible concernant ce problème précis, objecta le directeur de CURE, dont le tempérament naturel plutôt pessimiste ne s'était guère arrangé avec les années. Bon, pour la suite des événements, le fait que vous vous trouviez au Gabongo-Rubundi, est finalement une très bonne chose. Vous allez foncer à l'hôtel *Itzshiken* d'El-Modrar.

— Hôtel *Itzshiken*, El-Modrar, répéta Remo.

— C'est cela, oui. Vous souvenez-vous d'un certain Fungillio ?

— Les Maîtres de Sinanju se souviennent toujours de leurs ennemis, Smitty. Fungillio, bien sûr ; il figure en bonne place sur mon trombinoscope. Tonino de son prénom. Tueur au service de la Mafia sicilienne.

— Exact, dit Harold Smith. Apparemment, c'est lui qui exécute les contrats concernant l'affaire Stenron.

— Et vous voulez qu'on vous l'exécute à son tour ?

— Surtout pas, malheureux ! s'exclama Harold W. Smith. Il faut me le retrouver et lui filer le train. C'est la seule piste susceptible de nous permettre de remonter au commanditaire du massacre des agents de la DEA et de l'assassinat des actionnaires de Stenron.

— Je vous reçois cinq sur cinq. Mais où peut-on loger ce Tonino Fungillio ?

— D'après mes renseignements, ce monsieur doit se trouver en ce moment même au Gabongo-Rubundi pour y liquider le vieux Mateko.

Remo laissa échapper un semblant de rire.

— En somme, vous me demandez d'assurer la protection rapprochée d'un ex-dictateur sanguinaire pris dans le collimateur de la Mafia. On aura tout vu !

— Je ne vous demande rien de tel, rectifia Smith. Le sort de Mateko me laisse complètement indifférent. La seule chose que je vous demande, c'est de trouver Tonino Fungillio et de le pister jusqu'à son chef.

— OK, fit Remo sur un ton militaire qui ne lui allait pas du tout. La nature de la mission est parfaitement claire et bien intégrée.

Il laissa passer un temps de réflexion puis ajouta :

— Au fait, Smitty, il faut que je vous dise : au cas où il faudrait ensuite quitter le Gabongo-Rubundi en urgence, je serais obligé de laisser Maître Chiun sur place et d'agir seul.

— Faites comme d'habitude, Remo, rétorqua le docteur Harold

Smith, c'est-à-dire comme vous voulez.

— Il ne s'agit pas de préférences personnelles, Smitty. C'est simplement que Maître Chiun a d'importants bagages à rapporter. Disons... qu'il manque de mobilité. Par ailleurs, je pense qu'un certain nombre de raisons feront qu'il ne voudra pas quitter Matmouhassa au débotté.

Remo ne jugea pas utile de préciser qu'il y avait en fait une seule raison à cela et que cette raison avait pour nom Arnold, le gorille à dos argenté.

Smith, au demeurant, ne demanda rien. Il avait suffisamment l'habitude de Maître Chiun et de ses caprices de star pour ne plus s'étonner de rien le concernant.

Remo fit des adieux rapides à la communauté gabonaise en liesse. Comme il l'avait prévu, Chiun décida de rester encore quelque temps à Matmouhassa. Officiellement pour attendre le retour du président Amine Diarara et, avec lui, la mise en place de dispositifs durables destinés à assurer la sécurité des Gabongo.

Il n'était nullement question de gorille.

Babacar n'étant évidemment pas disponible pour cause d'épousailles, Koudama se porta donc volontaire pour conduire le GMC et Remo jusqu'à l'hôtel *Itzshiken* d'El-Modrar.

Une heure après le coup de fil à Smith, le gros véhicule croisait sur la piste dégagée de chars, un 4x4 piloté par un Baluba qui fonçait vers Matmouhassa, à l'intérieur duquel brinquebalaient, au rythme des ornières de la chaussée, les quatre filles entourées de quelques « fans » locaux du célèbre Pepper Sister, le dernier *girl's band* à la mode.

Mais Remo ne les remarqua pas. Il avait l'esprit ailleurs.

Deux heures plus tard, ils arrivaient devant le palace d'El-Modrar.

Tonino Fungillio était en train de héler un taxi, juste devant l'auvent qui protégeait l'entrée.

— Laisse-moi ici, dit Remo.

Le Gabongo arrêta le camion. Fungillio était en train d'embarquer dans son taxi.

— *Ciao*, lança Remo à Koudama, visiblement interloqué par l'apparente désinvolture de son passager.

Le GMC redémarra et Remo mit très rapidement en service ses capteurs acoustiques hyper sensibles. Il entendit juste Fungillio dire :

— À l'aéroport.

Il n'avait pas besoin d'en entendre plus.

Cela signifiait que quelque part dans l'hôtel, un vieux Tzingabwéen du nom de Mateko avait cessé de vivre.

Pour Remo, c'était accessoire. Une seule chose comptait : sa proie, un tueur du nom de Fungillio.

CHAPITRE XIV

Le président des États-Unis était au travail.

— Bon, récapitulons. *Les Pauvres Gens, Le Double, La Logeuse, Anna Karenine, Les Frères Kamarazov...*

— Karamazov, monsieur le Président. *Les Frères Karamazov...*

Le Président leva les yeux de son papier et regarda sa conseillère, Chocolita Price, qui venait d'entrer dans le bureau. Sans frapper, comme d'habitude...

— Pardon ?

— Vous êtes bien en train de réviser les titres des œuvres de Dostoïevski pour en coller plein la vue aux Russes pendant votre prochain voyage, monsieur le Président ?

— Oui, oui, Chocolita. C'est ça. Une trouvaille du service de presse de la Maison-Blanche... Pour une fois qu'ils ont de bonnes idées... Mais comment avez-vous deviné ?

— L'intuition féminine, monsieur le Président.

— Ah...

En tout cas, intuition ou pas, elle se permettait d'entrer *sans frapper* dans le bureau ovale. Et il détestait ça, *damned de damned de damned !*

Sous prétexte qu'il ne pouvait rien faire sans eux, ses conseillers se croyaient absolument tout permis, même les plus ou moins basanés, et pire maintenant, même les femmes ! Pour qui se prenaient-ils, à la fin ? C'était quand même lui, le président des États-Unis, nom d'un petit bonhomme !

— Au fait, qu'est-ce que vous disiez en entrant, Chocolita ?

— Que les frères, ce sont les Karamazov, monsieur le Président.

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Kamarazov.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument, monsieur le Président.

— Karamazov, Karamazov, Karamazov... J'en bave, vous savez, Chocolita. J'en bave...

— Je compatis, monsieur le Président et, euh, dites-moi, ce Mark Howard, il est passé vous voir ?

— Pas encore. Vous savez, je ne sais pas ce qu'ils fabriquent à la CIA, mais... Vous ne pensez pas qu'on devrait leur sucrer quelques crédits ?

— Pas en ce moment, monsieur le Président.

« Pas en ce moment, monsieur le Président... ça te rabaisserait peut-être, ou ça t'écorcherait la bouche de m'expliquer pourquoi ? Juste une fois. Mais non, "pas en ce moment, monsieur le Président". Débrouille-toi avec ça ! Je ne vais jamais réussir à apprendre, moi, si personne ne m'explique jamais rien. »

— Karamazov, Karamazov, Karamazov...

— Très bien, ça progresse. Et hemmm... monsieur le Président...

— Oui ?

— *Anna Karenine*, c'est de Tolstoï.

— Un Russe aussi ?

— Oui, monsieur le Président.

— Bon, l'erreur n'était pas si grave. Quand même, je me demande quel est le crétin qui l'a faite !

— Appelez donc le service de presse. *« Ça vous occupera... »*

— Mmmoui... Dites, vous êtes sûre de ce que vous affirmez, Chocolita ?

— Tout à fait, monsieur le Président.

— Mais comment pouvez-vous savoir toutes ces choses ? Ces histoires de vieux Russes, et tout ça... Je ne comprends pas. Vous avez appris ça dans des livres ?

— C'est ça, monsieur le Président, dans des livres.

— Quel travail ! Et tous ces gens qu'on voit à la télé dans les émissions culturelles, comment font-ils pour avoir l'air aussi cultivés ?

— C'est très simple, monsieur le Président. Ils *sont* cultivés.

— Oui, bien sûr... Karamazov... Karamazov... Et eux aussi, c'est dans les livres que...

— Oui, monsieur le Président, dans les livres, eux aussi.

— Quel travail !

Le Président consulta sa montre.

— Je me demande ce que peut faire ce fichu Howard.

— Tout prend beaucoup plus de temps depuis le 11 septembre, monsieur le Président, question de sécurité. Surtout quand il s'agit d'affaires sensibles.

— Bien sûr. Dites-moi, Chocolita, vous avez vu cette progression des actions Stenron ?

— Vertigineuse, monsieur le Président. Je me demande s'il n'y aurait pas quelque chose de louche là-dessous.

— Quelque chose de louche, ah bon ? Moi qui justement envisageais de me porter acquéreur de quelques titres Stenron... C'est quand même très intéressant. Oh, pas grand-chose, pour commencer, mettons dans les cinq ou six cent mille dollars...

— Ce sont vos affaires privées, ça, monsieur le Président, ça ne me regarde pas. Mais, à votre place, je prendrais mes renseignements avant de me lancer.

— Mmmoui... Je vais faire ça. À propos, Stenron, c'est bien cette firme qui nous a fait un chèque plutôt rondet pour la campagne ?

— C'est celle-là, monsieur le Président.

— Eh bien, vous voyez, Chocolita. On est en terrain de connaissance.

— Vous faites ce que vous voulez, monsieur le Président. Je vous le répète, ce sont vos affaires personnelles. Moi, ce qui me concerne, ce sont les affaires de l'État.

La conseillère feuilleta le dossier qu'elle était venue consulter puis retraversa le vaste bureau.

— Karamazov, Karamazov... récitait avec application le Président.

— Au fait, monsieur le Président... commença Chocolita Price avant de ressortir.

— Oui ?

— Si vous offrez des bretzels, faites attention de bien mâcher. Ne nous refaites pas la même frayeur qu'au mois de janvier.

— Ah ça non ! On ne m'y reprendra pas deux fois ! Vous croyez qu'il aime ça ?

— Que qui aime quoi, monsieur le Président ?

— Mark Howard. Les bretzels.

— Je regrette, monsieur le Président, mais cette question n'entre pas dans le cadre de mes attributions.

— Bien sûr, la réponse n'est pas dans les livres.

— C'est sans doute cela. Bonne fin de journée, monsieur le Président.

— Vous de même, Chocolita. Karamazov, Karamazov, Ka-ra-ma-zov...

*
* *

Remo n'avait même pas eu le temps de repasser ni par Folcroft pour voir Smith ni par le Château de Sinanju pour y prendre une douche. Il avait la fatigue de la mission, dix heures d'avion et le décalage horaire dans le corps et, même pour un Maître de Sinanju, cela faisait lourd.

Une consolation l'aidait à tenir : Fungillio était logé à la même enseigne que lui. Et Fungillio n'était pas Maître de Sinanju.

Dans la voiture qu'il avait louée à Newark, Remo suivait le taxi du tueur qui roulait, comme le font souvent les taxis, un tout petit peu au-dessus de la limite de vitesse.

Juste ce qu'il fallait pour ne pas se faire verbaliser.

Pendant la traversée du New Jersey, Remo mit en œuvre une technique qu'il n'aimait pas beaucoup utiliser : celle qui consistait à laisser un hémisphère cérébral en état de repos et à confier la gestion de l'ensemble de l'organisme à l'autre hémisphère pendant un certain temps puis d'alterner, de manière à laisser se reposer l'hémisphère initialement mis à contribution. C'était une façon de se régénérer qui valait surtout la nuit, pour éviter de s'abandonner complètement au sommeil.

Au volant d'une voiture, la chose était fortement déconseillée mais ce jour-là, Remo Williams estimait ne pas avoir le choix. S'il voulait pouvoir être performant pour la suite, il devait en passer par là. Et c'était le moment ou jamais. Dans le New Jersey, en effet, la route était droite, ou à peu près. Alors que, une fois passé le Holland Tunnel et entré dans New York, il allait devoir redoubler d'attention et, pour le coup, cesser d'offrir à son cerveau la moindre pose de relaxation.

Fungillio conduisit Remo en plein quartier des affaires.

L'Implacable grinça des dents quand l'individu se fit déposer à l'entrée d'un immeuble de bureaux, juste derrière Wall Street. C'était l'avantage du taxi et la misère de l'automobile de location mais tant pis, il n'avait pas le choix. Il roula encore sur une cinquantaine de mètres, pour éviter de se faire remarquer, et laissa la voiture en bordure de trottoir devant un autre immeuble, ce qui lui valut un concert de coups de klaxon rageurs et quelques chapelets de noms

d'oiseaux.

En outre, avec la politique féroce menée depuis quelques années par la municipalité, et reprise plus fermement encore par le nouveau maire, il était sûr que sa pauvre voiture allait finir à la fourrière. Bah, ça ferait un peu de grain à moudre à ce bon Smitty...

Souplement, tel un prédateur sur la piste de sa pâture, Remo s'élança.

Il n'y avait pas de planton dans la rue, mais un *janitor* (1) dans le hall.

Heureusement, l'endroit était quasiment désert. Remo se mit en mode de déplacement furtif pour traverser le hall, échappant ainsi aux regards indiscrets, dépassa les ascenseurs, notant au passage que Fungillio avait demandé le quatrième, et s'engouffra dans l'escalier.

Il savait déjà où il allait, grâce aux plaques apposées en façade et remerciait Sol Sweet d'avoir choisi le quatrième pour ses bureaux. C'était mieux que le douzième.

À peine essoufflé, Remo arriva à l'étage avant l'ascenseur. Preuve qu'il avait plutôt bien récupéré grâce à la technique de l'alternance entre les hémisphères cérébraux.

Il savait ne pas avoir été repéré pendant le voyage qui l'avait amené d'El-Modrar à Newark dans le même avion que le tueur. Il avait déployé suffisamment de précautions, d'astuces et de techniques de Sinanju pour cela.

Il ne voyait donc plus de raison de se dissimuler et fit mine de passer dans le couloir lorsque Fungillio débarqua de l'ascenseur. L'homme le regarda d'un œil bovin tandis que l'Implacable le soumettait à l'examen de ses capteurs endométriques. Rien. Pas un battement de cœur plus appuyé, pas une rupture dans le rythme respiratoire, pas une once de surproduction de sueur.

Soit Tonino Fungillio était parfaitement serein et sans méfiance. Soit il était très fort.

Le tueur ouvrit une porte vitrée sur laquelle figurait le logo du cabinet Sweet et entra sans frapper dans le bureau.

Si Remo avait bien compris le court briefing du directeur de CURE, l'effet de surprise allait jouer un rôle décisif.

Fungillio en lui-même n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était qu'il conduise Remo à Sol Sweet. Le gros poisson, c'était lui, l'avocat, qui pouvait lui permettre de remonter jusqu'au cerveau de l'affaire Stenron.

Finalement Tonino Fungillio était très fort. Remo l'apprit à ses

dépens lorsqu'il entra à sa suite dans les locaux de l'étude Sweet.

Il était vraiment très fort pour un homme qui n'avait pas été initié à l'Art de Sinanju, ou bien il avait du sang de serpent dans les veines. En tout cas, il l'avait bien trompé par son absence de réaction.

Remo n'eut jamais le fin mot de l'histoire car la confrontation avec Fungillio ne fut pas assez longue pour qu'ils aient le temps de faire véritablement connaissance.

Le tueur se trouvait déjà dans le bureau de Sweet, qui était séparé du couloir par une antichambre, occupée pour l'heure par une secrétaire.

Quand il vit Remo entrer sans frapper, tout se passa très vite. Il se tourna vers l'avocat.

— Fumier ! lui cracha-t-il. Tu voulais me faire repasser par ton porte-flingue pour ne pas avoir à me payer ce que tu me dois !

Alors, sans laisser à quiconque le temps d'intervenir, Fungillio lui logea une balle dans la tempe.

D'un bond, Remo passa par-dessus le bureau, par-dessus la secrétaire, éberluée, qui poussa un petit cri aigu, et atterrit dans l'autre pièce.

Il était trop tard. Le nez sur son sous-main, Sol Sweet était en train d'éparpiller son sang et sa cervelle sur les papiers qui couvraient sa table de travail. Derrière le fauteuil, Fungillio, dans une position de professionnel qui aurait pu servir de modèle dans une école de police, avait mis Remo en joue.

— Je ne suis pas un porte-flingue, dit ce dernier. Regardez. Je n'ai pas d'arme.

— Tu me prends pour un *stronzo* ? (2) hurla le Sicilien. Je t'ai vu dans le couloir. J'ai tout de suite compris que tu étais un tueur.

Ça s'appelait de l'intuition. Et il fallait bien un tueur pour en reconnaître un autre de cette façon. Pour le reste, Tonino Fungillio avait tout faux. Mais comment parvenir à le lui faire comprendre ?

Remo supposait que l'individu n'avait que peu de valeur mais, Sol Sweet étant mort, il restait leur dernière chance d'aboutir au cerveau. Il essaya donc de le capturer vivant.

Fungillio eut alors la mauvaise idée d'œuvrer contre ses intérêts. Mais, bien sûr, il n'avait pas conscience de le faire. Pointant sur l'Implacable son arme, dans laquelle ce dernier reconnut un Heckler & Koch VP 70 de calibre 9 mm, le Sicilien enfonça la détente. Le coup claqua, accompagné d'une désagréable odeur de poudre et d'un autre cri de la secrétaire, dans la pièce voisine.

Il ouvrit une bouche idiote en constatant que son projectile

n'avait pas atteint son but.

— Mais...

Remo refit, lentement cette fois pour que Fungillio le voie bien, ce qu'il venait de faire une fraction de seconde plus tôt pour éviter la balle.

Il s'écarta sur le côté et montra le projectile, planté dans la cloison au centre d'un trou plâtreux.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama Fungillio. Personne ne peut aller aussi vite que ça !

— Si, moi, dit posément Remo Williams. Laisse tomber, Tonino. Si tu coopères, tu t'en tireras avec quelques années de tôle et on n'en parlera plus.

Mais Tonino Fungillio n'était pas de la race qui capitule. Et sans doute avait-il exécuté suffisamment d'hommes derrière les barreaux des prisons pour savoir que ce n'était nullement une garantie dans le pays qui se voulait celui de la Liberté.

Contraignant Remo à esquiver une fois de plus en lui tirant dessus, il recula jusqu'à la fenêtre, qu'il démolit d'un troisième projectile. Puis il plongea, croyant trouver le salut par l'escalier de secours.

Mal visé.

Tonino Fungillio rata la marche et fit un plongeon de quatre étages pour aller s'écraser sur le trottoir, devant l'entrée de l'immeuble.

— *Shit* ! s'exclama Remo qui d'ordinaire avait pourtant horreur des mots grossiers.

Mais tout était à refaire. Il le savait et il avait envie de hurler. Il ressortit, passant devant la secrétaire qui le regarda, les yeux dilatés, la bouche grande ouverte mais incapable d'émettre un son.

— Ne restez pas comme ça, dit l'Implacable. Appelez la police et, ensuite, tâchez de trouver un boulot chez un patron plus sûr.

Puis il sortit l'immeuble, en mode furtif, retrouva sa voiture que, miraculeusement, le NYPD n'avait pas eu le temps de kidnapper et roula jusqu'au parking de Wall Street. Là, il se gara, alla à pied jusqu'à la cabine la plus proche et appela Harold Smith à Folcroft.

— Remo ? Alors ?

— *Bad news*, Smitty. *Very bad news*, annonça l'Implacable. Il relata à Harold W. Smith les derniers événements et raconta à quel point il s'en voulait de ne pas s'être méfié davantage de Fungillio.

Smith relativisa.

— Vous avez l'excuse de la fatigue, Remo. Et cela nous servira

de leçon. On ne peut pas tout attendre d'un seul homme, même Maître de Sinanju.

— Chiun a peut-être raison. Il faut que je commence à envisager la relève.

— Certes, nous voilà privé de notre informateur principal, dit Harold Smith. Mais le système Stenron va forcément se trouver en panne pendant un temps. C'est déjà un atout.

— On peut voir les choses comme ça, Smitty, convint Remo. Mais j'ai l'impression que nous ne sommes pas au bout de nos surprises avec cette histoire.

Il en croyait pas si bien dire.

*
* *

— Finalement, c'est décidé, je prends du Stenron. Ce n'est pas parce qu'on est président des États-Unis qu'on n'a pas le droit de faire prospérer honnêtement ses affaires.

— Je vous l'ai dit, monsieur le Président. C'est vous que cela regarde. Personnellement.

À cet instant, on frappa à la porte. Chocolita Price reconnut le doigté d'un appariteur.

— Entrez, dit-elle.

Puis se tournant vers le Président, elle ajouta :

— Voici votre visiteur, je pense. Je vous laisse.

« C'est ça, fiche-nous un peu la paix... »

— Entrez, entrez, monsieur Howard.

Mark Howard était impressionné. Mais il n'était pas surpris. Depuis plusieurs jours, il savait qu'il allait être convoqué à la Maison-Blanche. Son nez le lui avait dit. La seule chose qui l'étonnait, c'était la taille du bureau ovale. Il ne s'attendait pas à trouver une pièce aussi grande.

— Entrez, monsieur Howard, répéta le président des États-Unis. Je vous ai fait venir car j'ai un certain nombre de choses à vous dire, et à vous demander, au sujet d'une organisation un peu spéciale baptisée CURE...

Notes :

1 – Réceptionniste et gardien

2 – Crétin